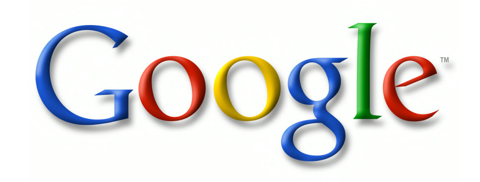



BUHR A
a39015 01808471 8b


LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE St ANDRÉ DES ARTS
PARIS VIe



LA

POLITIQUE

D'UN SOLDAT

Bucheron, Arthur

SAINT-GENEST

LA

POLITIQUE

D'UN SOLDAT



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872

INTRODUCTION

J'ai voulu simplement réunir ici quelques articles écrits au jour le jour. On m'avait conseillé de les refondre dans un ouvrage auquel j'aurais donné une certaine suite et une certaine unité. Mais j'ai pensé que, peut-être, valait-il mieux laisser ces pages telles qu'elles ont été écrites, sous l'impression même des événements, qu'ainsi elles seraient plus vivantes avec leurs négligences et leurs contradictions : car, ces négligences rappelleront les heures terribles où on n'avait pas le temps de faire de l'art... et ces contradictions, elles-mêmes, prouveront et la marche de l'opinion, et la sincérité de l'écrivain.

Il n'y a qu'un reproche auquel je veux répondre d'avance, car c'est celui qu'on m'a adressé le plus souvent, et auquel je suis particulièrement sensible : « Vous êtes violent, » me disent mes adversaires et me répètent parfois mes amis. Or la violence est une vertu révolutionnaire. C'est

comme une tradition de 92, et à cause de cela j'en ai horreur! Si donc je suis violent, j'ai tort. Je crois que, sauf les criminels de droit commun, on devrait toujours discuter avec ses adversaires politiques comme si on était exposé à les rencontrer le soir dans un salon. Je crois même que le véritable talent consiste à traiter toute question sans violence, sans outrages et avec ce respect de soi et des autres qui honorerait tellement la presse.

Mais enfin, si plusieurs d'entre nous se laissent entraîner ainsi, peut-être faut-il en chercher la cause; et comme je suis convaincu que mon histoire est celle de beaucoup d'autres, à tous ceux qui m'adresseraient ce reproche, je demande simplement à dire un mot.

C'était le 19 mars : nous quittions Besançon et nous allions rentrer dans nos foyers... Il faut avoir fait une semblable campagne, être restés des mois entiers à combattre dans la boue, dans la neige, sans nouvelles de son pays, sans nouvelles de sa famille, pour savoir ce qu'on éprouve en un tel moment!... Aucun désastre ne nous avait été épargné : après la retraite d'Henrichemont, était venue la retraite de Belfort; nous avions vu cent mille hommes perdus dans les montagnes, mourant de froid, mourant de faim, et, alors que l'armistice protégeait tout le reste de la France, jetés à travers les gorges du Jura, et, jusqu'à la dernière

heure, se battant sans ordres, sans espoir, contre un ennemi qui les enserrait de tous côtés !...

Ce que nous avons souffert l'histoire le dira un jour. Il y a eu des combats plus sanglants; je ne crois pas qu'il y ait eu de plus grandes douleurs. Enfin, l'épreuve était finie ! nous sortions de ce cercle de fer où nous étouffions depuis des mois. Officiers et soldats se précipitaient dans les wagons. Revoir les siens ! rentrer dans ce Paris ! ce Paris dont on nous avait conté sous la tente et l'héroïsme et le désespoir. Et puis, enfin, nous croyions avoir bien mérité de la patrie, et, quoique vaincus, nous nous attendions, en rentrant dans la grande ville, à un de ces mots qui vous font oublier six mois de tortures.

Toute ma vie je me rappellerai ce voyage. Chacun gardait le silence; on pensait trop... Voilà Dijon ! voilà Auxerre ! une joie indicible brille sur tous les visages... Tout à coup, à Melun, nous entendons d'étranges rumeurs... Une sorte de confusion règne dans la gare... puis, bientôt, un employé court de wagon en wagon en criant : « Que messieurs les officiers descendent ! » Et, l'avouerai-je ? le cœur humain est si étrangement fait, que, malgré tous nos désastres, nous avons cru un instant que la population voulait saluer les vaincus de Villersexel et d'Héricourt...

Au lieu de cela, nous trouvons dans la salle des officiers prussiens qui s'avancent vers nous avec

une certaine courtoisie et un indéfinissable sourire.

— *Chers camarades,* nous dit le colonel, ne continuez pas votre route. Il y a la guerre à Paris !

— Comment, la guerre ! la guerre !... dis-je avec une émotion indicible, et sans bien me rendre compte moi-même de ce que j'éprouvais. Est-ce que les hostilités vont recommencer?...

— Oh ! du tout, c'est sur vous que le peuple tire. La populace est déchaînée...

J'allais l'interrompre et peut-être répondre comme Jules Favre, que je ne connaissais pas de populace à Paris, quand le colonel, avec un geste d'ironie souveraine : — Croyez-moi, *nous aurions conscience* de vous tromper dans un pareil moment ; vous ne pouvez continuer votre route. Vos généraux sont assassinés, on jette en prison tous les officiers qui rentrent... Acceptez l'hospitalité qui vous est offerte !...

— Mais, c'est impossible, colonel ! tout cela est faux ! c'est une infâme calomnie !...

— Oh ! nous avons déjà recueilli beaucoup d'officiers français fuyant les fureurs de la populace...

— Colonel, colonel !... dis-je, mortellement blessé de ces paroles de fausse compassion.

— Mon Dieu, dit un jeune commandant avec le plus gracieux sourire, si vraiment ces messieurs veulent à toute force rentrer dans Paris, il faudra

donc qu'ils se déguisent comme leurs camarades l'ont déjà fait ce matin... Je crois, du reste, qu'il y a ici un marchand qui se tient tout prêt pour la chose...

Ils ont continué ainsi pendant longtemps... mais, je n'entendais plus !...

... Nous étions là, pâles, immobiles, frémissant de honte devant ces ennemis implacables de notre patrie dont chaque parole était un sanglant outrage... Puis, après des protestations inutiles, dernières convulsions de notre honneur aux abois, il a fallu courber la tête, et, conduits par les Prussiens, protégés par eux, aller nous travestir comme des malfaiteurs ; cacher, dans la ville qu'ils commandaient, nos costumes, nos armes et nos croix, et c'est ainsi qu'après huit mois de guerre et de souffrances sans exemple, le peuple de Paris recevait l'armée de la France !

Nous ne devions pas retrouver tous ceux que nous avions laissés... Mais, sans nous donner un jour pour pleurer nos morts, nous étions forcés de fuir cette ville pour qui le seul fait d'avoir combattu l'ennemi et défendu sa patrie était comme un crime de haute trahison.

. . . .

Deux mois après, un soir, à la lueur des incendies, je rentrais dans Paris. On m'avait fait de lamentables récits de destruction et de pillage. Je savais que les obus avaient ravagé nos quar-

tiers; mais, malgré tout ce que je pensais de cette populace, je croyais que, dans son délire, il y avait des choses qu'elle aurait encore respectées... ces signes funèbres qui, jusqu'à ce jour, ont protégé nos demeures, et devant lesquels s'arrêteraient peut-être les barbares eux-mêmes !...

En arrivant, j'ai vu que, croyant connaître ce peuple, j'étais loin de savoir de quoi il était capable !... J'ai vu que l'œuvre des obus n'était rien au prix de sa haine. Pendant un mois, officiers et soldats de la garde fédérée avaient saccagé nos maisons; et le pillage n'est pas ce que je songe à leur reprocher : car, aujourd'hui, c'est le droit du peuple; on le lui a enseigné depuis trente ans; il sait que « la propriété c'est le vol », et qu'en pillant il ne fait que rentrer dans son bien. Mais, ce qui est véritablement digne d'admiration, c'est la fureur de haine qui a présidé à cette œuvre de destruction... Ce qu'ils n'ont pas pris, ils l'ont broyé; ne s'arrêtant devant rien !... berceaux d'enfants, lettres, portraits, tout est flétri, tout est souillé !... Et aux Prussiens qui applaudissaient du haut de nos forts, ils ont eu vraiment le droit de dire en sortant : « Nous travaillons mieux que vous, et quand nos ennemis rentreront ici, ils ne trouveront plus rien, ni des morts, ni des vivants ! »

Aujourd'hui encore, je suis là au milieu de ces débris comme au lendemain d'un naufrage, re-

cueillant ce qui reste des souvenirs du passé, ne m'étonnant pas d'un pareil pillage, mais, surpris toujours qu'on puisse tellement haïr!... Puis, quand je sors, je rencontre dans les rues les hommes qui ont enseigné ce peuple, qui l'ont dressé à ces choses, les hommes qui, depuis des années, soufflent le vent qui a déchaîné la tempête; je lis les journaux qui ont préparé tous nos désastres, et qui nous en préparent de plus grands encore; je sais que ces hommes et ces journaux demandent avec raison la grâce de leurs complices, qu'ils l'obtiendront bientôt, et qu'il nous faudra vivre au milieu de ceux qui ont commis ces crimes, et qui ne nous pardonneront jamais le mal qu'ils nous ont fait!

Et si, en rentrant, je prends la plume, peut-être alors est-ce que je manque de modération, et a-t-on vraiment le droit de me dire : Vous êtes violent! Dieu sait que ce n'est pas ma nature; et ceux qui me connaissent savent si je n'étais pas plutôt fait pour assister en philosophe aux événements de ce monde, et raconter gaiement la part que je pouvais y prendre. Je crois que sous la pression des événements beaucoup d'hommes de ma génération ont changé de la sorte.

Ah! c'est une triste époque que la nôtre! Les Prussiens nous avaient fait connaître la haine, les républicains nous ont fait connaître le mépris! Seulement, il y a une chose douloureuse à dire :

c'est qu'à cette haine il y a une limite, tandis qu'à ce mépris il n'y en a pas... Et pour moi, quand je vois l'œuvre des Prussiens, je me dis simplement que c'est un ennemi implacable, sans générosité et sans foi, qui a voulu anéantir la France, tandis que pour les révolutionnaires, quand je songe à la récompense qu'ils avaient réservée à l'armée, au lendemain de cette effroyable guerre, je jure qu'aujourd'hui encore, je ne puis comprendre que la nature humaine soit capable de telles choses !

I

LA PRESSE DÉMOCRATIQUE

4 juin 1871.

J'arrive de la campagne. J'ai longuement causé avec nos paysans, et j'ai plusieurs choses à vous dire. Si l'on veut garder la république, il faut d'abord rendre le peuple républicain ; et si l'on veut garder le suffrage universel, il faut, peut-être, commencer par instruire les citoyens.

Vous connaissez les ruraux : ce sont d'honnêtes gens qui ignorent les finesses de la politique et jugent toujours sur l'apparence. Ils se disent : Avec les républiques nous n'avons que la ruine à attendre ! Ce n'est pas nous qui les proclamons ; jamais cette idée-là ne nous viendrait toute seule. Nous ne savons même pas bien comment les choses se passent; mais, sans doute, ceux qui proclament les républiques, ce sont des républicains. Eh bien, quand une fois ils les ont proclamées à Paris et qu'ils nous l'ont envoyé dire en province, nous les acceptons toujours, et alors ce sont eux qui se révoltent contre le gouvernement qu'ils nous ont donné, après quoi, nous autres, pauvres ruraux qui ne sommes pour rien dans la chose, nous sommes invariablement ruinés !...

Cette fois encore, disent-ils, quand, le 4 septembre, on a chassé les représentants que nous avions choisis, nous avons demandé pourquoi on nous les renvoyait. On nous a répondu que les députés de Paris avaient seuls le droit de représenter la France. Nous n'en avons pas bien compris la raison... Mais enfin nous avons laissé M. Gambetta nommer nos généraux, M. Crémieux nommer nos évêques, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus ni armées, ni argent, ni crédit, ni espérance... Après quoi nous avons appris que Paris avait fait une nouvelle République encore plus belle que la première, à laquelle toutes les communes devaient se rallier au plus vite. Et notre bonne volonté est si grande que nous allions reconnaître encore cette république-là, quand on nous a annoncé que, la première ne voulant pas céder, la seconde lui déclarait la guerre, ce qui faisait que nous allions avoir deux républiques à la fois pour se fusiller sous les yeux des Prussiens, à la plus grande gloire de la liberté !

Maintenant, il faut tout dire, le *Siècle* est bien coupable. S'il avait employé son influence à rendre les paysans républicains, peut-être y fût-il parvenu. Mais il était si absorbé par la terrible lutte qu'il livrait aux prêtres et aux religieux, que, pendant les dix-huit années de l'Empire, il n'a pas eu un instant pour s'occuper de la république. Aujourd'hui, il s'aperçoit de son erreur, et il vient un peu tard pousser le cri d'alarme : « L'épreuve des monarchies est faite à jamais, s'écrie-t-il, et chacun doit reconnaître qu'elles finissent toujours par tomber ! »

— C'est vrai, répondent encore les paysans ; mais au moins, elles tombent après avoir vécu, ce qui nous donne toujours un peu de répit, tandis que les républicains ne vivent même pas et finissent sans avoir commencé. Depuis

quatre-vingts ans, nos pères ne se rappellent pas une seule année républicaine qui nous ait donné l'ordre, la paix, le respect des lois, la confiance des honnêtes gens. Pour nous autres, la république veut dire l'assassinat, le pillage, la terreur, la ruine...

— Mais, voyons ! leur dit le *Siècle*, reprenez confiance, je vous en supplie ; on a déjà tué ou fusillé 20,000 républicains ; quand on en aura transporté 30,000 autres, vous n'aurez presque plus rien à craindre.

— Nous l'espérons, répondent-ils, mais enfin, puisqu'il faut qu'il ne reste plus du tout de républicains pour pouvoir garder la République, nous nous étonnons que l'on tienne tant à ce genre de gouvernement ; car, si les républicains savent à n'en pas douter qu'il faut les transporter tous les vingt ans pour mieux leur conserver la République, peut-être aimeraient-ils mieux eux-mêmes une monarchie qui ne les transporterait pas qu'une république qui les transporte toujours.

Mais le *Siècle* aura fort à faire pour réparer sa faute. Aujourd'hui, il s'épuise en arguments dont quelques-uns ont une véritable valeur : « Prenez garde, s'écrie-t-il, *le « gouvernement légal pour lequel l'armée a combattu est « le gouvernement républicain...* le pays est conserva- « teur, mais avant tout, *il est conservateur de ce qui « existe.* » Certes, cette révélation est grave... Ainsi donc l'armée n'a combattu que pour la République, et ce que la France désire avant tout c'est de conserver ce qu'elle a. Quand elle avait la Commune, elle voulait conserver la Commune ; maintenant qu'elle a retrouvé les hommes de Septembre, elle veut conserver les hommes de Septembre ; ce qui prouve qu'elle n'est vraiment pas

si difficile à gouverner que ses ennemis voudraient bien le dire.

Seulement, le *Siècle* est-il sûr de ce qu'il avance ? Je connais beaucoup d'officiers qui s'imaginent avoir combattu pour la France, l'ordre, la religion, et qui seraient vraiment émerveillés d'apprendre que leurs soldats n'ont déployé tant d'héroïsme et de valeur que parce qu'ils voulaient avant tout établir la République. Quant au pays, je ne sais pas s'il est conservateur à la manière dont nous parle le *Siècle*, mais, ce que je reconnais sans peine, c'est que le *Siècle*, lui, est conservateur de cette façon-là. Pendant les dix-huit années de l'Empire, il voulait conserver l'Empire et depuis que la République est venue, il a voulu conserver la République. Seulement l'arrivée de la Commune l'a jeté dans un cruel embarras : car, ignorant laquelle des deux républiques triompherait, il ne savait plus de quel côté conserver !

Il faut relire la série de ses articles pour comprendre le véritable esprit de ce journal ! « Hélas ! s'écrie-t-il au « commencement d'avril, on nous demande si nous pen- « chons pour la Commune, ou si nous penchons pour « Versailles. Notre réponse est bien simple : *Nous ne pen-* « *chons pas !*... Des actes condamnables ont été commis « à Paris et à Versailles ; mais, quoi qu'on fasse, notre « *impartialité restera toujours sereine !* »

Voilà la politique du véritable sage !... ne pas pencher ! Attendre, attendre avec sérénité ! laisser venir les événements !... Si l'armée de Vinoy subit un échec, s'écrier : « *Faites cuire Versailles dans son jus !*... » Quand on apprend que le fort d'Issy a succombé, parler des *fautes de la Commune*... Après la chute de Vanves, parler *de ses crimes !*... A l'entrée dans Paris, traiter les fédérés

de *bandits*... et, quand enfin toute résistance est anéantie et le triomphe certain, maudire les *sinistres forçats qui ont épouvanté la capitale !*

Nous croyons même que plus tard ce sera une collection bien précieuse à conserver! S'il s'est glissé des erreurs dans les comptes rendus militaires de cette triste campagne, on aura là un *criterium* absolu. — Mais non, pourra-t-on dire avec certitude à l'écrivain égaré, c'est une erreur de dates!... Ce jour-là les Versaillais avaient dû subir un échec, puisque le *Siècle* voulait les « *faire cuire dans leur jus!...* » Ce n'est que huit jours plus tard que les fédérés ont été repoussés, quand le *Siècle* les traitait d'insurgés! Tout le reste de la semaine, les opérations ont été indécises, puisque *le Siècle ne penchait plus et conservait sa sérénité!...* Et enfin il est certain que le succès de M. Thiers n'a été vraiment irrécusable que le 26 mai, quand le *Siècle* a déclaré courageusement que le premier devoir de la France était « de relever la demeure « du grand citoyen, que ces infâmes incendiaires avaient « osé détruire! »

. . . .

. . . .

« *Nous sommes d'honnêtes gens,* » s'empresse de dire le *Siècle*. Mon Dieu, le tout est de s'entendre et de savoir ce qu'on appelle honnête homme dans le style républicain.

Ainsi donc, l'honnêteté c'est: quand un dictateur est au pouvoir, de le soutenir pendant dix-huit ans, en faisant payer à la religion les fautes que commet le souverain; d'attendre pour le renverser le jour où l'étranger est sur le sol de la patrie, et quand les misérables renversent à leur tour le gouvernement que l'on a créé soi-même, « *ne*

pas pencher, » « *attendre, attendre avec sérénité* » jusqu'au jour où la fortune a prononcé.

Eh bien, nous ne discutons pas, mais vraiment, si c'est ainsi que se conduisent les républicains quand ils sont honnêtes, nous nous demandons ce qu'ils font quand ils ne le sont pas !

II

UNE LEÇON D'HISTOIRE

10 juin.

Rien n'est plus curieux que l'attitude des journaux démocratiques depuis quelque temps. Ce silence qu'ils gardent sur nos désastres, ces paroles d'apaisement, de conciliation..., cette douleur muette avec une résignation vraiment chrétienne...

Quand on se rappelle jadis les cris d'horreur et de vengeance dès qu'un gouvernement était forcé de sévir, on est vraiment émerveillé de cette conversion soudaine !... Ils nous conseillent de nous occuper de nos affaires, et de ne plus récriminer. C'est que le peuple a commis *quelques fautes*, et que, lorsque le peuple est coupable, on doit l'oublier au plus vite.

Maintenant, qu'est-ce que *le peuple*, me direz-vous ? Oh ! ce n'est ni vous, ni moi. Ce n'est même pas le soldat qui combat, le paysan qui laboure... Non ! c'est l'ouvrier des usines, c'est l'homme en blouse des grandes villes. Le peuple sacré, c'est celui-là, et pas un autre. C'est pour lui qu'on doit subir les ruines, le pillage, l'incendie !... Dès qu'il a escaladé l'Hôtel de Ville pour faire une révolution, la France entière doit s'incliner devant elle !

Quand on dit : On a tiré sur le peuple, cela veut dire qu'on a tué un ouvrier, ce qui est bien le plus grand des sacriléges ! Sacrilége tel, qu'à lui seul il peut amener une révolution ! L'ouvrier était, parfois, un meurtrier lui-même, mais l'attentat n'en est pas moins horrible. On peut assassiner les paysans dans leurs champs, les soldats dans leurs casernes ; Lyon, Marseille, Perpignan, peuvent, à leur gré, fusiller des magistrats, lapider des officiers, tout cela n'est rien, car ces gens-là ne portaient pas la blouse ; ils n'avaient pas les bras nus... ils n'ont donc pas de pitié à attendre ! Ce sera même une cause de gloire pour les émeutiers, que l'on viendra chercher dans leur prison comme Eudes et Mégy et que l'on ramènera en triomphe à la capitale.

Voilà ce que les journaux démocratiques ont fait. Ils ont dit à l'ouvrier qu'il était le maître, le maître souverain ; que plus il était ignorant, plus il était sublime et devait être puissant... Ç'a été le despotisme de la boue. On n'a plus cherché que cette lueur d'en bas qui seule devait éclairer la nation.

Dès lors, ce peuple a eu ses chambellans, ses adorateurs, toute une cour. Comme on ne pouvait arriver que par lui, chacun aspirait à descendre. Plus on plongeait dans la boue, plus la popularité devenait grande, et Dieu sait quelle émulation à se courber plus bas, à se vautrer davantage !

Pendant vingt ans, ces journaux ont prêché le mépris de Dieu, la haine de la société, l'envie du riche et du puissant. Sans eux, les ouvriers auraient été, comme leurs frères les paysans, simples, honnêtes et contents de peu ! Tout cela est bien leur œuvre. Ils ont semé les vents, et aujourd'hui ils récoltent la tempête. Et nous !...

nous restons avec l'ennemi sur le territoire, notre capitale en ruines et un peuple qui nous hait.

La leçon servira-t-elle ? Elle a été si profonde, si épouvantable, qu'on devrait presque l'espérer. L'un d'eux surtout a subi une expiation vraiment sans exemple.

Dans cet immense désastre, on n'a peut-être pas assez médité sur la lamentable fin de ce pauvre Gustave Chaudey. Pour moi, je ne connais pas de leçon plus haute que celle de ce drame sanglant... Cet écrivain du *Siècle* jeté en prison par le peuple qu'il a tant flatté, et condamné à marcher au supplice avec ces prêtres qu'il a tant insultés !... *C'est lui* qui disait : « On nous demande toujours si « nous penchons pour la Commune ou si nous penchons « pour Versailles. Notre réponse est bien simple : *Nous « ne penchons pas !* »

Il ne penchait pas, l'infortuné ! et pourtant c'était un honnête homme, dit-on, un cœur chaud et généreux, qui laisse derrière lui des regrets unanimes. Il eût pu servir une noble cause, mourir avec honneur pour un drapeau respecté.

Mais le *Siècle* s'est trouvé sur sa route, qui lui a dit : « Venez, venez parmi nous. Ici, la règle est peu sévère et la tâche n'est pas rude : Voltaire est notre Dieu ; il suffit de plaire à la foule et de prêcher au peuple qu'il n'a plus d'âme et qu'il lui faut jouir au plus vite. Du reste, rien à craindre dans la lutte : chez nous on tire sur des prêtres désarmés et non sur le pouvoir, ce qui nous assure une popularité facile et sans danger. » Et il est entré dans cette maison malsaine, et il s'est mis à la triste besogne ! Mais comme il était honnête, un jour est venu où il a voulu résister !... Il oubliait qu'en révolution on ne s'arrête pas ; qu'à la première halte, le peuple dévore celui qui reste en ar-

rière ! « Marche ! marche ! criait-on. Si tu t'arrêtes, c'est que tu nous trahis ! Que viens-tu nous parler de gouvernement légal ? C'est toi qui nous a lancés sur l'Assemblée le 4 septembre ! Il y avait, alors, une Chambre nommée par le peuple souverain !... Et tu l'as renversée avec nous, tandis qu'aujourd'hui, il n'y a que des insurgés que nous avons mis nous-mêmes au pouvoir, et que nous avons bien le droit de remplacer, à notre gré !... D'ailleurs, tu nous appartiens, marche ! marche !... »

Mais le malheureux ne voulait pas les suivre !... De sorte que quand la Commune est venue, la situation a été terrible !

— Qui va triompher ? se demandait le *Siècle* avec épouvante... Attendez, attendez ! Laissez-moi le temps de prendre un parti !

— Non ! devine, ou meurs ! criait le peuple. Il faut choisir, *il faut parier !*... Et d'abord il faut nous livrer le traître de la maison ! celui qui a osé résister au peuple le 31 octobre.

Et l'orage n'a cessé de gronder jusqu'à ce qu'un jour on entendit un grand bruit dans la rue !... C'était la foule ! c'étaient les enfants de Voltaire, les hommes sans âme, sans Dieu, sans espérance, qui venaient réclamer leur victime !... « Que me reprochez-vous ? disait l'infortuné ; je suis innocent. Je n'ai jamais préféré l'Assemblée à la Commune ! voyez vous-mêmes ! j'ai dit que « je ne penchais pas ! »

Mais on ne discute pas avec le peuple ! La bête rugissait et voulait sa proie... Et on l'a traîné dans les rues !... Et Voltaire l'a regardé passer en riant, et toute la foule battait des mains !...

Va-t'en, infortuné ! mais surtout ne cherche pas à te

défendre ! marche à la mort en silence !... Les prêtres, les religieux sont là-bas qui t'attendent à la prison !... tes victimes d'autrefois, devenues aujourd'hui tes compagnons d'infortune !... c'est sur eux que tu as lancé le peuple pendant dix-huit ans, et c'est avec eux que tu vas mourir ! Seulement, ils mourront en héros ; ils auront la suprême consolation du Dieu qui les attend, de la foi pour laquelle ils ont combattu, du monde qui salue leur martyre ! Tandis que toi, tu n'as rien à espérer !... rien à espérer dans l'autre monde, puisque tu n'as pas d'âme ! rien à attendre dans celui-ci, puisque tout ton courage n'a été que jusqu'à dire que « tu ne penchais pas ! »

Eh bien, puisqu'on veut aujourd'hui lui élever une statue, qu'on la mette à l'ombre de celle du *Maître*, et quand plus tard un honnête homme voudra se jeter dans la presse démocratique, on lui dira : Regarde ! voilà comment on meurt quand une fois on s'est livré au peuple !

III

UNE GRAVE ERREUR

14 juin.

Quand on a commis une erreur, il faut l'avouer simplement et sans détours. Nous avons vivement attaqué un journal de la république honnête, mais, en vérité, notre bonne foi avait été surprise; et nous espérons que les républicains eux-mêmes rendront justice à la loyauté de nos explications. Pour moi, qui étais resté loin de Paris, pour moi qui n'avais rien vu, rien su, j'ai été, il faut bien le dire, complétement victime d'une cruelle mystification.

Déjà, cependant, certains doutes m'étaient venus en entendant le *Siècle* s'écrier avec un légitime orgueil : « Ah! nous avons bien le droit de parler ainsi, nous autres qui sommes restés jusqu'au dernier jour, luttant à visage découvert contre les sinistres bandits qui pendant deux mois ont ensanglanté la capitale! » Alors seulement j'avais commencé à entrevoir quelque chose... Je m'étais dit : « Mais c'est impossible! on nous a trompés! c'est bien là le cri de l'indignation vraie, le sentiment du devoir accompli!... » Et de suite j'avais fait ce qu'on devrait toujours faire dans le journalisme : j'avais oublié les haines de parti, pour ne chercher que la vérité! Mais

ce n'est qu'aujourd'hui, à l'instant même, que l'on m'a appris ce que tout Paris soupçonnait évidemment, mais ce dont la province ne se doute seulement pas!

Oui, je sais tout aujourd'hui, et je comprends la douleur des républicains, cette douleur muette, résignée, qui commande à tous le respect : Des misérables se sont emparés du journal le *Siècle*, ainsi qu'ils l'avaient fait pour le *Journal officiel*. Ils lui ont tout pris, son format, son titre, ses signatures, et la perfidie a été telle que, cachant leur haine sous une apparente modération, ils ont entraîné la population honnête de Paris et ont achevé ainsi de nous plonger dans l'anarchie.

Mais, me direz-vous, comment aviez-vous pu croire un instant, après les assassinats de la rue de la Paix, le massacre des généraux, les menaces de mort et d'incendie, que ce journal, le plus considéré du parti démocratique, avait jamais osé défendre la Commune et l'opposer de la sorte à l'Assemblée?...

C'est vrai! c'est bien vrai! Mais que voulez-vous? Il y avait une telle mesure, une telle habileté dans leur langage, qu'avant de m'accuser il faudrait peut-être d'abord relire tous ces articles pour s'expliquer mon erreur. On me dit que le *Siècle* lui-même n'a pas encore cette collection, qu'il n'a pu se la procurer tout entière. Pour moi, je n'ai que quelques numéros, mais je m'empresserai de les mettre tous à sa disposition...

J'ai, par exemple, le numéro du 14 avril, où le misérable qui avait pris le nom de l'honorable M. Cernuschi, après avoir conseillé de *faire cuire Versailles dans son jus*, hâte de toutes ses forces la démolition de nos monuments. « La Commune, dit-il, vient de décréter que la « colonne de la place Vendôme sera démolie. Cette dé-

« molition est-elle réalisable? Oui, car ce n'est pas du « socialisme; *seulement qu'on se dépêche!...* »

J'ai encore le numéro du 12 mai, où l'autre misérable, qui avait pris le nom de l'honorable M. Ténot, fait envisager aux Parisiens les dangers du triomphe de l'Assemblée : « Paris pris d'assaut, dit-il, Paris désarmé, « c'est le boulevard de l'idée républicaine abattu!... « Paris conservant ses armes et faisant ses conditions, « c'est la république invulnérable! Nul plus que nous « n'est touché *de la bravoure, de la persévérance*, *de* « *l'abnégation* de ces milliers de gardes nationaux qui « luttent intrépidement et meurent stoïquement!... »

Car ces hommes n'ont rien respecté, pas même le nom de cet infortuné Gustave Chaudey, leur future victime, dont ils voulaient d'avance profaner le martyre : tout cela avec une apparente mesure, qui ne se dément jamais, mais qui n'est nulle part plus remarquable que dans le célèbre parallèle entre M. Delescluze et M. Thiers : « M. Delescluze et M. Thiers représentent tous les deux « la tradition du pouvoir fort. M. Delescluze descend du « Comité de salut public, M. Thiers, du Consulat napo- « léonien. A M. Delescluze, il faut quatre-vingt-six com- « missaires; à M. Thiers, quatre-vingt-six préfets. Nous « avons du respect pour M. Delescluze; nous respectons « M. Thiers. M. Thiers et M. Delescluze voudront bien « nous pardonner l'un et l'autre si nous avons pris la « liberté de saisir cette ressemblance... »

Maintenant, quels sont les auteurs de cette sinistre mystification? On dit que le *Siècle* a déjà des renseignements, qu'il est sur les traces du complot, et que bientôt tout sera découvert. Jusqu'ici, il semble probable que celui qui a hâté la démolition de la colonne ne pouvait

être que Courbet se cachant sous le nom de l'honorable M. Cernuschi!... Quel autre que M. Delescluze lui-même aurait jamais osé établir le parallèle que l'on vient de lire entre ce misérable incendiaire et le chef de la République française, que le *Siècle* admire tant aujourd'hui ? Il n'y a pas jusqu'à Félix Pyat, qui n'ait apporté son sinistre amphigouri signé du nom de l'infortuné qu'il devait faire mourir et auquel il fait dire auparavant : « que les *acteurs* n'agissant pas sciemment, mais consi-« dérablement, et que les *réacteurs* qui croient agir « sciemment n'agissant même pas considérablement, il y « a dans la Commune une puissance secrète qui conserve « la République... »

Non ! ils n'ont rien respecté, prenant chaque jour les noms les plus honorables de la démocratie pour répandre leurs idées, et se servant même des presses du *Siècle* pour couvrir d'opprobre cet empire dont le *Siècle* a été le meilleur soutien, cet empereur dont M. Havin était le meilleur ami.

Seulement, me répétera-t-on toujours, en lisant ces articles, comment avez-vous pu croire un instant qu'un journal honorable ait vraiment signé de telles choses ? C'est vrai, je l'avoue; et ce sera une des plus grandes confusions de ma vie. Car, enfin, en dehors de toutes les haines de parti, il doit toujours y avoir le respect les uns des autres, la considération de ses ennemis ; et, par-dessus tout, jamais je n'aurais dû croire qu'un journal, après avoir dit de faire cuire Versailles dans son jus, après avoir conseillé de renverser la colonne, et avoir comparé M. Thiers à un incendiaire... ait osé déclarer, le jour de la victoire, « qu'il n'y avait pas de pitié possible pour « *ces bandits, ces incendiaires, ces pillards, ces forçats,*

« *ces sinistres démagogues*, contre lesquels il avait lutté « courageusement à visage découvert ! »

Seulement, où ces écrivains luttaient-ils, nous demandera-t-on, sur quelles barricades ont-ils combattu ? Nous ne le savons pas encore. Mais ce qu'ils ont dû souffrir, voyant leurs noms déshonorés chaque jour par les insurgés, tandis qu'en réalité ils combattaient courageusement contre eux... tous les hommes de cœur le comprendront sans peine. On nous dit que le *Siècle* réunit à la hâte tous ses faux numéros; mais surtout qu'il ne perde pas un instant ! Qu'il tâche de se procurer la collection entière, car tout ce que je peux lui dire, c'est qu'il y en a soixante-six absolument semblables à ce que je viens de vous montrer. Déjà la réaction s'agite. Les prêtres vont exploiter la chose; profitant du nom étranger de l'honorable M. Cernuschi, ils vont se demander quel peut-être cet Italien qui vient en France pour renverser nos monuments et demander le partage du pays en trente-six mille communes. Que le *Siècle* raconte donc à nos campagnes ce qui s'est passé ! Qu'il avoue simplement la mystification dont il a été victime... et surtout qu'il change de suite *son titre, son format, ses signatures;* car un journal de la république honnête, un journal qui défend aujourd'hui M. Thiers ne peut rien conserver de ce que ces misérables ont déshonoré à jamais !

. . . .

. . . .

P. S. Au dernier moment on m'apporte des journaux que je n'avais pas encore vus, et qui, paraît-il, ont subi à peu près le même sort !... — Voici la *Vérité*, l'*Avenir national*... Ah ! mon Dieu ! le *Temps!!!*... le *Temps* lui-même, ce journal de la démocratie doctrinaire, à qui

nous devons M. Jules Ferry. C'est un infâme complot pour jeter le déshonneur sur tout le parti démocratique ! Il faut prévenir ces journaux que des numéros portant leur nom ont rempli Paris pendant la Commune ; qu'ils les fassent disparaître au plus vite, autrement la *république honnête* en sera bien certainement atteinte !

IV

LES VALETS DU BOURREAU

18 juin.

La *Commune* habite aujourd'hui de l'autre côté de la Manche. Pétroleuses et assassins se promènent librement dans la libre Angleterre !... La légalité le veut ainsi. Cette Angleterre qui brusquement retrouve des lois féroces quand son intérêt est en jeu, reste indécise en face des meurtriers et des incendiaires de Paris. Le *Times* compare *les crimes de la Commune aux crimes de Versailles*, interroge sa conscience et ne sait vraiment que résoudre... Les autres journaux suivent. L'Europe se recueille, cherche le vrai coupable, et pendant ce temps permet à l'Internationale de se réunir à Genève, à Bruxelles et à Londres ; car, si elle redoute l'Internationale, elle ne peut lui refuser les égards dus à tout homme qui vient d'égorger la France !...

On devait s'y attendre. C'est bien cela, et nous l'aimons mieux ainsi... Mais, patience, patience !... Le flot monte, et plus tard ils auront beau élever leur barrière de sable, ils seront tous engloutis avec leur haine !...

Haine si formidable, que ceux qui ne connaissent pas l'envie, ceux qui ignorent combien cette passion creuse, ronge et dévore dans l'ombre avant d'éclater, ne com-

prendront jamais les événements d'aujourd'hui. Chose étrange! contre la France, cette haine a été si féroce que dix mois de malheurs sans exemple ne l'ont pas encore assouvie!... L'Europe n'est pas repue!

Mais, quel était le crime de la France? me direz-vous. Ah! elle avait sauvé l'Angleterre à Inkermann! L'Italie lui devait la vie; la Belgique l'indépendance. Elle avait protégé les uns, affranchi les autres : elle était généreuse. L'Europe vivait de sa lumière! Cela ne se pardonne pas, cela!...

Que la reconnaissance est lourde à porter! Combien on était las d'entendre parler de la grande nation, de la grande armée, des soldats d'Austerlitz et de Solférino!

L'Europe se disait chaque jour : Mais quand donc pourrons-nous nous venger du bien que cette nation nous a fait?... L'heure de l'expiation est bien lente à venir! Quelle fatigue de traîner le poids de tels bienfaits!

— Attendez! disait la Prusse. Mes espions sont là; le piége est tendu; laissez-moi faire...

Et, pendant ce temps, la France, impuissante à soupçonner une passion qu'elle ignore, appelait toute l'Europe à sa grande fête des sciences et des arts!

Et les souverains venaient avec leurs peuples; et les hommes du Nord quittant leurs neiges, sortant des eaux grises et des terres douteuses du pays maudit, descendaient avec leurs casques et leurs passions barbares, pauvres, rapaces, haineux, pour contempler le pays de richesse et de lumière! incapables de le comprendre peut-être, mais toujours capables de haïr!

La France les regardait passer en souriant, et, comme ils se sentaient ridicules, ils haïssaient chaque jour davantage.

[illegible] vertu, quel art patient et obs- [illegible] bêtes, [illegible] l'endroit où ils frap- [illegible] à la hâte de cette imprudente [illegible] leur œuvre !

[illegible] la France outragée s'est jetée fol- [illegible] qu'on agitait à ses yeux !... [illegible] renversée à terre, broyée sous les [illegible] elle fut condamnée à mourir, et cha- [illegible] d'un combat on n'assisterait qu'à [illegible]

[illegible] plus tard ce que fut cette exécu- [illegible] à la main, une hache de l'au- [illegible] sans relâche comme sans colère, [illegible] les nations au sanglant spectacle et leur [illegible] le silence ! — Venez tous, venez voir ce qui [illegible] grande nation ! Venez voir ce qui reste de la France d'Austerlitz et d'Iéna !

A cet appel, toutes les nations sont venues se ranger en ordre autour de l'échafaud ; ç'a été comme une fête des Césars !... D'abord la libre Angleterre, puis les deux républiques, puis toutes les autres...

Elles chantaient des cantiques en l'honneur du Dieu des armées, et célébraient la sagesse du Très-Haut !

— Voilà donc, disaient-elles, ce peuple naguère si grand, qui nous semblait comme couronné de lumière ! Il s'en allait appelant les peuples à la délivrance ; les empires craquaient sous ses pieds ; il avait eu l'orgueil de nous sauver à Solférino, à Inkermann. Dieu punit le superbe !...

[illegible]

[illegible] soulevait défaillante, muette, [illegible] secours, ou par un sublime [illegible] son ennemi !...

Alors la Prusse se précipitait sur elle avec rage, et comme sa fureur grandissait avec la victoire, elle frappait à coups redoublés, égorgeant et pillant tout ensemble, au grand applaudissement des nations ! Car, plus elle frappait, plus les nations s'inclinaient et jetaient l'anathème à la victime : Souviens-toi de ta splendeur, de tes égarements !... — Mais je brûle, j'ai soif !... — Bois tes larmes !... — Mais je vais mourir !... — Songe à tes crimes !...

Et quand, par hasard, une main s'avançait vers elle, l'Angleterre l'arrêtait brusquement : Laissez faire, disait-elle ; les voies de Dieu sont impénétrables...

L'exécution dura six mois !... six mois de torture, jusqu'à ce que la France retomba baignée dans son sang, étendue sans souffle et sans voix... Toutes les nations penchées sur elle, écoutaient si elle respirait encore, ne la redoutant plus peut-être, mais la haïssant toujours. Et l'Italie, qui avait profité du supplice pour courir au Capitole détrôner un vieillard, l'Italie elle-même se traînait jusqu'à la victime, prête à s'enfuir au moindre soubresaut de l'agonie !

Une dernière fois on vit la France regarder tous ceux qu'elle avait aimés, qu'elle avait secourus, comme ne pouvant croire à tant d'abandon !... Puis, les ténèbres se firent, la terre se recouvrit d'une vapeur de sang ; il y eut un grand silence, et tout fut fini...

Alors, la Prusse, debout sur sa victime, a entonné le chant du triomphe, et toutes les nations ont complimenté le vainqueur, surtout les deux républiques qui s'agenouillaient avec le czar. Et comme ils étaient tous couverts de sang, on croyait voir le bourreau entouré de sa cour.

Et déjà ils demandaient humblement ce qu'il fallait

Aussi, avec quelle âpre vertu, quel art patient et obstiné ils épiaient leurs hôtes, tâtant l'endroit où ils frapperaient plus tard, profitant à la hâte de cette imprudente hospitalité pour achever leur œuvre !

Si bien que, lorsque la France outragée s'est jetée follement sur le lambeau pourpre qu'on agitait à ses yeux !... dès les premiers coups, renversée à terre, broyée sous les pieds de l'ennemi, elle fut condamnée à mourir, et chacun put voir qu'au lieu d'un combat on n'assisterait qu'à une exécution.

L'histoire racontera plus tard ce que fut cette exécution ! La Prusse, une bible à la main, une hache de l'autre, frappait, frappait sans relâche comme sans colère, appelant toutes les nations au sanglant spectacle et leur commandant le silence ! — Venez tous, venez voir ce qui fut la grande nation ! Venez voir ce qui reste de la France d'Austerlitz et d'Iéna !

A cet appel, toutes les nations sont venues se ranger en ordre autour de l'échafaud ; ç'a été comme une fête des Césars !... D'abord la libre Angleterre, puis les deux républiques, puis toutes les autres...

Elles chantaient des cantiques en l'honneur du Dieu des armées, et célébraient la sagesse du Très-Haut !

— Voilà donc, disaient-elles, ce peuple naguère si grand, qui nous semblait comme couronné de lumière ! Il s'en allait appelant les peuples à la délivrance ; les empires craquaient sous ses pieds ; il avait eu l'orgueil de nous sauver à Solférino, à Inkermann. Dieu punit le superbe !...

Parfois, la victime se soulevait défaillante, muette, trop fière pour implorer du secours, et par un sublime effort se redressait tout à coup en face de son ennemi !...

Alors la Prusse se précipitait sur elle avec rage, et comme sa fureur grandissait avec la victoire, elle frappait à coups redoublés, égorgeant et pillant tout ensemble, au grand applaudissement des nations ! Car, plus elle frappait, plus les nations s'inclinaient et jetaient l'anathème à la victime : Souviens-toi de ta splendeur, de tes égarements !... — Mais je brûle, j'ai soif !... — Bois tes larmes !... — Mais je vais mourir !... — Songe à tes crimes !...

Et quand, par hasard, une main s'avançait vers elle, l'Angleterre l'arrêtait brusquement : Laissez faire, disait-elle ; les voies de Dieu sont impénétrables...

L'exécution dura six mois !... six mois de torture, jusqu'à ce que la France retomba baignée dans son sang, étendue sans souffle et sans voix... Toutes les nations penchées sur elle, écoutaient si elle respirait encore, ne la redoutant plus peut-être, mais la haïssant toujours. Et l'Italie, qui avait profité du supplice pour courir au Capitole détrôner un vieillard, l'Italie elle-même se traînait jusqu'à la victime, prête à s'enfuir au moindre soubresaut de l'agonie !

Une dernière fois on vit la France regarder tous ceux qu'elle avait aimés, qu'elle avait secourus, comme ne pouvant croire à tant d'abandon !... Puis, les tenèbres se firent, la terre se recouvrit d'une vapeur de sang ; il y eut un grand silence, et tout fut fini...

Alors, la Prusse, debout sur sa victime, a entonné le chant du triomphe, et toutes les nations ont complimenté le vainqueur, surtout les deux républiques qui s'agenouillaient avec le czar. Et comme ils étaient tous couverts de sang, on croyait voir le bourreau entouré de sa cour.

Et déjà ils demandaient humblement ce qu'il fallait

faire de ces restes sanglants, quand la Prusse, détournant la tête avec dédain :

— Arrêtez! ce n'est pas à nous à faire de telles choses! Voici venir bientôt des hommes que je connais, et qui se chargeront de la triste besogne. Ce sont des hommes à moi, qui me servent depuis des mois entiers, sans lesquels je n'aurais pas triomphé peut-être, et à qui je vais donner l'ordre de déshonorer la victime que nous venons d'égorger !...

Alors, les nations se sont écartées avec dégoût, et on a vu s'avancer des êtres sans nom : démocrates, forçats, républicains, disciples du « *Siècle,* » enfants de Voltaire, tenant des torches et des haches, et se ruant en foule sur l'échafaud !...

Quelques-uns n'osaient approcher : Venez, disait la Prusse, qu'avez-vous à craindre? Si la France n'était pas morte, ne serais-je pas là pour l'achever avec vous ?

Et alors ils se sont mis à piller ce cadavre, et ils ont souillé par le fer et le feu tout ce que l'ennemi avait épargné . . . .

. . . .

Eh bien, ce sont ces hommes que l'Europe défend aujourd'hui ! Elle accomplit un devoir sacré, car ils ont été ses aides dans l'exécution, et ils réclament maintenant le salaire qui leur est dû !

Quant à nous, n'oublions pas ces événements; un jour viendra où on ne voudra pas croire que de telles choses soient advenues. Plus tard nous saurons si vraiment la France était morte, si la France peut jamais mourir ! Jusque-là, recueillons-nous; écrivons pour les générations futures !... L'histoire dira quel fut le rôle des républicains ! et malgré la gloire du vain-

queur, peut-être trouvera-t-on qu'il valait mieux être avec la victime qu'avec le bourreau, et surtout qu'il valait encore mieux être avec le bourreau qu'avec ses valets et ses aides.

V

DE L'AUDACE, DE L'AUDACE, ET ENCORE DE L'AUDACE!

22 juin.

Je me suis absenté hier de ce triste Paris ! Je voulais savoir ce que pensent nos paysans, entendre un peu leurs raisons. Au fond, je ne les ai jamais crus si bêtes que le Parisien veut bien se l'imaginer ! Je les ai trouvés lisant et discourant sur les affaires, fort surpris de certaines choses et me questionnant à qui mieux mieux !

« Vous le voyez, m'ont-ils dit, les circulaires ne nous manquent pas, ni les journaux et les brochures. Dieu merci, chacun nous promet merveille et on ne sait auquel entendre. Voilà que nous recevons ce matin les deux manifestes de la gauche, qui sont vraiment les meilleurs du monde, d'abord parce qu'ils nous apprennent qu'il y a deux gauches, ce que nous ne savions pas encore, puis parce qu'ils nous démontrent clairement que, de ces deux gauches, l'une veut du mal à la Commune et l'autre ne lui veut rien.

« Il paraît, du reste, que ces deux gauches ne s'entendent pas bien sur les assassins de Paris; elles sont tout à fait d'accord en ceci : que la République est le meilleur des gouvernements, par la bonne raison que, s'il y a trois

monarchies, il n'y a qu'une République, ce qui doit mettre tout le monde d'accord.

« Ainsi donc, Monsieur, voilà qui est bien entendu, et il ne faut pas nous embrouiller, il y a trois monarchies, deux gauches et une République !... Pour les monarchies, nous le savions déjà, mais pour la République, je vous avoue que nous avions toujours espéré qu'il y en avait une autre. Or, les deux gauches sont sûres qu'il n'y en a qu'une seule, celle que nous avons maintenant, que nos pères ont eue en juin 48 et nos grands-pères en septembre 93.

« Mon Dieu ! ce n'est pas pour en dire du mal, mais enfin, il faut bien l'avouer, le paysan est craintif, et ce gouvernement qui pille, tue et brûle tout à l'occasion a quelque chose d'extraordinaire et en même temps de terrible qui effarouche les simples d'esprit ! Aussi, quand on nous vantait sans cesse la République, pensions-nous toujours que c'était de l'*autre* qu'on voulait parler !... de l'autre que nous n'avions pas vue encore, que l'on attendait chaque jour et que les plus avisés appelaient la République sans républicains.

« Mais le *Siècle* pourra vous donner de bonnes explications ; car vous n'ignorez pas ce qui lui arrive, Monsieur, et ce qui est vraiment providentiel. Le voilà qui *entend des voix*... Il entend des voix qui lui crient tout ce qu'il faut faire, et qui en ce moment lui ordonnent de se *replier sur lui-même*, de ne plus parler de ruines ni d'incendies et d'oublier la Commune, de *douloureuse mémoire*.

« Tout d'abord nous avons demandé ce que c'était que ces voix. Or, il paraîtrait que, dans la démocratie, la plupart des journaux en entendent de semblables ; que c'est

par là qu'ils ont été si bien inspirés jusqu'ici, et ont prédit infailliblement tout ce qui devait advenir. Et chacun se plaît à reconnaître que, de toutes ces voix, celle du *Siècle* est encore la plus extraordinaire. Il l'a entendue lors de la guerre d'Italie, lors de la guerre d'Autriche. C'est elle qui lui a crié de servir l'Empire, lui a permis ensuite de ménager la Commune, et lui ordonne aujourd'hui d'acclamer M. Thiers. C'est une voix prudente, avisée. Seulement, parfois elle n'est pas claire pour les paysans; et nous ne comprenons pas toujours! Ainsi elle nous dit qu'après ces derniers événements nous devons bien reconnaître que l'épreuve des monarchies est faite à jamais, que le seul parti est le parti démocratique, et que la République étant comme le soleil, aveugle qui ne la voit pas!

« Pour le soleil, la « voix » n'a pas tort, et personne ne la contredira. Il est certain que, quand Paris brûlait, il fallait être tout à fait aveugle pour ne point le voir, et que les villageois réunis sur le coteau s'écriaient tout d'une voix : « Ah! pour le coup c'est bien là la République. » Mais suffira-t-il de l'avoir vu pour devenir de suite républicain, et ceux qui jusque-là demandaient un roi n'en voudront-ils plus, simplement pour avoir contemplé ce soleil de la République? Le *Siècle* en doute bien un peu, et il avoue que beaucoup d'honnêtes gens n'étant pas suffisamment prêts, la *République les a étonnés, et que leur tempérament délicat n'a pu se faire encore à la vive atmosphère de la démocratie.*

« En cela la voix ne l'a pas trompé. Il est certain que la République a parfois quelque chose de tout à fait étonnant, et qu'aux derniers jours de la Commune nous avons vu quantité de personnes délicates qui s'enfuyaient dans la province, ne pouvant supporter plus longtemps la forte

chaleur de la démocratie parisienne. Mais ce qui semble le plus terrible, c'est quand le *Siècle* demande à la fin qu'on le ménage parce qu'il a fait de grandes concessions et qu'il *s'est retenu* tout le temps de la « Commune, » en abandonnant ses amis politiques.

« Ainsi donc, il se retenait!... Quand il demandait le renversement de la colonne, quand il criait de faire cuire Versailles dans son jus, quand il comparait M. Thiers à M. Delescluze, il se retenait toujours... Mais, alors, disent les paysans, qu'est-ce que ce sera quand il ne se retiendra plus? On tremble rien que d'y songer, et on se demande ce que nous prépare la prochaine révolution. C'est peut-être pour cela que la voix lui a dit de se replier, de rentrer en lui-même et d'examiner sa conscience. Et si toutes les voix en ont dit autant à leurs journaux, on aura le grand spectacle de toute la démocratie repliée d'un bout à l'autre de la France, faisant son examen sur la Commune, *de douloureuse mémoire*. »

. . . .

Vous devinez ce que j'ai répondu, et si j'ai souri de la simplicité de ces villageois! Ils sont comme ces naïfs que je rencontre chaque jour et qui me demandent si certains journaux ne vont pas cesser de paraître.

Cesser de paraître? ah! ils ignorent tous le grand principe de la révolution: « De l'audace, de l'audace, et encore de l'audace! »

Les républicains savent que le peuple souverain est souverainement imbécile... Puis ils comptent sur le chaos dans lequel nous nous débattons... et vraiment ils n'ont pas tort. Il y a eu dans cet écroulement de tout comme un affaiblissement du sens moral; le grand ressort s'est brisé. Non-seulement on n'a plus la force de l'indigna-

tion, mais, à la Chambre, dans le gouvernement, dans la presse, c'est une confusion, un pêle-mêle lamentable !... Assassins, députés, pétroleuses, journalistes... roulent ensemble, écrasés par les mêmes événements, confondus dans la même infamie! on ne sait où se prendre... Les honnêtes gens perdent pied et renoncent parfois à se reconnaître !

Il y a ceux qui ont assassiné, ceux qui ont défendu les assassins, ceux *qui n'ont pas penché,* ceux qui ont attendu le triomphe pour tomber aux pieds de M. Thiers. Si l'on jette l'anathème à l'Internationale : « Prenez garde! vous dit-on, vous oubliez que ses membres siégent sur les bancs de l'Assemblée! » — S'il s'agit d'un manifeste contre Dieu, la magistrature, l'armée : « Arrêtez! s'écrie-t-on, un de nos ministres l'avait signé!... » — Si l'on parle d'un complot : « Mais, taisez-vous ! nos magistrats étaient complices ! »

Eh bien, puisqu'à la Chambre on accepte cette confusion, ne pourrait-on, dans la presse, se compter une fois et dire : Oublions nos haines, nos rancunes. Il n'y a plus de légitimistes, d'orléanistes, de bonapartistes, il n'y a plus que les honnêtes gens d'un côté, et de l'autre les incendiaires et leurs amis.

Où étiez-vous le jour du crime, quand les forçats tenaient pendant deux mois entiers Paris asservi? Qu'avez-vous fait? Qu'avez-vous dit? Etiez-vous le journal des honnêtes gens ou le journal des forçats et des incendiaires? Tout est là !... Assez de lâcheté et de mélange ! et ne nous laissons plus éclabousser davantage.

VI

PRENONS GARDE!

25 juin.

Il y a quelque temps, je traversais un de nos faubourgs. Une foule s'agitait dans la rue. Je suis la foule. J'entre dans une cour de sinistre apparence, et à travers le brouillard je vois des êtres entassés pêle-mêle et grouillant dans la boue! D'où venaient-ils?... Tous avaient été jetés là par la misère! La guerre et la Commune en avaient grossi le nombre... Et, depuis nos désastres, combien d'inoffensives créatures sont tombées de jour en jour et ont fini par rouler jusque-là?... Dans toutes les grandes villes cela s'entasse peu à peu jusqu'à ce qu'une descente de police rejette toute cette écume sur la rive.....

..... Je pénètre dans la maison. Après avoir gravi un escalier tournant, j'arrive dans une mansarde remplie de monde..., hommes au costume étrange, espèces de filles en haillons de bal, tous entassés contre la muraille, quelques-uns accroupis comme des chiens effrayés. Je marchais avec précaution. Un papier douteux retenait des cloisons mal jointes. Il fallait se frayer un passage à travers un tas de hardes, loques de dentelles, lambeaux de soie et de velours, que les agents poussaient du pied. Comme la nuit se faisait, on distinguait à peine, mais

partout on sentait cette misère malsaine et hideuse près de laquelle l'infortune de l'ouvrier en blouse semble presque du bonheur. Au bout de la salle, sur un grabat, était étendu un homme à cheveux gris, à la physionomie mélancolique, mais avec un regard sans lumière et je ne sais quoi d'étonné et de stupide.

... L'interrogatoire continuait; j'écoutais les réponses : Cet homme était danseur. Sa femme, qui avait été figurante, habillait les actrices du faubourg; les filles chantaient dans les chœurs, les garçons jouaient dans les cirques. Quand je dis ses enfants, au fond, on ne pouvait pas savoir, et lui-même, si on le questionnait, ne semblait se rendre compte de rien!... D'autant plus qu'à chaque instant les agents découvraïent d'autres êtres que l'on tirait d'une pièce voisine, qui dégringolaient des mansardes, et dont il était alors impossible de bien préciser la famille ni la profession : figurants, aides machinistes, commissionnaires, filles de théâtre, suivantes d'actrices; puis toutes ces créatures sans nom qui servent aux plaisirs de Paris, et que dès leur enfance on dresse pour ses fêtes, ses caprices et ses orgies.

Que leur reprochait-on? Rien encore; seulement on voulait savoir... La Commune s'en était servie pour ses réjouissances, et on retrouvait chez eux quantité d'objets dont personne ne pouvait expliquer la provenance. Une seule chose était bien certaine, c'est que tout ce monde mourait de faim! Pendant ce temps, les perquisitions continuaient dans la cour, et quand on regardait par la fenêtre, on voyait toute cette foule qui s'agitait dans la pluie, et suivait les premières colonnes que la gendarmerie emmenait déjà.

Mais moi je regardais toujours cet homme sur son gra-

bat ! Il suivait d'un œil stupide les agents qui allaient et venaient fouillant ses hardes, culbutant des meubles brisés, et répondait comme un somnambule à toutes les questions qui lui étaient faites. Il était assez difficile de se reconnaître à travers le long récit de ses infortunes... Mais ce que l'on sentait bien, c'est que c'était lamentable !

Vous imaginez-vous cet homme qui, depuis une année entière, ne conçoit rien à ce qui se passe autour de lui, et qui, à chacun de nos désastres, se demande toujours quand il pourra danser !

Au mois de juillet, il avait encore compris la guerre : les ballets n'avaient pas cessé, les cirques jouaient force batailles, filles et garçons chantaient la *Marseillaise*, toute la maison fabriquait des drapeaux et des oriflammes pour les manifestations de la rue... Mais, tout à coup, voilà Frœschviller, voilà Sédan !... Les malheurs croulent sur nous. Paris est enfermé dans un cercle de fer, et alors on voit l'infortuné errant à travers la ville, cherchant partout où il pourra danser !... Voilà vingt ans qu'il danse ! Connaissant Paris, il a élevé ses filles pour le théâtre, ses garçons pour le cirque ; toute sa famille pour les plaisirs de la capitale. Et tout à coup on lui dit qu'on ne chante plus, qu'on ne danse plus, qu'on ne figure plus !... C'est la plus effroyable des révolutions !

L'hiver vient, puis la famine et tous les fléaux, et comme ces infortunés s'entr'aident, cet homme donne asile à de plus misérables que lui, si bien que de la cave au grenier la maison se remplit peu à peu de pauvres êtres sans aveu qui vivaient de nos plaisirs et qui en meurent aujourd'hui. Chaque jour, pendant le siége, il envoie ses enfants aux nouvelles. Les événements mar-

chent !... Tantôt on attend l'armée de province, tantôt on désespère... Et lui toujours dans sa mansarde, grelottant de froid sous la neige, à chaque nouvelle ne demande qu'une chose : quand pourra-t-il danser!

Arrive la capitulation !... Paris est délivré. L'étranger revient, les théâtres rouvrent, toute la famille recoud ses hardes, reprend ses costumes, et court sur les planches !... Enfin il danse !...

Quand éclate la Commune !... Alors que s'est-il passé ?... Quelle part a-t-il prise à ces sinistres journées ?... Il ne semble pas bien le savoir lui-même. Pour lui, en fait de politique, le gouvernement illégal, c'est celui qui n'a ni théâtres, ni concerts, et Paris sans bals et sans féeries, c'est la véritable insurrection...

L'interrogatoire fini, on l'emmène avec *sa famille*, mais on me dit qu'on les relâchera tous ! Dans ces moments de crise la police plonge dans les profondeurs, et ramène pêle-mêle, au grand jour, tout ce qui tombe sous sa main, mais pour en laisser retomber le plus grand nombre dans la boue où elle les a pris ! Seulement, on n'a peut-être pas assez songé à ce qui s'est passé, quand, brusquement, cette guerre a bouleversé l'existence de ces milliers de misérables !... pauvres êtres dévoués à nos plaisirs, si bien organisés pour nos fêtes, et que cette trombe de fer est venue broyer sans pitié !

Et tout en parlant de cela, j'arrivais à la Madeleine, et là, dans cette boue, se cachant dans l'ombre, toutes ruisselantes de pluie, j'apercevais d'autres misérables qui, elles aussi, ont souffert de la faim. Je les regardais promenant leur misère à travers nos ruines, pauvres spectres parés qui allaient et venaient, accomplissant en

silence et avec une régularité consciencieuse leur lugubre promenade.

A quelques pas de là, leurs compagnes plus heureuses osaient affronter la lumière... Les cafés s'emplissaient comme autrefois. Les jeunes gens, qui, depuis le danger, avaient disparu de Paris, revenaient en foule avec ces créatures. Les femmes s'évertuaient pour rire, les hommes s'efforçaient d'être gais ; en apparence c'était le même bruit, la même joie. On voyait que chacun avait hâte de reprendre le chapitre où il l'avait laissé.

Était-ce la même gaieté ?... Je ne le pense pas, moi, qui ai tant aimé le Paris d'autrefois, quand il avait la légèreté et l'insouciance du bonheur ! Il me semblait voir en rêve des ombres se débattre autour de moi, et qu'au lieu de rires, j'allais entendre des sanglots ! A mesure qu'on parlait de féeries nouvelles, je sentais la tristesse m'envahir !... Mais est-ce que, vraiment, tout va recommencer comme jadis ? Est-ce que l'on compte nous faire rire des mêmes choses ? Est-ce que dans les théâtres nous entendrons les mêmes folies ? Ah ! je le dis sans austérité, ce serait lamentable ! Oublierait-on les Prussiens qui nous regardent du haut de nos forts, et que l'on trouve chaque soir déguisés au milieu de nous ?... Ils viennent voir si la France va bientôt se remettre au plaisir pour les divertir un peu jusqu'au jour où elle aura achevé de payer les milliards !... Ah ! si, à défaut de vertus, nous avions la haine !... Si nous savions haïr comme la Prusse après Iéna ! Quelle haine patiente, âpre, sourde, éclatant tout d'un coup, après cinquante ans d'un travail incessant !

Mais non, nous ne savons pas haïr ! Seulement, prenons garde ! Au lieu de parler de notre générosité, on dira :

Paris était un mauvais lieu que les barbares sont venus châtier, après quoi, il s'est remis à l'orgie !...

Pauvre France ! faisons-la respecter dans son malheur ! N'oublions pas cette Europe qui l'observe et la hait ! qui la hait pour sa gloire passée, les services rendus, l'infortune présente. Dieu sait que je ne veux pas faire de morale, je n'en ai pas le droit !... Mais en vérité je le dis : Ayons, si l'on veut, les meilleurs théâtres, les premiers artistes... mais ne nous amusons plus des mêmes choses. Il est impossible, quand de pareils malheurs ont croulé sur une nation, qu'elle ne se transfigure pas. La France est vraiment trop malheureuse !... Oui, faisons-la respecter !... Tâchons qu'elle porte dignement son infortune, et n'oublions pas ceux qui nous regardent, et qui viendront nous insulter en riant au milieu de nous !

VII

LIGUE DES HONNÊTES GENS

28 Juin.

Les journaux démocratiques sont en grande colère. La ligue des honnêtes gens leur déplaît fort, et ils crient au scandale ! Qu'est-ce que cette « *Union ?* » disent-ils ; et comment orléanistes, bonapartistes, légitimistes, espérez-vous jamais vous entendre ?

Mon Dieu, c'est bien vrai. Nous ne nous entendons guère, et, dans ce pauvre pays troublé, sur ce sable toujours mouvant, nous sentons chaque jour davantage que ce ne sera pas chose facile que de rebâtir la maison ! Mais, néanmoins, nous nous rencontrons en un point : nous ne voulons plus du tout être tués, ni pillés, ni incendiés. C'est comme notre *mot d'ordre* aujourd'hui.

Quant au reste, en effet, il y a grande confusion. Mais, que voulez-vous, retrouvant Paris en si pitoyable état, et nous souvenant de ce qui lui est déjà advenu en 48, nous nous sommes dit : voilà trop longtemps que cela dure. Formons une ligue. On l'appellera comme on voudra... la ligue des honnêtes gens, ou plutôt la ligue des gens qui ne veulent plus qu'on les tue ni qu'on brûle leurs maisons.

C'est sans doute là une triste politique, et les républi-

cains qui sont des hommes de cœur et de courage en seront grandement scandalisés... j'en conviens; mais je voudrais cependant leur faire entendre notre sentiment : c'est comme si, en arrivant au Jardin des plantes, ils voyaient toutes les bêtes en liberté, et, qu'étant sur le point d'être dévorés, ils se concertaient entre eux pour trouver des gens capables de les faire rentrer et de ne plus les lâcher jamais.

J'avoue bien, en effet, que ce n'est pas de la haute politique; et, vis-à-vis des sublimes théories que je lis chaque jour dans les journaux de la démocratie, je sens quelle pitié nous devons inspirer à ces purs esprits qu'aucun désastre n'ébranle. Mais, il faut bien le dire, dans nos malheurs, nos caractères ont fléchi, le grand ressort s'est brisé : moi qui vous parle, j'ai eu pendant huit jours les bêtes dans ma maison; chez mes voisins, elles ont tout dévoré, de sorte qu'en politique, quand on vient nous parler de droit divin, d'idée démocratique, de légende napoléonienne... nous ne demandons plus qu'une chose : « Cela fera-t-il rentrer les bêtes? »

Je suis vraiment confus d'avouer de pareils sentiments! Et peut-être ne devrais-je pas continuer la discussion en face de ces grands caractères de la démocratie dont la foi se retrempe dans nos malheurs. Car il faut rendre cette justice aux républicains : leur foi est si ardente, leur religion si haute, que pillage et incendie n'y font rien; et, depuis quatre-vingts ans que la République nous égorge et nous ruine, après chaque désastre ils reviennent plus confiants et plus superbes, nous demandant de l'admirer davantage.

Maintenant, qu'on l'admire tant qu'on voudra, je ne m'y oppose pas. Mais, pour moi, voyez-vous, c'est bien fini :

décidément j'ai trop peur des bêtes! et je ne songe plus qu'à une chose : trouver des gens pour les renfermer bien vite et ne plus les lâcher jamais!... et quand je rencontre un candidat, je ne m'inquiète plus de son opinion, je demande simplement s'il est capable de fermer la cage et de m'empêcher d'être dévoré. J'avouerai même que, depuis que j'ai vu la Commune, je comprends bien des choses que je ne pouvais expliquer jusque-là : ces coups d'État de brumaire et de décembre qui troublaient tant mon esprit!... Et, m'est avis aujourd'hui que beaucoup d'honnêtes gens ne les auraient jamais acceptés alors s'ils n'avaient pas eu peur comme moi, et que de pareilles dictatures auraient été tout à fait impossibles si un an auparavant on n'avait pas lâché les bêtes!...

Aujourd'hui la chose est faite! La République est morte, tuée encore par les républicains. Un souverain peut venir. Quel est-il?... Je n'en sais rien! mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'il va venir *quelqu'un!* C'est dans l'air! on le sent! on le respire! Qu'il ne s'inquiète pas du reste.... tout est prêt pour le recevoir. Les bêtes ont fait rage et on ne sera pas difficile. Car voilà ce qu'il y a de commode quand une fois on les a lâchées, c'est que cette nation habituellement si fière, obéit sans murmure, ce qui fait que le meilleur moyen d'établir un dictateur, c'est encore de proclamer la République!...

Du reste, tout le monde aujourd'hui ne parle que d'honnêtes gens; on en cherche partout; les journaux républicains répètent en chœur « qu'il faut nommer des *hommes d'une vie sans tache, qui soient en même temps d'honnêtes républicains.* » Mais, pourra-t-on en trouver? demandent les incrédules.

Je crois que oui, et même que ce sera chose facile. Car,

le tout est de s'entendre et de savoir ce que, dans la démocratie, on appelle un *honnête républicain*. Je me rappelle qu'autrefois, quand on attaquait certains journaux, les démocrates répondaient toujours : C'est possible; ceux-là, nous vous les abandonnons... Mais si vous voulez un type de républicain pur, caractère tellement admirable qu'il impose le respect à ses ennemis eux-mêmes, voyez M. Delescluze!... Et, cette opinion était si bien répandue que les journaux les plus considérés, les *Débats*, le *Temps*... *ne l'attaquaient jamais sans lui rendre hommage.*

Eh bien, nous avons vu ce qu'a fait celui qui, pendant trois ans, était proclamé le plus honnête homme de son parti, et nous nous demandons avec une certaine inquiétude ce que feraient d'autres honnêtes républicains si on en nommait encore.

Mais, nous disent les démocrates, « Vous êtes des révolutionnaires ; quand on a la République, ne pas nommer des républicains, c'est vouloir renverser l'ordre établi. »

C'est vrai ; mais l'ordre établi par qui?... Tout est là. Un jour vous avez escaladé l'Hôtel de Ville; vous avez chassé la Chambre souveraine, mis vos députés pour gouverner la France, vos avocats pour nommer les évêques, et vos journalistes pour conduire les armées; après quoi des amis à vous sont accourus vous renverser... Tout s'est confondu, tout s'est écroulé... Et, après un an de malheurs sans exemples, ceux d'entre vous qui sont restés dans la maison nous crient au milieu des ruines :

— Ah! n'approchez pas, révolutionnaires, nous sommes là; c'est l'ordre établi.

— Oui, vous êtes là; mais comment y êtes-vous venus?

et qu'avez-vous fait depuis que vous y êtes? Regardez dans quel état est la pauvre maison!...

— C'est nous qui avons éteint l'incendie! C'est la République qui a vaincu la Commune!

— Oui, mais c'est elle qui l'avait amenée!... comme en juin 48! car voilà ce qui se passe avec vous autres : vous mettez le feu d'abord.... Vous l'éteignez ensuite... et puis vous demandez qu'on vous remercie. Franchement, nous aimerions mieux n'avoir pas brûlé.

Cela me rappelle une histoire que l'on me contait à Naples il y a quelques années. Les brigands s'étaient emparés d'un village des Abruzzes, s'y étaient installés le mieux du monde, organisant des postes, des patrouilles et fusillant *les insurgés*. Comme ils étaient les maîtres et que le pays était bon, tout aussitôt ils étaient devenus conservateurs, ne parlaient plus que de l'ordre établi; et si on les menaçait de l'armée du roi : — Ah! pour Dieu, disaient-ils, plus de changements! ce pauvre pays a été assez troublé!!! laissez-le s'organiser un peu. Ces royalistes sont de vrais révolutionnaires, et avec eux il n'y a point de repos possible...

Et quand, ensuite, d'autres brigands venaient les attaquer, pillant et incendiant les maisons du village, les premiers disaient après la victoire : Êtes-vous heureux de nous avoir dans le pays! Jamais les soldats du roi n'auraient si bien gagné la bataille!

— C'est vrai, répondaient les pauvres Italiens, mais, sans vous, les autres ne seraient pas venus, ce sont des compagnons qui vous suivent partout,... et d'une façon ou de l'autre, nous sommes toujours ruinés!...

— Allons! allons, vous êtes des ingrats, répondaient

les brigánds, et vous mériteriez d'être abandonnés aux armées royales!...

Vous le voyez, avec les journaux de la démocratie, on passe toujours agréablement son temps! Quelque tristes que soient les pensées, en entendant parler des *honnêtes gens de la démocratie, du respect de l'ordre établi*, une douce gaieté s'empare de vous et ils ont vraiment le privilége du rire!

Mon Dieu! dans l'armée, il y a une coutume que je crois bonne : quand un officier a manqué à l'honneur, il est mis en quarantaine. Défense de lui parler, de s'asseoir à sa table, d'écouter ses excuses! Pour les journaux qui ont défendu la Commune, on devrait agir de même, et chaque fois qu'ils osent relever la tête, on devrait leur rejeter leurs articles au visage et reprendre toutes les paroles qu'ils ont prononcées pour les marquer comme d'un fer rouge.

VIII

L'ARMÉE

1er juillet.

Chaque jour paraît une nouvelle brochure sur l'armée, contenant un projet complet de réforme et prouvant invariablement ceci : que tout était détestable et qu'il ne faut rien conserver. Ne fallait-il pas s'y attendre?... Quand une armée a été battue, chacun n'a-t-il pas le droit de la discuter, de la maudire? Organisation, intendance, cadres, tout y passe... Les maréchaux ont trahi, les généraux étaient incapables, les officiers ignorants, les soldats indisciplinés... Hélas! qu'y a-t-il donc dans la défaite?... La veille, tout semblait plus solide que le granit; on ne parlait en Europe que des soldats de Sébastopol et de Solférino;... en un instant tout s'effondre!... On croit trouver un terrain pour reprendre pied, mais il s'ébranle, rien ne tient plus, on entend comme des craquements sourds, et le dernier pan de mur s'écroule derrière vous!

Quant à moi, je ne me permettrai pas de soumettre un projet; je m'en rapporte absolument à M. Thiers. Mais, en vérité, jamais pays ne s'est trouvé dans une situation semblable : trois armées!... oui! trois armées absolument étrangères l'une à l'autre, qui se sont ignorées pendant

cinq mois et qui se retrouvent aujourd'hui : l'armée de province, l'armée de Paris, l'armée de Metz et de Sedan!

Ces trois armées, je ne veux pas les comparer, je ne veux pas juger les services rendus; mais enfin voici la situation actuelle : L'armée de Paris a eu beaucoup de croix et quelques grades; l'armée de province a eu beaucoup de grades et quelques croix, l'armée de Metz et de Sedan n'a rien eu du tout. L'équilibre a donc été rompu... violemment rompu, non par la faute des hommes, mais par la faute des circonstances. D'autant plus que beaucoup de ces récompenses ont été données un peu à l'aventure, comme on le pouvait, à des troupes toujours errantes, battant en retraite, fuyant à travers la neige. Si bien qu'on voyait tout d'un coup un flot de grades et de décorations jeté par Gambetta sur une armée qui passait près de lui, tandis qu'un peu plus loin des troupes cernées par l'ennemi ne pouvaient rien demander, ni rien recevoir.

Je le répète, personne n'a été coupable : les événements auront été plus forts que la volonté humaine, et, d'ailleurs, à quoi servirait-il de récriminer aujourd'hui! Seulement l'équilibre a été rompu... Comment le rétablir, tout est là! La question est tellement grave et complexe, que chaque fois que nous avons entendu un projet, notre premier mouvement a été de nous écrier : Mais c'est impossible! tout en étant absolument incapables de proposer mieux.

Une seule chose est certaine, indiscutable, c'est que toutes ces promotions ne peuvent être confirmées. Une grande quantité de maréchaux de logis et de sergents ont été nommés capitaines au dépôt, franchissant trois grades en quelques semaines, et prêts, du reste, à en franchir d'autres; car si la guerre avait continué, rien ne pouvait

les arrêter, et ils seraient aujourd'hui chefs de bataillon ou colonels !... Chose étrange, un des moindres phénomènes de cette époque extraordinaire, c'est que ceux qui voulaient de l'avancement devaient rester au dépôt et ne jamais demander de marcher à l'ennemi, car une fois en campagne, ils ne pouvaient espérer que quelques grades sur le champ de bataille, tandis que dans les dépôts les promotions se succédaient sans terme et sans repos.

— Envoyez-moi des troupes, écrivait Gambetta, le lendemain d'un désastre. — Mais, il n'y a plus d'officiers. — Faites-en ! faites-en !... Et on nommait à la hâte tout ce qui se trouvait là : sous-officiers, marins, auxiliaires !... et ceux qui croyaient avoir été reçus à Saint-Cyr... et ceux qui avaient l'intention de se présenter à l'École polytechnique ! Et comme, quinze jours après, Gambetta en redemandait encore, les sergents qui venaient de passer officiers étaient tout de suite promus lieutenants, avec la certitude au prochain appel d'être nommés capitaines.

Au reste, à cette époque, il y avait un tel chaos que l'on ne s'étonnait plus. C'était comme une rage, une furie ! des grades ! des grades !... et les auxiliaires se joignant à cet immense désordre, nos soldats déjà émerveillés de ces changements à vue, apercevant tout à coup des marins en officiers de cavalerie, des lieutenants en colonels, des journalistes en généraux, avaient peu à peu perdu le *sentiment du grade*, et fini par ne plus croire à rien !

Et pendant ce temps les officiers qui se battaient, apprenant ces nominations fantastiques, se disaient le soir sous la tente : que, s'il était glorieux de lutter contre les Prussiens, il était bien plus avantageux de rester paisiblement au dépôt. Aussi, pour ces promotions-là, il

n'y a pas de discussion possible ; et je suis convaincu que les officiers eux-mêmes le comprennent déjà, et qu'ils aimeront mieux un seul grade respecté que trois galons qui feraient sourire!

Malheureusement, la question n'est pas toujours aussi simple : il y a des milliers d'officiers qui ont conquis leurs grades après des mois entiers passés dans la boue, dans la neige, luttant contre un ennemi toujours supérieur, et bravant des souffrances telles que nous avons maintes fois entendu dire aux généraux de Crimée que le siége de Sébastopol n'avait rien été au prix de cette lugubre campagne! Que fera-t-on pour ces officiers?... Espérer leur appliquer la loi dans sa rigueur est absolument impossible. Pour des temps exceptionnels comme les nôtres il faut des mesures exceptionnelles. M. Thiers l'a compris sans doute. Quant à moi, je n'ose pas émettre un avis. Seulement, je voudrais qu'une voix autorisée pût se faire entendre pour appeler, dès aujourd'hui, son attention sur ce qui se passe dans les régiments : il y a là une situation criante, et qui peut devenir grave entre ces officiers se trouvant pour la première fois en présence.

Je crois inutile d'insister : il y a certaines choses que tout le monde devine, et il suffit de connaître le cœur humain pour savoir ce qui doit se passer entre ces généraux qui reviennent des prisons d'Allemagne et ces jeunes officiers tout couverts de galons, menacés dans leurs grades, plaisantés dans leurs exploits, et qui sentent chaque jour qu'il y a une sorte de parti pris contre l'armée de Gambetta.

L'exil donne toujours une certaine amertume, et les anciens officiers de la garde ont un peu de peine à reconnaître ce qui s'est fait, en leur absence.

— Mais c'est une mascarade, disent-ils, rien de tout cela ne peut durer! Ces grades ont été provisoirement donnés; on a le droit de les enlever tous aujourd'hui!

Et les souffrances ont-elles été provisoires aussi? Ceux qui ont perdu leurs bras et leurs jambes les ont-ils perdus provisoirement, et les leur rendrez-vous le jour où vous enleverez tous ces grades? Il est facile de plaisanter des armées de province parce qu'elles étaient dirigées par un *fou furieux*, mais doit-on en rendre responsables les honnêtes gens qui se sont sacrifiés à la défense du pays?

Qui voyait-on d'ailleurs dans ces armées? Des officiers de Metz et de Sedan, qui s'étaient sauvés au péril de leur vie, et qui, après avoir assisté aux terribles batailles de Frœschwiller ou de Gravelotte, étaient venus combattre encore dans les provinces, obéissant sans murmure à des ordres insensés, se soumettant à un gouvernement qu'ils détestaient, accusés chaque jour de trahison, et subissant tout par amour pour le pays. Ceux qui sont restés en Allemagne ont souffert aussi; mais, qu'ils me permettent de le leur dire: Alors qu'ils se promenaient paisiblement dans les rues de Mayence ou de Francfort, je les trouvais un peu moins à plaindre que leurs camarades. Ils ont connu la guerre, mais ils n'ont pas su ce que c'était que de commander des armées irrégulières! des soldats qui n'étaient ni armés, ni encadrés, ni équipés... Ces hordes de mobiles qui n'avaient nommé leurs chefs que pour mieux leur désobéir, troupes indisciplinées qu'il fallait mener à travers la neige sans chaussures, sans vivres, sans ordre, avec le souvenir des désastres passés et la certitude des défaites prochaines... Et se battre toujours... se battre sans espoir... pour l'honneur, sous le comman-

dement de ce *fou furieux*, qui vous insultait chaque jour, dans votre passé, dans vos convictions, et qui, à la fin, vous accusait de trahison quand il vous avait fait écraser par le nombre!

Oui, je le déclare, ce que certains officiers ont subi, sans murmure, est au-dessus de tout éloge. Ils ont bien mérité de la patrie, et, s'il faut absolument contester des grades héroïquement gagnés, on doit le faire avec des ménagements infinis, en respectant les services rendus.

Mais surtout que l'on refonde l'armée le plus tôt possible, de façon à ce que l'on ne puisse plus dire ; voici un officier de Gambetta, voici un officier de la garde. Que l'on modère ce flot de brochures, de livres, de discours; car chacun maintenant a un plan, juge ses chefs, accuse les généraux, pour finir par ceci : qu'il se présente à la députation. Si bien que si cela continue il n'y aura pas de capitaine qui ne vienne vous dire : Tel jour, à Pouilli-les-Vignes, j'ai sauvé la France dans un chemin creux, et je viens vous demander vos suffrages. Déjà, à la Chambre, les généraux ont une couleur politique; autour d'eux se forment des états-majors de même nuance, et, quand on entend parler de ces groupes militaires, on ne peut s'empêcher de penser à l'Espagne. Qu'on nous rende une armée unie, fière, muette, n'insultant pas le souverain qu'elle a servi, n'acclamant jamais les nouveaux gouvernements, ne se mêlant à aucune intrigue; une armée toujours prête à mourir, sans autre opinion que l'honneur, sans autre drapeau que la France, sans autre ambition que le champ de bataille.

IX

LE POINT D'INTERSECTION DE M. LOUIS BLANC

4 juillet.

On a beau faire, on n'est jamais au courant de tout, à Paris. Je trouve aujourd'hui, dans le *Journal de Berne*, deux lettres de MM. Edgard Quinet et Louis Blanc qui devaient être bien admirables en français, si j'en juge par l'effet qu'elles produisent en allemand ! Ont-elles paru ici? je ne sais ; mais c'est une vraie bonne fortune pour moi de les avoir lues. Celle de M. Quinet est tout à fait magnifique : plus la République tue, brûle et pille, plus il se sent fier d'être républicain... phénomène que, du reste, j'avais déjà observé dans ce remarquable parti..... Mais celle de M. Louis Blanc est évidemment la plus extraordinaire. Ces derniers événements lui ont ouvert tout un horizon ; il a compris le secret des choses, et il le révèle de l'autre côté des Alpes à la Suisse émerveillée.

« D'abord, dit-il, la République est essentiellement le « régime du mouvement, mais d'un mouvement tran-« quille et désintéressé, et c'est à cause de cela qu'*elle* « *seule rassure aujourd'hui, tandis que la monarchie* « *épouvante*. En quatre-vingts ans, elle a passé par ces « trois phases : l'utopie, l'idée et le fait. Il y a bien eu « certains désordres, mais une fois *placée au point d'in-*

« *tersection* de tous les intérêts, et réalisant ce qu'ils ont « de solidaire, elle donnera au peuple un bonheur sans « fin et sans mélange. »

J'ai cru d'abord que c'était mal traduit et j'ai demandé à voir le texte. Mais l'on m'a dit que, bien au contraire, c'était moins surprenant en allemand, parce que cette langue a quelque chose de nébuleux et de profond qui se prête à merveille aux grandes conceptions de la démocratie. Du reste, il est inutile d'expliquer ici quelles sont les trois phases dont parle M. Louis Blanc : *l'utopie*, c'était 93 ; *l'idée*, c'était 48 ; *le fait*, c'est aujourd'hui. Si bien qu'après quatre-vingts ans, nous qui nous plaignons toujours, nous avons le bonheur d'être arrivés juste au moment où la République est à son point de perfection.

Maintenant, vous me direz peut-être que nos aïeux étaient bien difficiles de ne voir qu'une *utopie* dans les massacres de septembre ; et, quant à moi, j'avoue qu'il fallait un furieux entêtement, quand on venait vous couper la tête, pour ne pas reconnaître qu'il y avait là un fait. Heureusement qu'en 48 on est devenu plus raisonnable et qu'on a commencé à soupçonner *l'idée*. Et pourtant ce n'est qu'après la Commune que *le fait* est apparu aux plus incrédules dans sa puissante réalité.

Mais, par-dessus tout, ce que nous devons ne pas oublier, c'est que la République est essentiellement le régime du mouvement : le 4 septembre, le 31 octobre, le 18 mars...! c'est toujours le mouvement qui continue ; ce qui prouve bien que tous ceux qui s'en vont se plaignant des émeutes et des révolutions ne sont que des sots ; attendu que, lors même qu'elle voudrait se retenir, la République ne pourrait jamais s'arrêter !

Ne le regrettons pas, du reste, puisque « le mouve-

ment qu'elle se donne est un mouvement tranquille et désintéressé, qui a le don de rassurer M. Louis Blanc, tandis que le calme des monarchies a quelque chose de stagnant qui le remplit d'épouvante. » Aussi déclare-t-il que, depuis ces derniers événements, la monarchie a perdu sa raison d'être, et que chacun revient au culte sacré de la République ; si bien qu'avant peu il n'y aura plus un seul monarchiste en France. Déjà, *l'utopie* de 92, et *l'idée* de juin 48 les avaient fortement ébranlés ! Mais, une fois la Commune venue, oh ! alors, ça été irrésistible ! Ils se sont écriés : Rendons-nous ! Le moyen d'échapper au charme d'un tel gouvernement; d'un gouvernement qui est toujours en mouvement, mais d'un mouvement tranquille et désintéressé, et qui, trouvant le moyèn de remuer sans bouger, avance sans cesse, tout en restant juste au point d'intersection de tous nos intérêts.

Et, quand des esprits inquiets et chagrins expriment la crainte que, dans ce mouvement perpétuel, elle ne se déplace encore, ce qui amènerait de nouveaux désordres, M. Louis Blanc répond victorieusement qu'étant un mouvement tranquille, elle ne bougera pas; que ces désordres n'ont eu lieu que parce qu'on n'avait pas bien trouvé où était le point d'intersection, et que, maintenant qu'il est découvert, si une fois on le laisse poser la République dessus, elle fera à jamais le bonheur de toute la nation.

M. Louis Blanc dit ces choses sans y être obligé, uniquement pour égayer une situation triste. Il écrit cela par une matinée d'été, sous les grands arbres de Versailles, pendant que les oiseaux chantent au-dessus de sa

tête, et qu'une brise parfumée caresse ses cheveux!... Les députés de la gauche qui se promènent autour de lui l'appellent leur honorable collègue! Et, il faut bien dire, que jamais situation n'a été plus heureuse : si la Commune avait triomphé, M. Louis Blanc aurait écrit les mêmes choses dans le jardin des Tuileries, car chacun doit lui rendre cette justice que, pendant ces deux mois de guerre civile, lui aussi avait trouvé le point d'intersection où il fallait se mettre pour ne point pencher, et, qu'une fois posé dessus, à la manière de sa république idéale, il avait attendu en paix la fin des événements, se donnant un mouvement tranquille et désintéressé qui ne le rapprochait jamais ni de Versailles ni de Paris.

. . . .

Mon Dieu, moi-même j'aime à rire à mes heures, seulement, tout en lisant ces drôleries, j'ai vu passer une de ces sombres colonnes qui sillonnent nos rues pendant la nuit. On ne pouvait rien distinguer, mais il y avait des vieillards, des femmes, des enfants, qui sortaient des cachots pour être expédiés sur un navire. Forçats, assassins, incendiaires, tous les électeurs de M. Louis Blanc! Et je me disais : Ne songe-t-il pas à ces misérables?... N'y a-t-il personne à la Chambre pour lui crier, quand il commence un de ses brillants discours : « Et vos amis qui vont mourir?... C'est vous qui avez envoyé ces milliers de misérables à la mort! Vous leur avez prêché la haine du riche, le droit au travail, le droit au capital! A vous, cela vous a donné la fortune et l'honneur de siéger sur ces bancs! Et eux, les infortunés, eux qui vous ont cru, qui ont écouté vos théories insensées, cela les a précipités dans l'abîme! Allez les voir roulés dans la boue de Satory, descendez dans les prisons où ils sont

entassés pêle-mêle, balbutiant encore vos phrases sonores et folles, et qui vont en mourir pendant que vous en vivez ! Ne leur devez-vous pas cette visite ?

Mais non, il continuera à parler et à écrire impunément... Ainsi donc, on peut avoir assisté aux plus épouvantables forfaits sans dire un seul mot pour les flétrir, attendant l'heure du triomphe pour se prononcer, et quand ensuite on monte à la tribune faire de magnifiques discours, personne n'est là pour vous crier : « Taisez-vous ! » Cela s'appelle être de l'extrême gauche. Cela a un nom à la Chambre, c'est une nuance dans un parti. Eh bien, je l'avoue, je renonce à comprendre ! Je conçois qu'on entraîne des malheureux vers l'abîme, à condition de faire comme Delescluze, et de s'y précipiter avec eux; mais prêcher le socialisme pendant vingt ans, envoyer de pauvres insensés à la mort et écrire paisiblement de joyeuses plaisanteries sur l'utopie, le fait et le point d'intersection !... Cela, je ne le comprendrai jamais ! Du reste, jusqu'ici, je croyais qu'il n'y avait que les honnêtes gens et les autres ; mais, maintenant que je vois que tout est confondu, je me demande si je dois continuer à parler politique, puisqu'il est certain que je n'y entends absolument rien.

X

LES CHUTES

8 juillet.

Hier, comme je traversais Versailles, j'aperçois devant la prison de ville un groupe d'hommes et de femmes qui parlaient avec grande animation. Il était facile de reconnaître une de ces foules malsaines qui s'abattent sur les infortunes comme les oiseaux de proie sur les cadavres... Les rumeurs allaient toujours croissant. Les uns parlaient de Rochefort ; on le disait malade ; d'autres désignaient le père de Rossel... — Ah ! c'est vrai, dis-je !... Ils sont là tous les deux !... j'oubliais !

Et je m'éloignai à la hâte pour fuir ce spectacle... Mais, malgré moi, j'y pensais toujours ! Et tout en marchant je me disais : Comment ! Rochefort est là dans un cachot ! — Est-ce bien possible... Rochefort ! cet insoucieux promeneur de boulevard qui se moquait de tout et de lui-même ; cet esprit charmant, qui semblait si bien fait pour la joie, et si incapable de haine. Mais qui donc a pu le précipiter dans l'abîme ? Ah ! si ç'avait été la foi ! une de ces convictions ardentes qui brûlent l'âme et l'entraînent jusqu'au crime !... Mais non, il écrivait de joyeuses causeries dans le *Figaro*, quand un jour un ministre l'irrite. Il bondit sous l'outrage, enfle sa voix,

allume sa lanterne; Hugo l'appelle et le traîne sur son rocher.

Alors, adieu l'esprit, la gaieté, les fines plaisanteries! Devenu insulteur à gages, il appartient au peuple qui ne lâche pas sa proie ! Livré aux bêtes, le voilà forcé de marcher en avant pour n'être pas dévoré.

Un jour pourtant il veut résister! Après Sedan, une lueur de raison lui revient. Il cherche à remonter auprès des honnêtes gens, et fait des efforts surhumains pour sortir de la fosse! Mais on l'appelle d'en bas!... Et il entend ces clameurs! Et comme il a le vertige de la boue, il retombe bientôt, puis, attiré par ces misérables, il descend, descend toujours, jusqu'à ce qu'il roule au fond d'un cachot.

Alors, il se réveille et se demande avec stupeur: Comment suis-je ici? Lui, gentilhomme, inoffensif, sans conviction ni foi, incapable d'autre chose que de s'évanouir dans une émeute, il s'interroge, cherche à comprendre, et tout le passé lui apparaît comme une effroyable vision. C'est en riant qu'il a prêché le régicide et le pillage ! mais quand il songe à ce qu'il a dit, il s'épouvante lui-même! Oh! l'infortuné!...

Et, cependant, près de lui il y a un autre prisonnier plus extraordinaire encore. Car le premier, au moins, a mis des années pour descendre! Mais Rossel! Cet officier de l'Ecole polytechnique, ce premier de Metz, intelligent, honorable, sévère jusqu'au puritanisme, *vertueux jusqu'à l'austérité !*... On sentait bien que quelque chose de violent se remuait au fond de ce cœur; comme un dégoût secret de toute autorité, un chagrin superbe de la destinée. Mais tant que la société avait été en ordre et debout, il avait marché dans le chemin du devoir.

Tout à coup, arrive la guerre de province, Gambetta jette sur ses épaules un uniforme de colonel et, devant ce chaos, cette furie de grades, voyant les sergents commandants, et les journalistes généraux, il sent qu'il n'y a plus de limites à l'espérance, et alors l'ambition sourde qui rongeait cette âme éclate comme une tempête! Rendre ses galons, jamais! il les redemande à la Commune, il les aurait demandés à l'enfer!... Et, alors, brusquement, après dix années de la plus honorable carrière, il se fait chef de bandits, et, dépassant en un jour Cluseret, Dombrowski et les autres, ne marche plus sans un peloton d'exécution jusqu'au jour où il est dévoré par le peuple, parce qu'après avoir décrété la victoire, il n'a pas su la traîner après lui!

Jamais pareille chose ne s'était vue! Et voilà ces deux hommes qui se réveillent au fond d'un cachot, écrasés sous le poids de leurs forfaits, épouvantés d'eux-mêmes et des autres, et lorsqu'ils songent au passé se disant: Mais, qui donc nous a conduits là ?... Sous leurs fenêtres passent ces colonnes de prisonniers qu'ils ont entraînés vers l'abîme, et, pour ne pas entendre leurs gémissements, ils se rejettent avec horreur au fond de leurs cellules.

Et, pendant ce temps, leur maître à tous, Victor Hugo le Grand, s'en va de contrée en contrée, s'exilant lui-même, errant à travers les mers et répétant avec sérénité : « La Commune est la canaille sublimée. Les actes « sauvages étant inconscients ne sont pas des actes scé« lérats. La démence est une maladie. Entre la Conven« tion et la Commune, il n'y a que le doute titanesque « pour le penseur!... »

— Mais, lui dit-on, et vos amis qui vont mourir ?...

— Heureux ceux qui partent!... Ils vont connaître l'horreur sacrée de la tombe! Ils vont entendre le bâillement noir de l'infini dans la profondeur paisible de la mort.

— Oui, mais les femmes que l'on traîne dans les prisons, qui vont être jetées au delà des mers, et qui vous appellent à leur secours!

— Dites-leur qu'une lamentation sortie de leur cachot est montée jusqu'à mon rocher; que la pensée décomposée de leur misère, vapeur vivante et morte, flotte toujours au-dessus de moi, et qu'elles vont recevoir la quantité de secours possible qui est répandue dans l'étendue...

— C'est bien; mais ces orphelins qui restent sans pain, sans asile... Ayez pitié! donnez, donnez pour eux!

— Il y a le souffle de l'ombre pour leur rendre l'espérance, puis le rayon de lumière sacrée qui luira dans leur cachot comme une clarté extravasée dans un écrasement de la nuit.

— Mais, pendant ce temps ils vont mourir de faim!

— L'inévitable, c'est l'inexorable. Laissez faire la fatalité. Pauvres êtres! l'engloutissement va les résorber au fond de l'abîme et l'infini va se les amalgamer en silence.

Ecris, mon fils François : Devant tant de souffrances mon âme éprouve je ne sais quoi de panique avec une issue sur l'inconnu, où j'entrevois les contours lointains et fuyants qui font l'amplitude des choses douloureuses.

— Prenez courage, ô mon père!

— Hélas! j'ai la réverbération blafarde de ces ombres

qui vont enfin connaître le grand Rien qui est Tout ! Moi seul reste enchaîné comme Prométhée !

Malheureusement, l'Europe a perdu patience, et malgré ses souffrances, le grand homme lui-même n'est plus respecté. Après sa mésaventure de Belgique, voilà qu'en Angleterre chaque nuit il est réveillé par un grand tumulte.

— Holà ! crie-t-on, ce sont les pétroleuses qui viennent demander asile.

Puis les pierres pleuvent sur la maison, et les vitres volent en éclats !

— Au secours ! s'écrie le brave François ; on vient attaquer notre père !

— Pardon, répond le constable ; les actes sauvages sont des crimes inconscients...

— Mais, voyez ! ils mettent le feu à notre demeure !...

— La démence est une maladie. Il faut donc soigner ces gens avec grande douceur.

— Au secours ! au secours ! On nous assassine !...

— Oh ! alors à genoux ! c'est la canaille sublimée ! Entre cette populace et la Commune de Paris il n'y a plus que le doute titanesque pour le penseur...

Et bientôt le grand poëte s'enfuit, rossé par la canaille sublimée, et répétant partout sur sa route : — Je suis livré aux aventures de l'ignoré. J'ai les deux genoux de la nuit sur mon dos, et autour de moi l'épilepsie de l'étendue...

Voilà donc ce que c'est que le génie ! Avoir écrit *Notre-Dame, Hernani, Ruy-Blas*, avoir été le premier de tous, et finir comme un misérable insensé ! Que les autres commettent de pareils crimes ; mais lui ! Il avait enchanté notre jeunesse ! Sur son front était tombé le

divin rayon, et il s'est courbé devant là multitude ! Il avait reçu cette lumière, et il est venu l'éteindre en la plongeant dans la boue et dans le sang. « Telle est la profondeur immense de sa chute qu'il est entré vivant dans la postérité, » et devant ce fou qui nous fait sourire on parle du poëte comme d'un génie disparu.

Mais quelle époque est-ce donc que la nôtre, où les hommes d'esprit comme Rochefort prêchent gaiement le régicide, où les hommes *vertueux* comme Rossel se font chefs de bandits, pendant que les hommes de génie deviennent insensés ! Quel chaos ! tout croule ! tout s'effondre ! Dans le gouvernement, à la Chambre, partout les honnêtes gens se mêlent si bien aux incendiaires, qu'on ne sait plus distinguer !... C'est le drame de Shakespeare : Hamlet fou sans le savoir, faisant l'insensé au milieu de fous et d'assassins !... On perd pied soi-même ! On se demande si on n'a pas commis un crime, si on a bien sa raison, et si vraiment un jour on ne va pas se réveiller au fond d'un cachot, ou dans la cellule d'une maison de fous !

XI

LE GÉNÉRAL ROLLAND

12 juillet.

Il y a quelques jours, je traversais la gare de Lyon. Une scène étrange se passait dans la salle : des officiers, des soldats, des marins entouraient un homme à cheveux gris, à la mine fière et hautaine lui parlant avec un mélange de respect et d'affection, mais semblant tous en proie à une étrange émotion !

— Quel est cet homme, dis-je à un jeune officier ?

— Cet homme, c'est le général Rolland.

— Ah !... eh bien, qu'est-ce que c'est que le général Rolland?

L'officier jeta sur moi un regard d'un inexprimable dédain.

— Vous n'avez jamais entendu parler du général Rolland ?

— Ma foi non, mon ami !

— Ah ! c'est vrai ! vous autres Parisiens, de toute la guerre vous ne connaissez que Buzenval et Montretout ! Eh bien, voulez-vous que je vous dise ce que c'est que cet homme ?...

Nous étions à Besançon, perdus dans les montagnes, loin de tout, sans ordres, sans appui ! avec un préfet qui

flattait la multitude, des troupes désorganisées.... Nous avions laissé jusqu'à l'espérance! Quand tout à coup on est allé prendre le capitaine Rolland sur son vaisseau, *Rolland le furieux*, comme disaient les vieux loups de mer. Il ne devait avoir que le commandement d'une brigade; mais, cet instinct qui tout à coup s'empare des masses au moment du danger, entraîne la population entière à demander pour lui le commandement suprême. On sentait que ce serait terrible, qu'il ferait sauter le navire plutôt que de se rendre; mais chacun se jetait dans ses bras avec un mélange de confiance et d'effroi.

Et, dans quel état trouvait-il notre ville?... Partout ce désordre, cette indiscipline que la défaite entraîne toujours après elle; soldats accusant leurs chefs, francs-tireurs pillant les campagnes, mobiles fuyant à travers champs... c'était le chaos!... Brusquement il resserre la discipline, tend tous les ressorts, et quelques exécutions immédiates et terribles font comprendre qu'un homme nous est enfin venu. Malgré ses menaces, des misérables veulent continuer encore certaines intrigues révolutionnaires : il broie toutes les résistances et déclare que quiconque fera de la politique et prononcera d'autre nom que celui de la France sera déclaré traître à la patrie.

Pendant ce temps, l'armée prussienne approche. Devant les armes nouvelles, Besançon a des fortifications dérisoires. Les plus hautes collines peuvent être enlevées en une nuit, et la ville foudroyée sans résistance possible. Il faudrait, par ce froid terrible, à travers cette neige, creuser le roc, construire des forteresses qui, habituellement, demandent des années et des millions! et, pour cette œuvre impossible, le général n'a que des mobiles indisciplinés qui n'ont nommé leurs chefs que pour avoir

le droit de leur mieux désobéir. Il rassemble toutes ces hordes, les traîne sur les hauteurs, et pour les maintenir au milieu de souffrances surhumaines, déploie alors la plus indomptable énergie qui se soit jamais vue dans l'armée ! arrachant en un jour les galons de tout un bataillon, traduisant des colonels devant un conseil de guerre et finissant par réunir autour de lui 30,000 hommes pour travailler sans relâche à la plus épouvantable besogne; contenus par une seule volonté, mais il faut bien le dire, par un grand exemple !

Je le vois toujours dans la neige, sur cette funèbre colline de Montfaucon, sans manteau, sans gants, les bras croisés, le pistolet à la ceinture, et lorsque les soldats se plaignaient, entr'ouvrant simplement sa tunique et leur montrant sa chemise de marin : Voyez, disait-il, je souffre autant que vous et je suis plus vieux. Je le vois dans cet hôtel de la division qu'il avait presque transformé en bivouac, ne permettant sur sa table que des vivres de campagne, servi par des soldats, et faisant régner partout cet ordre sévère, cette discipline impitoyable qui devait sauver l'armée.

Et, Dieu sait que de luttes à soutenir ! Vous entendez d'ici ces officiers de l'Ecole polytechnique forcés d'obéir à un marin et se demandant, au milieu du danger suprême, si les forts étaient bien construits suivant les règles de Vauban ! Chaque jour l'œuvre semblait plus impossible; lui seul ne permettait pas un doute, n'admettait pas d'obstacle. Cependant, cet homme, il n'avait ni l'expérience des armées de terre, ni l'habitude d'un tel commandement... il avait une seule chose : le patriotisme, la foi, une foi ardente, qui devait triompher de tous les obstacles !

On raconte encore à Besançon certains épisodes qui l'ont rendu légendaire dans la Franche-Comté. En voici un entre mille :

C'était pendant la retraite de Bourbaki ! les plus lamentables nouvelles nous arrivaient d'heure en heure. Nous savions qu'une armée en désordre était rejetée sur nous, et il s'agissait de contenir la garnison que cette multitude de fuyards menaçait d'entraîner dans sa déroute. La nuit est venue; un lancier placé en grand'garde entend du bruit, se replie, jette l'alarme dans le poste; quelques hommes s'ébranlent, d'autres les suivent, et bientôt les voilà tous courant à travers champs, fous, éperdus... c'est la panique ! — Sauve qui peut!... sauve qui peut!... crient tous les cavaliers qui, courageux hier, fuient tout à coup un danger imaginaire et accourent jeter l'épouvante dans la ville.

Le général comprend que, devant l'immense désastre qui s'ébauche à l'horizon, tout peut être perdu en une heure. Il saisit ses pistolets, saute à cheval, et jure de brûler la cervelle au premier lancier qui se trouvera sur sa route. Nous galopons derrière lui à travers la neige. Tout d'un coup, au détour du chemin, nous entendons un coup de pistolet, puis un autre, puis un cri terrible... et nous voyons un corps rouler dans le fossé!...

— Qu'on enterre cet homme, dit simplement le général, et qu'on télégraphie au ministre l'exécution que je viens de faire !

Et, pendant toute la nuit, seul sur la route, il rallie les fuyards, donne des ordres, rassemble les troupes, tandis que nous tous, muets, immobiles, nous contemplons cette scène d'horreur qui jamais ne s'effacera de ma mémoire !... Toute ma vie je verrai ces montagnes de

neige, ce cadavre étendu dans le fossé, ce torrent qui grondait sous nos pieds, tandis que des bruits sinistres annonçaient l'armée prussienne, chassant nos infortunés soldats dans les précipices du Jura !...

Or, le plus extraordinaire, c'est que quand on était venu pour l'enterrer, le mort, bondissant par-dessus la haie, s'était sauvé à travers champs, au milieu des ambulances émerveillées ! C'était un Berrichon de fort paisible humeur, pris depuis peu de temps à la charrue, et qui n'y entendait pas malice ! En voyant tous les autres fuir, il était parti avec eux, bien convaincu que c'était le meilleur moment pour s'en aller ! Une première balle lui avait caressé les cheveux, une autre lui avait brûlé l'oreille, et alors, ne comprenant rien à ce qu'on lui voulait, il avait roulé de son cheval, s'était blotti dans la neige et y avait passé toute la nuit sans souffler. Puis, quand il avait vu qu'on voulait tout à fait l'enterrer, il s'était sauvé jusqu'à la ville, et avait grimpé dans les combles du quartier, d'où il était tout à fait impossible de le faire descendre. Jusque-là il n'avait pas compris grand'chose à ce qu'était la guerre ; mais enfin, tout ce qu'il avait cru bien distinguer, c'est que les hommes à casque étaient là pour lui tirer dessus, et les hommes en pantalon rouge pour le protéger. Aussi, en voyant un général en rouge lui tirer obstinément des coups de pistolet dans la figure, toutes ses idées s'étaient confondues... Il s'était dit que décidément le genre humain était devenu absolument fou, et avait pris la résolution de ne descendre de son grenier que pour se sauver au pays !

Seulement, le difficile était d'apprendre la chose au général. Or, le lendemain soir, comme il causait au milieu

de nous avec cette bienveillance qui le faisait adorer de ceux qui l'entouraient :

— Eh bien, mes amis, dit-il, j'ai vu bien des choses cruelles, dans ma vie de marin et de soldat, mais, j'avoue que cette nuit m'a laissé un épouvantable souvenir ! J'ai fait mon devoir, et je le ferais encore pour sauver mon armée. Mais, depuis hier, ce malheureux vient me hanter comme un spectre !... L'a-t-on fait enterrer au moins ? Sait-on quel était le nom de cet homme ?

Là-dessus, il se fit un long silence.

— Mon Dieu ! général, lui dis-je, le croiriez-vous ? il n'est pas mort sur le coup.

— Est-ce que l'agonie a été longue ?

— Oh ! bien longue, mon général, si longue... que je crois qu'elle dure encore !

— Comment ! le gredin serait-il encore en vie ?

— J'en ai peur, mon général.

— Qu'on aille me le chercher !

— Ah ! mon général, ce ne sera pas chose facile. Depuis ces deux coups de feu, il vit blotti dans le grenier de la caserne, et, comme il est bien convaincu qu'il est mort pour le service, aucune puissance humaine ne peut le faire descendre.

— Je vous donne l'ordre d'aller le prendre, répéta le général, avec cet air terrible qui lui est particulier, mais à travers lequel on sentait cette fois une indicible joie.

Nous nous rendons en toute hâte au quartier, nous faisons sonner les quatre appels, et l'escadron une fois réuni :

— Quel est l'homme à qui le général a brûlé la cervelle ?

Personne ne répond.

— Voici l'ordre de la division : « Les soldats qui se sont enfuis au pont d'Elvans subiront trente jours de prison de ville. Le général ne fait grâce qu'à celui qu'il a tué. »

— C'est mon camarade de lit, dit alors un soldat; je vas vous le chercher.

Mais longtemps tous les efforts restent sans résultat. Chacun avait beau le rassurer, il fuyait devant les soldats, sautant comme un singe de poutre en poutre, bien convaincu que c'était encore pour lui tirer quelques coups de pistolet.... Et ce n'est qu'après d'interminables pourparlers que nous voyons dégringoler la mine la plus effarouchée et le costume le plus incroyable qu'il soit possible d'imaginer. Au bout d'une heure nous étions à la Division.

— Ah! c'est toi, gredin, dit le général, qui l'attendait les bras croisés. Pourquoi est-ce que tu n'es pas mort?

— Ma foi, mon général, j'ai fait ce que j'ai pu...

— Tu me fais télégraphier au ministre que je t'ai tué, et puis te voilà encore !...

— Je ne sais pas comment s'est faite la chose, mon général. Je suis resté plus d'une heure dans le fossé croyant que c'était bien fini, et, sauf votre respect, je n'en valais guère mieux.

— Mais pourquoi as-tu crié comme cela?

— Ah! dame, mon général, la première fois qu'on vous brûle la cervelle, ça vous fait un terrible effet!...

— Qu'on l'attache à mon état-major, dit le général. Il fera toujours partie de ma garde!

Et, à partir de ce moment, on le voyait invariablement à la portière du général, galopant joyeusement en tête de l'escorte.

Je n'en finirais pas si je vous racontais toutes les histoires qui avaient fini par rendre cet homme légendaire. Sa réputation s'était si bien répandue dans l'armée allemande, que Manteuffel, Werder et les autres n'osaient approcher de Besançon et ne parlaient de Rolland le Furieux qu'avec une salutaire terreur. Et lorsque le jour est venu où les généraux ont dû se rencontrer pour traiter des conditions de la paix, on a eu le spectacle inouï de ce général indomptable, imposant sa loi, jetant l'anathème à l'ennemi, lui reprochant ses crimes, si bien que, pour la première fois, c'est le vaincu qui a fait courber la tête au vainqueur!

Depuis ce temps il est tombé sans se plaindre. — Je ne suis que capitaine de vaisseau, a-t-il dit, c'est l'honneur de ma vie!... Et, dépouillant le costume qu'il n'avait revêtu que pour servir son pays, il a cherché à s'éloigner en silence, lorsque la ville lui a imposé le plus éclatant triomphe!

Allez à Besançon! et quand on vous aura montré les forts qu'il a construits, quand on vous aura conté cette lugubre guerre, on vous dira à la fin ce qu'a été ce départ : la municipalité faisant frapper une médaille en son honneur, toutes les gardes nationales rangées à la gare, les fonctionnaires lui faisant escorte, pendant qu'une population entière acclamait son sauveur. Voilà ce que c'était que le général Rolland. Partout où vous le rencontrerez, dites-vous que c'est un brave, un homme de bien, et que si le pays avait eu beaucoup d'hommes de cette trempe, nous ne serions pas sous les pieds des Prussiens!

Il va maintenant remonter sur son vaisseau ou s'en

retourner paisiblement dans sa demeure, ne se plaignant de personne, n'écrivant pas de brochures, ne faisant pas de discours, et ne demandant d'autre récompense, au milieu de nos désastres, que l'honneur d'avoir sauvé la ville confiée à sa garde !...

XII

VOUS SEREZ MANGÉS !

16 juillet.

Je passais l'autre jour sur le boulevard, lorsque, dans la foule, je reconnais un ouvrier qui jadis avait été soldat avec moi. Je le hêle. Il s'avance, la casquette sur l'oreille, tout ému de me revoir, et moi singulièrement heureux aussi ! Il me rappelait tant de choses ! Je le revoyais à la chambrée quand il était élève trompette, soufflant tout le jour, sautant chaque nuit par la fenêtre pour courir les aventures, mais si excellent soldat ! brave au feu, doux comme un agneau, adoré de tout le monde au régiment !

Je l'interroge sur le passé. Il me conte son histoire... Arrivé à la Commune, il s'embarrasse ; un soupçon me traverse l'esprit ! et je lui dis :

— Tu en étais, je le sais !

— Eh bien, oui, pardieu ! Nous en étions tous, me dit-il, avec sa bonne figure joyeuse. Pourquoi est-ce qu'on arrête les autres, puisque tout le monde était de la fête ?... Je ne comprends pas ça.

— Mais tu n'as pas fait comme les autres ?...

— Je vais vous dire : quand j'ai vu tomber la colonne, cela m'a fait un drôle d'effet tout de même. Je voulais m'en retourner, mais on m'a expliqué qu'il fallait que cela tombe pour le bonheur du peuple!

— Mais, voyons, tu étais un brave garçon autrefois; tu n'es pas resté jusqu'au bout avec ces brigands-là, c'est impossible ?

— On n'est pas un lâche, me dit-il avec orgueil, et on ne laisse pas ses amis dans l'embarras. Si nous n'avions pas été trahis, vous auriez su quelle était notre idée !

— Et qui vous a trahis?

— Ah! vous le savez bien! ce Cluseret, votre Rossel, Félix Pyat, tout le monde, quoi! Est-ce que tout le monde ne s'entend pas pour tuer le pauvre peuple!

Je l'écoutais, je regardais cet œil clair et limpide, cette bonne figure joyeuse, je me rappelais le gentil trompette que j'avais connu au régiment si inoffensif et si brave, et je me disais : Ainsi donc, deux années passées à Paris et c'est ainsi qu'on devient !

— Mais, lui dis-je, que voulais-tu? Tu as un bon métier. N'es-tu donc pas heureux?

— Oh! ce n'est pas cela! Je gagne mes 6 francs par jour et je ne manque de rien. Seulement, je vais vous dire : c'est le capital qui nous ronge! Voilà ce qui dévore le pauvre peuple!...

— Et qui est-ce qui t'a dit que le capital te rongeait?

— Ce n'est pas difficile à voir! Puis je lis les livres, les journaux, et je ne suis plus si bête qu'au régiment. Je ne peux pas vous expliquer ces choses-là, mais je voudrais seulement que vous entendiez mon ami Riquoire vous démontrer la question sociale.

— Ah!... Et qu'est-ce que c'est que ton ami Riquoire?

— C'est un camarade qui a travaillé chez M. Millière, et si seulement on faisait ce qu'il veut pendant huit jours, il n'y aurait plus ni pauvres ni riches.

— Parce que tout le monde serait pauvre, n'est-ce pas?

— Voyons, me dit-il, venez un peu visiter mon atelier.

Je voulais savoir, je le suivis.

Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, je ne le répéterai pas, on ne peut pas, hélas! raconter ces choses-là. A mesure que nous passions on parlait bas, et je voyais qu'on nous regardait avec défiance. C'était de la haine autrefois, aujourd'hui c'est de la rage! Les parents ont été fusillés, les femmes se traînent à Satory; comme tous sont coupables, ils s'attendent à chaque instant à être arrêtés, et quand la porte s'ouvre chacun dit: C'est pour moi!

A la fin, nous trouvons Riquoire qui pérorait au milieu d'un cercle. Il nous explique la question sociale. C'est très-simple. Cela se résout au moyen de la solidarité, combinée avec l'individualisme par l'entre-croisement de tous les intérêts, en refondant le capital pour l'émietter dans le peuple .. Enfin, c'était effrayant! Riquoire avait une figure douce, mais on sentait que, pour obtenir cet entre-croisement-là, il nous couperait le cou à tous jusqu'au dernier! Puis, ensuite, on s'est mis à parler politique.

— Nous avons été trahis par Jules Favre, livrés par Trochu, vendus partout! Vous n'étiez pas à Buzenval,

Monsieur ?... Eh bien ! je vais vous dire : on commande : « A l'assaut ! » Nous partons ! nous culbutons les Prussiens ! Nous franchissons toutes les lignes, un peu plus, quoi !... je voyais l'armée de province ! Tu sais, Ugène ? nous allions nous tendre la main, quand M. Trochu, qui avait fait son pacte, a ordonné la retraite, et on s'est replié en bon ordre !...

— Et nous, dit Ugène, nous étions dans les mobiles de la Loire ! La victoire était gagnée, nous allions délivrer Paris, quand le Paladines, qui s'était entendu avec Trochu, a reçu l'ordre de Bismarck de passer de l'autre côté d'Orléans...

Un mouvement d'horreur parcourut la foule... Je me dis : Il faut parler, c'est mon devoir ! Et j'ai parlé pendant une heure, y mettant toute mon âme, faisant des efforts désespérés pour porter la lumière devant leurs yeux et éclairer ces malheureux insensés. Ils avaient cet air hésitant et ennuyé qu'ils prennent toujours quand on parle un langage qui ne flatte pas leurs passions.

— On vous trompe, mes amis, dis-je à la fin. La France n'a pas été vendue ! Il y a eu sans doute des généraux incapables, des ministres imbéciles, mais chacun a fait ce qu'il a pu, et le meilleur, c'est de nous mettre tous à l'œuvre et de ne pas récriminer !...

Déjà j'espérais en avoir ébranlé quelques-uns, quand l'un d'eux me dit tout à coup :

— Et l'affaire de Guillaume à l'Exposition ?

— Quelle affaire, mon ami ?

— Oh ! vous le savez mieux que moi, Monsieur ! quand ils se sont entendus pour faire le marché de Sedan !

Je restai un instant interdit...

— Mon Dieu, mon ami, je ne veux pas défendre l'empereur, mais enfin quel intérêt pouvait-il avoir, lui qui était riche et puissant sur son trône, à faire un marché pour s'en aller prisonnier en Allemagne ?

— C'est bien facile à comprendre !.... C'était pour faire tuer le pauvre peuple !...

Tous ces visages si moroses tout à l'heure s'étaient illuminés subitement comme si on avait fait luire devant leurs yeux les rayons de la Vérité éternelle ! Chacun regardait l'orateur en hochant la tête, avec des gestes d'admiration indicibles ! Alors, voyant que je perdais du terrain, je me mis à discuter fiévreusement, quand un autre me dit :

— Et Troppmann, Monsieur?

— Troppmann? mon ami...

— Oh ! cela monte haut, cela ! dit un autre.

Là-dessus, un grand silence...

— Une famille gênait l'Empire. L'Empire a dit : Que la famille Kinck disparaisse! La famille Kinck a disparu.

On aurait entendu une mouche voler. Celui qui venait de prononcer ces paroles était un homme à la mine inspirée, avec un éclair dans le regard, et tous les ouvriers rangés autour de lui semblaient perdus dans les profondeurs que ces mots mystérieux leur faisaient entrevoir.

— C'est comme Jud, dit-il... Un magistrat savait le vrai nom de l'enfant de France. L'Empire a dit : Que le magistrat disparaisse, et le magistrat a disparu !...

Quant à vous qui en savez si long, Monsieur, dites-nous donc un peu ce que c'était que la petite lumière bleue qu'on voyait chez le général Trochu pendant le siége?

— La petite lumière bleue, mon ami..., mais je ne sais..., je ne puis vous dire...

Et devant mon refus d'expliquer ce qu'était la petite lumière bleue, on s'écartait de moi avec défiance et j'entendais murmurer des mots de mouchard.

— Eh bien ! je vais vous le dire, reprit l'autre ; toutes les fois que l'armée devait faire une sortie, la lumière indiquait aux Prussiens de quel côté l'attaque devait commencer...

Oh! alors, ç'a été fini. Devant la lumière bleue, Jud, Troppmann... tout le monde s'est écarté de moi avec horreur pour entourer Ugène et Riquoire ! J'ai senti que ce que j'avais dit pendant une heure, que ce que je dirais pendant cent ans, ne serait rien pour ce peuple à côté d'une de ces paroles mystérieuses et profondes, qui l'impressionnent tant, quand elles n'ont aucun sens possible !

Car le peuple souverain est souverainement imbécile; voilà la vérité ! C'est une bêtise immense, incommensurable! Pas de prise possible ; tout glisse sur elle et retombe à terre sans l'atteindre ! On parle toujours d'instruction. Il est bien trop instruit, mon Dieu ! Il lit les journaux, ne croit que les mauvais, traite de vendu quiconque ne flatte pas sa haine et lui parle d'ordre et de religion !... Personne ne veut avouer cela, et cependant c'est la réalité !

Aussi, suis-je parti à la hâte, entendant ces mots de trahison que l'on murmurait sur mon passage, voyant tous ces regards farouches dirigés sur moi, pendant que Riquoire achevait d'expliquer la question sociale. Ah ! si vous saviez comme ils vous haïssent! Quelle haine profonde, implacable, éternelle! Et vous discutez ! Et je vous trouve parlant de la fusion, du centre-gauche, du centre-droit, de la coalition... Allez! ils vous mangeront, et ce

sera bien fait; car eux, au moins, ils savent ce qu'ils veulent, et vous, vous êtes insensés... Si vous disiez : Mettons-nous à l'œuvre, élevons des barrières, défendons-nous, oublions toutes nos querelles de parti... Mais non... les uns ne parlent que de décentralisation, les autres déplorent l'état de siége, tous recommencent des coquetteries envers la multitude !... L'expérience ne sert à rien. Les journées de juin ne nous ont rien appris en 1848. Les journées de mai seront oubliées dans quelques jours.

Oui ! vous serez mangés ! Car, pendant que vous pérorez, il y a là cent mille bêtes férocès qui attendent le moment de se précipiter sur vous ! Vous vous en prenez à la corruption de l'Empire, vous parlez d'instruction obligatoire, de réforme dans l'industrie ? Il s'agit bien de cela !

Ce peuple vous hait d'une haine éternelle ! Et, quoi que vous fassiez pour lui, il vous haïra toujours ! Il vous hait parce que vous êtes riches, parce que vous semblez heureux et que l'envie ronge son cœur comme un serpent maudit !... Créez une industrie, soyez paternels pour les ouvriers, élevez leurs enfants, donnez-leur des écoles, des hôpitaux, des églises... et ils vous haïront davantage, parce que *votre capital les aura dévorés*. Mais tout le monde est fou ! On dispute, on crie, on fait de la politique, au lieu de voir la situation dans sa terrible réalité. En fait de réforme, commencez par avoir la force, maintenez l'état de siége, ayez des gendarmes, des sergents de ville, une armée disciplinée... Occupez-vous de cela d'abord ; autrement, au beau milieu de vos magnifiques discours, vous serez mangés !

XIII

LES SEULS TRAITRES !

20 juillet.

La *Gazette de Leipsik* cite les extraits d'un ouvrage de M. Birschow, que nous devrions lire en entier, si ce n'était pas de l'allemand d'abord, et si, ensuite, il était possible à un vaincu de supporter longtemps certains outrages. M. de Bismarck y est accusé de trop de condescendance pour la France. Il en est accusé pendant toute la guerre, et surtout à l'heure du traité de paix. « Cet homme sait vaincre, dit-il, mais il ne sait pas profiter de la v ictoire. »

M. Birschow est un disciple de Machiavel, mais il va droit au but. Ce qu'il veut, il le dit... Il appelle les choses par leur nom, et ne s'amuse pas à parler de la Bible en prêchant l'incendie et le pillage. Pour lui, cinq milliards sont une contribution dérisoire ; la Prusse devait garder Belfort, occuper la Franche-Comté... C'est le *væ victis* du barbare ! On sent, dans ces pages, je ne sais quoi d'implacable, cette cruauté froide et fatale du Prussien devant laquelle il faut laisser toute espérance !... Mais, chose étrange ! si en lisant ce livre on s'indigne toujours, on trouve rarement un seul mot à répondre !

Toute son argumentation repose sur notre situation politique, qui permettait à la Prusse d'imposer sa loi, quelle qu'elle fût. Pour M. Birschow, le succès de la lutte n'était pas douteux. Il ne s'occupe point des batailles, ne prononce même pas le nom de M. de Moltke : « Sous peine de mort, dit-il, la France était condamnée à la victoire à perpétuité, puisqu'au premier revers, le parti républicain était là, qui, tout en criant la guerre à outrance, devait se joindre de fait à l'ennemi. Un pays qui, au seuil d'une guerre formidable, se trouve dans une telle situation, est irrévocablement perdu ! » Aussi, lorsqu'à la veille de Sarrebruck, l'Europe émerveillée des chants de la *Marseillaise,* croyait au réveil d'un grand peuple, M. Birschow affirme que chacun se réjouissait à Berlin, comme à la voix d'un allié prochain. — Laissez-les chanter, disait M. de Bismarck ; ces gens-là feront la moitié de la besogne, et à notre première victoire ils seront tous pour nous.

Là où je ne suis plus de l'avis de M. Birschow, c'est quand il reproche au ministre prussien de ne s'être pas servi de cette situation, et de n'avoir pas assez mis en œuvre ses alliés les républicains. Qu'en espérait-il donc, mon Dieu !... Il faudrait pourtant être raisonnable, et ne pas trop exiger des gens ! Et, vraiment, quand on lit ces doléances, on se demande si M. Birschow n'a pas tout oublié ! Qu'il nous dise donc le jour et l'heure où les républicains ont délaissé la cause de la Prusse ? Qu'il relise donc l'histoire de cette lamentable guerre ! Dès notre première défaite, il les verra commencer cette suite de manifestations, de menaces et d'émeutes, qui devaient absorber le pouvoir et paralyser à jamais la défense nationale ! Quand la province commençait à s'organiser, et que nos

armées allaient devenir redoutables à l'ennemi, il a suffi à la Prusse d'envoyer Cluseret et ses autres émissaires pour soulever nos grandes villes, arborer le drapeau rouge, faire fusiller les préfets, arrêter les généraux, et semer si bien la terreur que, devant un si grand péril, personne n'a plus songé à l'étranger !...

Maintenant peut-il nier qu'à Paris les services rendus n'aient été incalculables ? Je reconnais que l'émeute, commandée pour le 30 octobre, a été en retard ; et chacun sait que M. de Bismarck, impatienté, demandait toujours à M. Thiers s'il n'avait pas reçu certaines nouvelles. Mais il s'agit de savoir qui était coupable ; et jusqu'à preuve du contraire, je croirai plutôt à la négligence des émissaires prussiens qu'à la mauvaise volonté des révolutionnaires.

Seulement, l'irritation de M. Birschow est telle que l'esprit s'arrête à d'étranges suppositions. Peut-être les sacrifices faits par la Prusse ont-ils été considérables ?... peut-être certains républicains n'ont-ils pas rempli toutes les conditions de leur marché ?... Il est bien évident que, lorsqu'on ne connaît pas les engagements pris, il est très-difficile d'apprécier les choses. Seulement, j'en demande pardon à M. Birschow, mais je sais bien que si j'étais juge, je trouverais que tous les milliards que nous allons donner à la Prusse ne suffiraient pas encore à payer de tels services !

Maintenant, le grand reproche que M. Birschow adresse au ministre prussien, c'est d'avoir hésité le jour du triomphe de la Commune. Ce n'est pas qu'il n'admire comment l'affaire a été conduite : cette émeute républicaine, commandée au moment où nous allions signer le traité, et permettant à M. de Bismarck de nous imposer des

conditions infiniment plus dures!... Seulement, il trouve qu'après avoir mené la France au bord de l'abîme, on aurait dû l'y précipiter tout à fait, ou lui arracher des lambeaux de sa chair et la laisser sur la route, à demi morte et incapable de nuire à jamais!

Selon lui, il était très-facile de soulever la province. Lyon et Marseille n'attendaient qu'un signal pour se joindre à la Commune de Paris. Il accuse M. de Bismarck de s'être laissé arrêter par la crainte du socialisme, et il reproche amèrement à la démocratie française de n'avoir pas rempli son programme. Je reconnais que jamais nation n'a été si près de sa perte; mais enfin, tout en ne voulant pas défendre les républicains, je me demande en toute sincérité si, à leur tour, ils ne seront pas en droit de reprocher à la Prusse son ingratitude. Jamais un parti n'a plus fait pour l'étranger!

Tous les journaux de la démocratie ont, de près ou de loin, soutenu la Commune; non-seulement les journaux extrêmes, mais ceux qui s'appellent honnêtes et modérés : c'est le *Siècle* qui a hâté la démolition de nos monuments; il a été suivi par le *Temps*, la *Vérité*, enfin tous! Les députés de l'extrême gauche, qui n'avaient jamais fait entendre une parole de blâme, n'ont retrouvé la voix que pour prêcher l'indulgence!... Et peut-être, avant de se plaindre, M. Birschow devrait-il se demander s'il ne fallait pas un véritable courage pour défendre les hommes qui venaient d'assassiner nos généraux et qui allaient incendier notre capitale!...

D'ailleurs, que la Prusse ait bonne mémoire!... Où serait-elle donc aujourd'hui, si, au lendemain de Sadowa, le parti républicain ne l'avait soutenue contre les intérêts de la France, au mépris de notre honneur, au mépris

des traités ? Aussi, que cette nation prenne garde ! car, quelle que soit leur bonne volonté, si, après tant de services rendus, elle n'est pas encore satisfaite, peut-être les républicains eux-mêmes trouveront-ils, à la fin, qu'il est bien amer de servir l'étranger !...

Et, comme j'achevais de lire ce journal, mes yeux sont tombés sur une brochure qu'un de nos généraux vient d'écrire pour se disculper du crime de trahison. Car, il ne faut pas oublier qu'à cette heure, la plupart de ceux qui ont commandé un corps d'armée ou défendu une place de guerre, comparaissent comme accusés devant ce tribunal révolutionnaire, où les républicains les traînent depuis un an !

Et alors, je l'avoue, quelque préparé que l'on soit à tous les scandales et à toutes les folies de notre époque, j'ai trouvé que la mesure était comble. Mon Dieu ! que nos démocrates aient été les alliés de la Prusse, que l'ennemi les ait toujours trouvés prêts à le servir... on est tellement fait aux turpitudes de ce parti que rien ne peut plus surprendre ! Mais quand on songe que ce sont de tels hommes qui obligent nos braves généraux à venir se justifier, le cœur se soulève et on finit par dire : Non ! c'en est trop!... Ah ! il y a une chose que nous aurions dû crier d'un bout de la France à l'autre : c'est que ceux qui depuis un an n'ont parlé que de trahison, ceux qui ont calomnié notre vaillante armée, outragé tous les partis, sont LES SEULS QUI ONT TRAHI !!

A mesure que la lumière se fait sur les événements de cette lugubre guerre, on voit qu'il y a eu des défaillances, des fautes commises, mais qu'en fait de trahison, il n'y en a eu qu'une seule, celle des républi-

cains. Trahison si éclatante que, pour eux, le désastre de Sedan a été une victoire, et que la France n'oubliera jamais les chants de triomphe qui insultaient aux malheurs de la patrie ! Alors que chacun sacrifiait tout à son pays, eux, profitant du désastre pour établir violemment leur gouvernement sur nos ruines, arrachaient des armes dont ils ne devaient se servir que contre la France, et commençaient cette série de troubles et d'émeutes dont la Prusse attendait le signal. Tous les partis se sont noblement conduits : orléanistes, légitimistes, bonapartistes, ont oublié leurs rancunes et leurs espérances pour ne songer qu'à la France... Un seul n'a rien appris, rien oublié, et c'est lui qui accuse !

Jamais, peut-être, pareil spectacle n'a été donné !... Pendant six mois on a vu Bretons et Vendéens, vétérans de la garde et soldats du Christ, se battre à travers la boue, dans les neiges, sans munitions, sans vivres, insultés dans leur foi, menacés dans leurs convictions, accusés chaque jour de trahison et dévorant tous les outrages parce qu'ils avaient encore plus d'amour pour la France que de mépris pour ce gouvernement. Et pendant qu'ils se battaient, pendant que nos malheureuses provinces étaient ravagées par le fer et le feu, un seul parti ne songeait qu'à trahir, organiser l'émeute, paralyser la défense !... Et c'est devant lui qu'il nous faut comparaître !

Oui, l'histoire dira, et on ne voudra pas le croire, qu'après six mois de cette formidable lutte, les mêmes hommes qui avaient tant parlé de guerre à outrance, ont commencé, vis-à-vis de l'ennemi et avec sa complicité, cette effroyable insurrection qui devait nous faire rouler au fond de l'abîme ! L'histoire dira que, le jour où la Prusse, qui n'avait pu assouvir sa vengeance en 1815, a voulu

renverser nos monuments et brûler nos palais, elle a cherché dans ce parti cent cinquante mille valets pour exécuter ses ordres, et qu'elle les a trouvés aussitôt. Ce sont eux seuls qui porteront le poids de l'épouvantable traité de Francfort ! Ce sont eux qui, pendant trois mois, ont prolongé le supplice de nos prisonniers !... Voilà ce qu'il faut dire et faire connaître dans nos campagnes ! Voilà ce qu'il faut répandre dans le monde entier ! Pour moi, qui n'ai jamais eu d'illusions sur ce parti, je le laisserais se débattre dans cette boue, qui est son seul champ de bataille. Mais quand je vois des honnêtes gens descendre au point de se justifier vis-à-vis de tels hommes, je trouve que vraiment cela ne peut plus se supporter. Il est temps qu'un tel scandale finisse ! Il est temps qu'on réduise ces hommes au silence ! Et chaque fois qu'ils oseront nous parler de tribunal pour nos généraux, pour nos magistrats, pour les honnêtes gens qui ont toujours fait leur devoir, nous devons leur dire : — Mais il n'y a que vous à juger ici, car vous seuls avez trahi la France !

Oui, vous avez trahi, et ce sera votre éternelle honte. Oui, vous avez trahi, ne l'oubliez pas, c'est ce qui tuera votre parti pour jamais. Si, malgré ses massacres, 93 est resté grand dans l'histoire, c'est qu'il a chassé l'étranger et sauvé la patrie. Mais, pour vous, il n'y a plus ni honneur, ni patrie, ni famille, et vous ne pouvez même vous écrier comme le barbare : « Dirons-nous aux os de nos pères : Levez-vous et marchez devant nous ?... » car vos seules passions, c'est la haine, l'envie et tous les appétits déchaînés ! Aussi, ma consolation au milieu de tant de honte, c'est que vous êtes perdus ! C'en est fini, la France est dégoûtée !...

Chaque parti revient de cette lamentable guerre, tenant

haut son drapeau. Vous seuls devez courber la tête, car vous avez roulé le vôtre dans la boue ; vous avez été les complices de l'étranger ; et, quelle que soit votre audace, toutes les fois que vous voudrez reparaître sur la scène, on aura le droit de vous crier : — Silence aux traîtres !

XIV

LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

24 juillet.

Je reçois bon nombre de lettres. Dans la plupart, on me dit des sottises, ce qui fait que, dès la première ligne, je jette le billet, disant : Je sais ce que c'est. Dans les autres, on me dit des choses agréables ; et alors, tout en sachant ce que c'est, je continue jusqu'au bout. Or, je viens d'en recevoir une, qui n'est ni un éloge, ni une sottise, qui est simplement une question... mais une question embarrassante.

— Monsieur, me dit-on, vous qui jugez si bien les autres, ne pourrait-on savoir quelle est votre opinion ?

Et, là-dessus, de me récrier : Voilà un maître sot, qui a la prétention de me lire, et qui, après m'avoir lu, vient me demander ce que je pense !...

Puis, peu à peu, le papier me tombe des mains, et je me répète machinalement : Mais au fait, quelle est donc mon opinion ?... Puis, après avoir réfléchi, je me dis : Tiens ! c'est vrai, je n'en ai pas !

Et je suis resté plus d'une heure à songer...

Mais alors, après avoir longuement médité, je me suis dit : Mon Dieu, ce qui m'étonne, ce n'est pas de n'en

point avoir, c'est de voir que tout le monde en a une ! Et vraiment, comment fait-on pour avoir une opinion ? Comment cela se passe-t-il ? Je ne parle pas du droit divin qui est une sorte de dogme que l'on vous enseigne avec les vérités de la religion, ni de l'idée républicaine qui, chez nous, n'est qu'une révolte des déclassés, des envieux, en un mot de tous ceux qui sont mécontents de la société. Mais, les autres, qu'est-ce qui nous les donne ?

Ce qui m'avait trompé, dans ces derniers temps, c'est que me sentant animé d'une sorte de passion, j'avais pris cela pour une opinion politique. Mais, en y réfléchissant, je vois que ce n'était que l'opinion de n'être pas mangé, et de me défendre contre ceux qui en ont si grande envie !

Et même, il faut que je vous fasse une confidence : quand je suis sorti du collége pour entrer dans la vie, j'ai vu que tous les hommes au milieu desquels je me trouvais avaient non-seulement leur idée, mais qu'ils y tenaient si fortement que c'est à peine s'ils pouvaient supporter celle des autres. Et alors, je me disais : Voilà des gens qui, sans doute, ont été mêlés à de graves événements ; c'est là ce qui leur a donné ces convictions ardentes, et quand j'y serai mêlé comme eux, il m'en arrivera sans doute autant. Mais, le jour où j'ai rencontré mes camarades de collége, qui, eux, n'avaient encore été mêlés à rien, quelle n'a pas été ma surprise de les trouver tous pourvus d'une opinion ! Je ne sais comment ils avaient fait, mais il n'y en avait pas un qui n'eût découvert la sienne. Ceux-ci étaient orléanistes, ceux-là bonapartistes, les autres légitimistes...

Au milieu de tous ces gouvernements qui avaient passé

devant nous, je ne vous dirai pas ce qui leur en avait fait choisir un, et ils ne me semblaient pas bien le savoir eux-mêmes ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que, s'ils ne me donnaient pas de raisons, au moins ils me disaient des choses désagréables, dès que j'élevais un doute sur l'infaillibilité de leurs principes. Et alors, je rentrais tout confus au logis, disant : Mais, il n'y a pas à dire, ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça, il faut que je me fasse aussi mon opinion.

Et pour cela je reprenais notre histoire... Seulement, vous l'avouerai-je? Dès que je me mettais à lire, je perdais le peu d'opinion que j'avais commencé à avoir!... car, si je m'enthousiasmais pour Austerlitz, j'arrivais bientôt à Waterloo ; si je saluais le drapeau des Bourbons, il me conduisait à la loi du sacrilége ; et si je me laissais séduire par la liberté de Juillet, elle me menait tout droit à la paix de 1840... Par exemple, il n'y a qu'un gouvernement pour lequel je n'avais jamais ni surprise, ni doute, ni illusion, c'était le gouvernement républicain. Pour celui-là, je n'avais même pas besoin de lire et de comparer, sachant d'avance que du commencement à la fin c'était une suite de ruines, de forfaits et de désastres...

Mais, après cela, je me retrouvais toujours sans opinion comme avant, ce qui, je l'avoue, me faisait une assez méchante situation au milieu de tous mes amis qui en étaient si bien pourvus. D'autant plus qu'il y a une chose que vous avez peut-être remarquée : c'est que, quand on est ainsi, on reçoit les coups de tous ceux qui ont des convictions, sans avoir personne avec soi pour vous défendre.

Celle que j'aurais préférée, c'est l'opinion légitimiste. Elle m'apparaît comme la plus noble. Et, au milieu de

nos ruines et de tous les appétits déchaînés, ce drapeau de l'honneur qui a été porté si haut pendant cette guerre, est celui à l'ombre duquel j'aurais voulu marcher. Si je le pouvais, si nous étions au temps des fées, et qu'il y eût un moyen de me rendre légitimiste comme un Breton bretonnant, je serais le plus heureux du monde, et je me dirais : Me voilà enfin avec la paix d'esprit ! La société s'en arrangera comme elle pourra, et le progrès aussi, mais moi j'ai mon affaire ! Et, si la bonne fée pouvait, en même temps, me rendre catholique comme au moyen âge, je n'aurais plus rien à désirer, ayant le sentiment d'être comme immobile sur un rocher au milieu de tout ce qui croule et de tout ce qui passe...

Mais la fée n'est pas là, et jusqu'à sa venue il me faut bien rester comme je suis. Le jour où Henri V reviendrait, je respecterais son gouvernement ; si je pouvais être utile, je le servirais avec honneur, et, par-dessus tout, j'apporterais toujours mon appui à la cause de l'ordre et des lois. Mais de là à être ce qu'on appelle légitimiste il y a loin. J'en demande bien pardon à M. de Villemessant ; décidément, pour cela, il faut avoir été pris tout petit ; j'ai déjà essayé, je ne peux pas ! Ce n'est pas ma faute. C'est la faute du temps où je suis venu. C'est la faute de l'immortelle révolution qui a si bien tout détruit, que dès mon enfance ne m'étant promené qu'à travers des ruines et, depuis ce temps, ayant vu jeter par terre le peu qui était resté debout, je me suis bientôt trouvé sans espérance et sans foi. Tout ce que je pourrai faire c'est de tâcher de mourir bon catholique, ce qui n'est pas déjà chose facile à nous autres enfants du siècle, qui pouvons dire avec le poëte :

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux !...

En attendant et en espérant ce jour, je m'efforcerai de vivre en honnête citoyen, reprenant toujours mon histoire pour m'instruire, mais sans espoir d'arriver à me faire une opinion; car, à mesure que je lis, je vois que tous les gouvernements ont fait des fautes et commis des crimes, et que la plupart ont péri par leurs excès; je vois que ce sont précisément ceux qui nous ont promis le plus de liberté qui nous en ont donné le moins, et que ceux qui nous ont donné le plus de gloire nous ont ensuite amené le plus de honte. Je vois que la plupart des hommes sont faibles, incapables, promettant alors qu'ils sont dans l'opposition ce qu'ils ne peuvent jamais tenir le jour où ils sont au pouvoir. Aussi, quand j'arrive à la dernière page, je ne crois plus à rien; et, en fait d'opinion, je le répète, il ne m'en reste qu'une : c'est que, de tous, le gouvernement démocratique est le plus exécrable, parce qu'avec les autres il y a encore du mélange, et comme un temps d'arrêt dans l'ordre et dans la paix, tandis qu'avec lui, c'est une série de hontes et de crimes, et que, vraiment, c'est comme l'abomination de la désolation ! Et, pour moi, je le dis très-sincèrement, je trouve que tous les forfaits accumulés des monarchies et des empires ne peuvent pas se comparer aux seules années de la Convention, de 48 et de 71.

Cependant, me direz-vous, quand on est comme vous et qu'on ne s'attache à aucune monarchie, on est forcément républicain !

Vous avez peut-être raison et on me l'a déjà dit. Il est possible que depuis ma naissance je sois comme M. Jourdain, et que je fasse de la république sans le savoir et surtout sans le vouloir. Ce gouvernement est, du reste, le plus rationnel et le plus sensé ; car, de voir toujours qua-

rante millions d'hommes aller chercher une famille pour venir les gouverner, cela semble absurde, tant il est difficile de croire que ces quarante millions d'hommes soient incapables de se gouverner eux-mêmes ! Mais les républicains m'ayant absolument dégoûté de la République, il faut pourtant bien que je cherche autre chose, et je me trouve dans une étrange situation, ayant horreur d'un gouvernement sans avoir d'attachement pour les autres.

Jusqu'à nouvel ordre je crois qu'il faut garder la République, c'est-à-dire garder le mot sans avoir la chose. Une République avec des institutions monarchiques, des hommes d'ordre, et *à l'exclusion de tous les républicains*. Et ensuite, quand la France se sera entendue sur un nom, prendre *quelqu'un*. Moi, ça m'est égal, mais il me faut quelqu'un. J'aime la liberté ; je veux la liberté de la presse, la liberté de la tribune, et je sais qu'avec les républicains on va tout droit à la démagogie d'abord, à la dictature ensuite. On m'a bien dit qu'ils voulaient changer ; mais, si j'en juge par le régime que nous a donné la Commune et par l'état de siége qui a suivi, ce n'est pas encore des républicains du jour que l'on devra précisément attendre la liberté.

De plus, je crois que nous ne sommes pas d'un tempérament à supporter les secousses de ces élections perpétuelles; que dans notre pays il y a trop d'envies, de haines et d'ambitions, et qu'enfin de toutes les Républiques, la meilleure pour nous est encore la monarchie constitutionnelle.

Je rencontre autour de moi des personnes qui, sans cesse, me parlent soit des nobles vertus du comte de Chambord, soit des qualités brillantes des princes d'Orléans. Mon Dieu, je ne demande pas mieux que de le

croire, et le jour où la majorité de mon pays choisira l'un de ces princes, je serai le plus heureux des hommes. Mais, jusque-là, qu'on me le pardonne, nos malheurs sont tels que je ne puis vraiment songer qu'à la France; et je me demande même comment, devant tant de désastres, on peut conserver assez de liberté d'esprit pour ne se préoccuper que d'une famille royale.

Je n'aime que mon pays. C'est décidément ma seule passion. Pour lui, je suis prêt à accepter toutes les monarchies et toutes les républiques du monde, à l'encontre des gens qui sont toujours prêts à sacrifier le pays tout entier soit à une famille princière, soit à *leur peuple souverain*. De là, peut-être, mon horreur pour la démocratie, ayant remarqué que, de tout temps, les républicains sont ceux qui, même en face de l'étranger, n'hésitent jamais à exposer le salut de la France pour le triomphe de leur parti. Je voudrais que la Chambre ne fût pas divisée comme *la Rose des vents*, et, si j'étais député, je ne connaîtrais ni droite, ni centre, ni gauche, je voudrais m'asseoir partout. Dès qu'une loi me semblerait bonne, je la voterais de suite sans me demander d'où elle vient, et lorsqu'un crime aurait été commis, je ne saurais pas si le coupable s'abrite derrière mon drapeau.

Et tenez, si j'avais tout ce qui me manque : l'autorité du talent, la situation et le nom, je voudrais créer un parti... le parti des gens qui n'en ont pas. Et je leur dirais : Aujourd'hui que nos illusions sont détruites et que nous ne pouvons avoir comme nos pères d'attachement pour certaines familles, aujourd'hui que les Napoléons nous ont dégoûtés de la gloire et la démocratie de la liberté, vous, qui n'avez d'autre foi et d'autre espérance que de sauver votre pays, vous, qui aimez la France plus

que tout au monde, venez ici ; nous allons former un parti... le parti des hommes de bonne volonté, le parti des citoyens qui, en fait de drapeau, ne connaissent que celui de la patrie. Ici, il n'y aura ni orléanistes, ni bonapartistes, ni autres ; il n'y aura que des Français, des hommes d'affaires, réunis pour s'occuper des intérêts de la nation. Chacun oubliera ses haines et ses rancunes. On n'y prononcera pas de grands discours, et on n'exclura qu'une seule espèce de gens, les démocrates, qui sont bien commodes, cependant ; car, en votant absolument le contraire de ce qu'ils conseillent, aussi bien vis-à-vis de l'étranger que vis-à-vis du pays, on est à peu près sûr de ne pas se tromper.

Mais, celui qui pourrait tenir ce langage, ne viendra point. Et, pendant ce temps, je continuerai à n'être pas considéré comme un homme politique, tandis que le monsieur qui passe à côté, à qui c'est bien égal, et qui, la moitié du temps, ne sait même pas de quoi il est question, aura une sérieuse position dans le monde, parce que, derrière lui, on pourra dire : il a une opinion.

XV

NON! C'EST TROP FORT

28 juillet.

On me l'avait bien dit, mais je n'avais pas voulu le croire. Et, à l'époque où nous sommes, on ne devrait jamais répondre : C'est impossible ! Oui ! on me l'avait dit : Si vous leur pardonnez aujourd'hui, ils vous menaceront demain !... Mais, alors, cela semblait si monstrueux !...

Nos soldats se battaient encore dans les rues, au loin les lueurs de l'incendie, les bruits de la fusillade !... De minute en minute, passaient des courriers qui nous jetaient les sinistres nouvelles : « Les Tuileries n'existent plus !... Le Louvre est en feu !... » J'étais là, sur les débris de ma demeure, regardant passer ces colonnes d'insurgés qui défilaient dans la boue... Ils avaient l'air si misérable ! Ils imploraient tellement la pitié de nos soldats !

Ah ! quelle époque ! Le *Siècle,* caché derrière M. Thiers, tâchait d'obtenir son pardon en maudissant ses amis de la veille ; la démocratie courbait la tête et gardait le silence... et je me disais : C'est affreux ! mais au moins nous voilà débarrassés de la révolution pour longtemps !

— Vous vous trompez, me répondait-on, les hommes qui n'ont pas été tués aujourd'hui, reviendront demain; leurs journaux reparaîtront, et tout recommencera comme avant.

— Mais c'est de la démence, disais-je. Voyez donc Paris en flammes! Devant un pareil forfait il n'y a qu'une chose à redouter : la réaction!

— La réaction! ah ne soyez pas si généreux! Si vous leur pardonnez, eux ne vous pardonneront pas. Vous ne connaissez pas ces hommes! Ils sont faits au crime, qui est comme une tradition dans leur parti. Rien ne peut les abattre! et, avant trois mois, vous les verrez revenir plus audacieux et plus menaçants que jamais.

Et je n'ai pas voulu le croire!

Alors, le *Siècle*, qui était agenouillé, tremblant aux pieds du pouvoir, peu à peu a repris confiance, et s'est avancé sans bruit, s'abritant toujours derrière M. Thiers. Il a parlé d'abord des républicains de l'ordre, puis des radicaux, puis de la grande révolution, puis, pour s'égayer, il a commencé une série d'articles sur *les ruines de Paris;* ce qui était, du reste, d'une bonne administration, puisque après avoir gagné de l'argent en demandant le renversement de la colonne, il en gagnait encore en racontant quelle figure elle faisait après qu'on l'avait démolie. Puis, voyant toujours qu'on le laissait parler, il nous a dit que les Tuileries étaient mal faites, que nos palais expiaient leurs crimes; il s'est plaint de l'état de siége, a dénoncé la réaction; enfin, se démasquant tout à coup, le voilà qui rentre en scène et qui nous menace!

C'est par lui que j'apprends que le *Journal officiel* veut traduire *certaine presse* devant la justice. Je ne sais

ce qui s'est passé ; et le *Figaro* est là pour se défendre. Mais, vraiment, il y a une chose que je serais curieux de voir : c'est un journal traîné devant les tribunaux pour avoir, *sur la foi d'autrui*, raconté un crime que, par extraordinaire, les républicains n'avaient pas commis encore. Seulement, avant de juger les journaux qui s'embrouillent dans les forfaits de l'Internationale, il faudra bien juger ceux qui ont hâté la démolition de Paris ! ceux qui ont acclamé la Commune ! ceux qui ont dit que le triomphe de notre armée serait un désastre ! qui ont crié de faire cuire Versailles dans son jus ! Oui ! il faudra d'abord juger ceux-là !... Mais qui donc rédige le *Journal officiel ?* peut-on le savoir? Comment ! voilà l'organe du gouvernement qui n'a pas eu un mot pour flétrir *certaine presse* dont la complicité avec les assassins a été flagrante ! et la première menace qu'il fait entendre c'est contre ceux qui ont toujours défendu l'ordre et les lois !...

Quels sont donc les hommes qui écrivent de pareilles choses et qui s'entendent si bien avec les gens du *Siècle*? Après cela, qui peut le dire ?... Sait-on qui est resté de ce gouvernement sorti de la rue? De tous ces hommes qui ont pris le pouvoir en septembre, qui ont été délivrer des assassins à Mazas et porter des drapeaux d'honneur à Belleville, qui peut dire ceux qui sont fusillés, ceux qui sont au bagne et ceux qui nous gouvernent encore !

Et, d'ailleurs, avons-nous le droit de nous plaindre? Et n'est-ce pas ce que Paris a voulu ?... La prédiction s'est accomplie ! Les hommes que l'on n'a pas déportés quand nous rentrions dans Paris en flammes, les voilà qui nous gouvernent, ils administrent notre ville, ils sont tout-puissants !... Mottu, Lockroy, Bonvalet, Ranc !...

Rane, qui a fait arrêter Chaudey, et que le *Siècle* acclame aujourd'hui, parce qu'au milieu de leurs victimes et de leurs assassins, ces gens-là eux-mêmes ne peuvent plus s'y reconnaître !...

Êtes-vous contents, Parisiens ?... Est-ce bien là ce que vous vouliez ? Sont-ce là les citoyens éclairés, les hommes d'expérience et d'affaires que vous cherchiez pour administrer votre ville ? Ah ! qui peut nier que de pareils noms vont faire renaître la confiance, ramener le crédit et rétablir vos affaires ! Décidément, Paris est toujours la grande ville !..., la fille de 92 et de 48 !... Intelligente population, va !... que tu es spirituelle et superbe ! et bien faite pour étonner le monde !

Quand nos pauvres soldats nous disaient sur les barricades : « Laissez, laissez ! tous ceux que nous n'aurons pas tués ici, reviendront nous fusiller encore et peut-être nous gouverner un jour. » Ah ! ils avaient trop raison ! Le soir du combat, on ne parlait que de déporter les assassins, c'était comme une proscription en masse...

Et où sont-ils maintenant, ceux qui ont déchaîné cette effroyable guerre ?... Les uns nous administrent, les autres vont bientôt sortir de prison pour s'asseoir sur les bancs de la Chambre !... Va-t-on juger quelqu'un, seulement ?... Du reste, moi je demande qu'on ne juge personne. Pourquoi condamner ceux-ci et ménager ceux-là ? Comment s'y reconnaître pendant que nos ministères, nos préfectures, nos parquets sont encore remplis des hommes sortis de l'écume de septembre ?...

Et puis, nous donnerions à l'Europe un trop lamentable spectacle ! car, il ne nous reste plus assez d'énergie pour punir ! On n'entendrait parler que de clémence et de pardon !... Quel est leur crime après tout ? Ils n'ont

fait que massacrer les otages, brûler la moitié de la ville et piller nos demeures !...

Allons, allons, pardonnons-leur !... Il faut bien respecter le suffrage universel, et ne pas flétrir les hommes dont les complices ont l'honneur d'administrer notre capitale ! Et d'ailleurs, prenons garde ! car nous qui parlons de clémence, bientôt ce sera à nous d'implorer notre pardon. Déjà, voilà le *Siècle* qui nous menace. Avant peu, les incendiés paraîtront devant les incendiaires, et les victimes seront jugées par leurs bourreaux ! Mais là, vraiment, dites-moi si vous êtes contents, Parisiens ? En avez-vous assez des démocrates et des pétroleurs, des disciples du *Siècle* et des incendiaires ?

« Crève donc, société ! » disait Augier en sa fameuse comédie. Oui, toi qui n'as plus ni foi, ni conscience, ni énergie, ni sentiment du crime, toi qui n'as même plus l'instinct de la conservation, crève, société, on ne te regrettera pas ! Seulement, les honnêtes gens finiront par sortir d'ici, parce que la place n'y est plus tenable et que le dégoût vous monte aux lèvres. Dans ce pêle-mêle où roulent confondus magistrats et assassins, on ne sait plus où se prendre, et on sent qu'on finirait par perdre la conscience et la raison.

Oui, il nous faudra abandonner cette ville ! Et, pendant ce temps, continuez, vous autres... Continuez, bourgeois imbéciles qui, écrasés vingt fois, revenez toujours ébranler l'édifice qui va encore crouler sur votre tête ! Continuez, commerçants qui, ne pouvant vivre que par l'ordre, laissez toujours le pouvoir aux hommes de désordre et de pillage ! Continuez, citoyens qui avez cinq milliards à payer à l'ennemi, et qui venez de découvrir la

bonne manière pour rétablir la confiance et sauver le pays ! Et vous, surtout, députés de la gauche et du centre-gauche, démocrates, libéraux et libérâtres, faites de la popularité et cherchez à plaire à la multitude !

Seulement, prenez garde ! car le jour où vous aurez encore démuselé la populace, peut-être faudra-t-il vous défendre vous-mêmes et ne plus compter sur l'armée ; car, cette armée si vaillante et si fidèle qui, après huit mois d'une effroyable guerre, est accourue vous sauver, pourrait trouver que la besogne est trop lourde et trop rebutante à la fin ! Et, entre cette troupe de bandits qui revient toujours à l'attaque et cette troupe de fous qui la déchaînent, et d'imbéciles qui regardent faire, elle pourrait déclarer que c'en est trop, et que tous ces gens-là ne valent pas le sang répandu !

XVI

LACHEZ LES BÊTES !

2 août.

— Mes amis, préparons-nous ! l'état de siége va bientôt finir. C'est la démocratie qui le demande, et tous ses journaux avec elle. A cela, il y a, disent-ils, plusieurs raisons : d'abord, « cela donne à la ville un air *refrogné et tremblant;* et puis ce déploiement de forces militaires et de prisonniers traversant nos rues entretient des inquiétudes qu'il faut dissiper à tout prix. »

Je ne sais pas si, chez vous, cela entretenait des inquiétudes, mais, tout ce que je puis vous dire, c'est que quand je voyais arrêter les coquins qui ont mis le feu à ma demeure et pillé mes voisins, cela me rassurait, bien au contraire ; et que, peu à peu, cela me donnait l'espoir que les affaires allaient enfin reprendre. Quant à l'air refrogné qu'avait pris Paris, il est bien certain que je ne lui trouvais plus la physionomie animée que lui avait donné la Commune ; mais enfin je vous avoue que j'aurais vécu longtemps comme cela..., ce qui, paraît-il, est encore un héritage de l'Empire.

Car c'est inouï tout ce qui nous vient de l'Empire ! C'est lui qui a inventé le spectre rouge, la plus risible des

chimères ! C'est lui qui a inspiré au peuple l'idée de ces dénonciations qu'avaient toujours ignorées les républiques ; et c'est lui enfin qui aurait ruiné la France si le Gouvernement du 4 septembre n'y avait mis bon ordre et ne nous avait tirés de là pour nous mettre dans une situation véritablement bien prospère.

« L'état de siége, nous dit-on, est accepté par certaine
« presse qui n'est jamais plus à son aise que sous les
« régimes d'exception. Et même, rien de plus curieux
« que la conscience béate et la sereine apathie des con-
« servateurs quand ils sentent la ville fortifiée et gardée
« par des soldats. Aucune expérience ne les éclaire. Ces
« braves gens n'ont jamais assez d'un état qui les dispense
« de veiller eux-mêmes à leur sûreté. »

Ce journal-là a raison. L'état de siége ne me gênait pas. Pour moi, je l'avoue à ma honte, je n'étais jamais si heureux que lorsque j'entendais des patrouilles parcourir la ville et quand je n'étais pas forcé d'aller me défendre moi-même. Je suis, sans doute, un triste citoyen, et il est probable que chez moi le grand ressort est cassé pour jamais, mais mon plus grand bonheur était de voir les gendarmes et les sergents de ville se promener devant ma maison pour l'empêcher d'être pillée encore une fois. Je les respecte comme les premiers de nos fonctionnaires, je les aime comme les meilleurs de mes amis.

Il est vrai de dire que, depuis quinze ans que j'habite Paris, ils n'ont jamais arrêté ni moi ni aucun des miens. Et, je ne sais pourquoi, en vérité, ils s'obstinent toujours à faire leurs arrestations dans le parti démocratique au lieu d'alterner un peu. Il y a là un abus auquel on devrait mettre ordre au plus vite; abus si criant que le *Siècle* a pu dire avec raison : Comment pourrions-nous

aller voter, la moitié de nos électeurs est en prison, et l'autre moitié n'ose plus sortir!

Maintenant, il est regrettable que, pendant que cela donne à la ville un air réfrogné et tremblant, cela me donne à moi cet air béat et serein dont parle le journal... Je ne le savais pas; mais, ce que je sentais bien, c'est que cela me rassurait beaucoup. Encore, sans doute, un héritage de l'Empire, qui m'a tant parlé du spectre rouge, que, ma foi! j'ai fini par y croire.

La presse républicaine a beau me dire que « nous avons « l'honneur d'assister à l'effondrement du vieux monde, « et que, si nous sommes effrayés des ruines matérielles, « c'est que, nous autres réactionnaires, nous n'allons « point au fond des choses, ne regardant jamais que la « surface, tandis que les penseurs ne voient là qu'une « *grande surabondance de vie...* »

Mon Dieu! je ne discute pas. C'est, sans doute, un très-grand honneur pour moi d'assister à l'effondrement du vieux monde, mais, ce qu'il y a de certain c'est que, contrairement à ce que dit ce journal, quand je suis rentré à Paris et que j'ai voulu contempler la surface de ma demeure je n'en ai plus vu que le fond, et, en allant au plus profond des choses j'ai vu qu'on avait tout bu dans la cave, tout pillé dans la maison et que le reste avait été brûlé. Maintenant il est certain que je ne suis pas un penseur, et que, à la manière de tous les réactionnaires, j'ai un malheureux corps que je voudrais bien pouvoir abriter et nourrir quelque part; et même, si c'est possible, garantir contre les balles et le pétrole.

Évidemment, c'est toujours là un héritage de l'Empire; mais je vous annonce que si je croyais qu'il y a encore à

Paris une surabondance de vie pareille à celle qui vient d'éclater, quel que soit l'honneur d'assister à l'effondrement du vieux monde, je partirais tout de suite, laissant derrière moi les penseurs d'abord, puis les bourgeois que toutes ces choses réjouissent tellement, puis les acteurs de la comédie qui ne demandent pas mieux que de recommencer, enfin tous ceux qui viennent de nommer MM. Ranc, Mottu, et qui ne les ont pas choisis pour rien !

Car, il y a une chose qu'il faut bien nous dire à la fin : Puisque, après l'incendie de la ville, les Parisiens ont encore voté le pétrole, je ne sais pas pourquoi nous aurions la rage de revenir faire la chaîne pour éteindre le feu... Il ne faut pas disputer des goûts, et, quand on aime ça, il n'y a rien à répondre. « Si j'aime à être battue?... » dit Martine rossée par Sganarelle. « Et si nous aimons à être brûlés?... » ont bien le droit de nous dire les Parisiens. Seulement, je ferai comme Victor Hugo : je m'en irai bien loin, sur un rocher, me demander quel est pour le penseur le doute titanesque entre la canaille sublimée et la populace inconsciente, parce que, voyez-vous, si je restais à Paris, la fumée m'empêcherait de bien distinguer les choses.

Du reste, encore un peu de patience. Si la République nous a effrayés jusqu'ici, c'est que *nous ne l'avons pas laissée grandir*. Toute petite, c'est une enfant terrible qui casse et brise tout sans le vouloir... Mais ensuite elle a des vertus incomparables qui feront le bonheur de l'humanité. « Laissez-la vivre trois ans, nous dit-on, et alors vous verrez ! » Ce journal-là doit avoir raison. Seulement je voudrais bien commencer par la troisième année. Le malheur, c'est qu'en France on a toujours commencé

par la première, et qu'une fois qu'on a vu celle-là, on n'a jamais voulu entendre parler des autres !...

N'est-ce pas que tout cela est très-gai ?... Et, au milieu de nos tristesses, quand on a un instant d'abattement, il n'y a vraiment qu'à prendre un de ces journaux pour que le rire vous revienne aux lèvres ! A quoi donc est-ce que je songeais l'autre jour? Se met-on en colère à notre époque? Bah! prenons-le gaiement, et assistons en philosophe à la fin de la comédie.

— Grâce! disent tous les journaux de la démocratie, assez de victimes, de douleurs et de misères!

— Grâce! répètent les journaux de Prusse et d'Angleterre, cette fois encore s'entendant avec leurs amis les républicains.

Voyons, ministres du 4 septembre, pardonnez aux hommes du 18 mars! ç'a été un instant d'oubli, c'est de la surabondance de vie! C'est pour les crimes de décembre qu'il faut réserver la rigueur des lois, mais ne doit-on pas toujours pardonner les *erreurs* du peuple souverain? Allez! supprimez l'état de siége, rendez-nous la liberté de la presse et la liberté de réunion, et le *Rappel* et la *Marseillaise*, et les manifestations de la rue, et toutes les gardes nationales en armes... Maintenant n'y aurait-il pas quelque chose à faire? Voici le docteur Blanche dont le nom vient d'être acclamé à Paris. « Je n'ai pas de couleur politique, » a-t-il dit dans sa profession de foi. Évidemment, cet homme avait son intention. Il a étudié la folie, il nous connaît, et il voit ce qui se passe... Nommons-le président, et puis que cela finisse! Venez, docteur, vos pensionnaires vous atten-

dent. Il n'y a que vous qui saurez nous gouverner, car, nous sommes tous fous, vous le savez bien!

Et, ne vous récriez pas, mes amis; n'y mettons pas de fausse honte, il y a longtemps que toute l'Europe le sait!... et le moyen de lui cacher la chose?... Voyons, est-ce qu'ils ne sont pas fous les ministres qui, condamnant d'infortunés soldats pour avoir obéi à la Commune, déclarent que ce n'est pas un crime d'avoir dirigé cette assemblée? Est-ce qu'ils ne sont pas fous ceux qui, le lendemain du jour où ils ont été incendiés, votent tout de suite pour les incendiaires? Et les députés qui, après avoir chassé la Chambre souveraine en septembre, viennent juger ceux qui ont voulu les renverser à leur tour?... Et les bourgeois imbéciles qui, à peine sauvés par nos soldats, préparent une nouvelle émeute pour les faire massacrer encore une fois? Et les ruraux qui, après avoir condamné la République avant la Commune, sont devenus tout à coup républicains quand ils ont vu brûler Paris?... Est-ce que tous ces gens-là ne sont pas fous?...

Ah! il n'y a qu'une seule espèce qui ait gardé sa raison. Ce sont les hommes de Belleville et de Montmartre! Respectez-les, docteur! Ceux-là savent ce qu'ils veulent, et ils le savent bien! L'Internationale marche!... Le flot monte et s'avance!... Ecoutez! l'entendez-vous qui arrive?... « Nous avons le nombre et nous avons « l'audace, le triomphe est certain. Que tous les souve- « rains tombent assassinés! que les palais et les temples « s'écroulent; et pour *forcer les travailleurs affamés à* « *prendre part à la guerre*, mettons le feu aux fabri- « ques, aux ateliers et que le vieux monde dispa- « raisse! »

« Dansez, filles Carpeaux, » disait un écrivain célèbre, le jour où tombait la colonne. Allez, mes filles, menez la fête ! ce sera la fête des fous !... plus belle que celle du moyen âge ! Au lieu de la grande salle et de Quasimodo, ce sera tout Paris, bourgeois et manants ! Au lieu des écoliers de la Bazoche ce seront tous les enfants de Voltaire, les hommes sans patrie et sans Dieu, qui vont enfin achever la grande révolution !...

Et vous, ministres, pour finir l'orgie, ouvrez les cachots et lâchez les prisonniers !... car alors la fête des fous finira par une fête plus belle que celle des Césars !... Ils n'avaient que quelques victimes enchaînées, et ici ce sera l'amphithéâtre entier qui sera livré aux bêtes ! les gardiens d'abord, puis les assistants, puis la cité entière... démocrates et libéraux ! et ceux qui ont chéri le peuple ! et ceux qui se sont toujours prosternés devant lui ! et tous ces fous qui le caresseront encore au moment où ils seront dévorés !... Tout cela à la lueur des incendies, au bruit des palais qui s'écroulent, et à la vue du vieux monde qui s'engloutira pour jamais !...

Allons ! lâchez les bêtes, et que la fête commence !

XVII

LE PRÊTRE ET LE SOLDAT

6 août.

Je ne sais si je me trompe, mais jadis les prêtres restaient à l'autel, les pasteurs dans leur chaire, et les soldats sur le champ de bataille. Etait-ce parce que je ne savais pas encore distinguer les choses, mais, depuis mon enfance, je m'imaginais ces hommes comme renfermés dans une vie de devoir, de sacrifice et de silence. Je croyais même que cela ne pouvait être autrement. Entre ses fidèles et son église, le prêtre ne me semblait pas avoir de loisir pour descendre se mêler aux luttes de la politique. Près de lui, je voyais passer le soldat, ce martyr muet de nos guerres civiles et de nos conquêtes, de qui on n'entendait jamais ni une plainte contre ses chefs, ni un reproche contre son pays. De là, peut-être, le respect si grand que m'inspiraient ces hommes. Pour moi, ils étaient comme d'un autre monde, supérieur à celui où nous nous agitons, pure région du sacrifice et de l'abnégation.

On m'avait dit ce qu'était la vie du prêtre ! on m'avait raconté ces existences modestes, patientes, monotones,

abandonnées, sans espoir de bruit, vouées loin du monde à des vertus à jamais ignorées.

Je savais aussi ce qu'était la vie du soldat. Je savais que, pour lui, le champ de bataille n'était pas la véritable épreuve; que ces hommes simples, après avoir renoncé à la liberté d'agir et de penser, attendaient avec résignation, dans cette vie morne et stagnante de la garnison, qu'on vînt encore les chercher pour mourir.

Aussi, au milieu des luttes ardentes que la politique soulève sur sa route, je les voyais passer comme indifférents et dédaigneux. Ils me semblaient presque fiers de leur ignorance de toutes ces choses; regardant de haut l'arène où nous combattions, et se disant, sans doute, qu'au bout de toutes ses erreurs et de ses folies, la patrie reviendrait les chercher, et qu'après avoir été au loin combattre pour sa gloire, il faudrait encore donner leur vie pour elle. C'était le temps où l'on pouvait dire : « L'armée est aveugle et muette. Elle frappe devant elle du lieu où on la met; c'est une grande chose que l'on meut et qui tue, mais aussi, c'est une chose qui souffre !... » A cette époque les généraux ne faisaient pas de longs discours pour nous raconter de quelle manière ils avaient été battus. Leur plume c'était leur épée. S'ils avaient remporté la victoire, ils venaient simplement recevoir la récompense du pays; si le sort leur avait été contraire, ils rentraient sans mot dire au foyer. Dans le clergé, dans l'armée, régnaient cette discipline sévère, cet ordre admirable qui faisaient et leur force et leur honneur. C'étaient des hommes de peu de paroles, qui se tenaient à l'écart sur la hauteur, et ceux qui combattaient à leurs pieds ne voyaient passer qu'avec respect ces cos-

tumes qui pour eux étaient comme le symbole du sacrifice et de l'honneur.

Aujourd'hui, c'est fini! la politique a tout envahi, elle monte, elle nous déborde! Peu à peu, prêtres et soldats ont quitté cette région où ils étaient comme sacrés; ils sont descendus, et les voilà qui se mêlent à toutes nos querelles et ne craignent pas de se commettre dans des luttes indignes d'eux.... D'abord les rénégats, les soldats révoltés, puis les mécontents, puis les autres. Chacun parle, écrit, accuse, cherche le bruit et songe à la députation. Le chanoine Dœllinger va tenir une manière de concile pour les apostats, concile dont le P. Hyacinthe sera nommé président, et où on traitera toutes les questions politiques et sociales. M. Coquerel ira, dit-on, se joindre à ces étranges personnages, car, tout en n'étant pas de la même communion, dans ces situations-là, de telles gens finissent toujours par s'entendre.

Malheureusement, jusqu'ici, M. Dœllinger a trompé les justes espérances qu'il avait fait naître; et le *Siècle*, *qui lui avait envoyé un de ses rédacteurs*, nous apprend avec amertume que cet homme est bien au-dessous de sa tâche, et qu'il a encore certains scrupules de théologien incompatibles avec l'esprit moderne. Je crois inutile d'expliquer ici que ces scrupules consistent à s'attacher à plusieurs dogmes du christianisme, dont le *Siècle* voudrait le voir tout à fait débarrassé.

Il est assez difficile d'être au courant de ces choses; mais on croit que M. Loyson voudrait un catholicisme sans pape, M. Dœllinger une religion sans clergé, tandis que M. Coquerel veut un Christ sans Dieu. Ce qui n'empêche pas les deux premiers de dire qu'ils sont catholiques, et le troisième qu'il est chrétien. Et c'est ce qui me

fait croire de plus en plus que, le *Siècle* aidant, ils finiront tous par s'entendre. Maintenant, à ceux qui me demanderont pourquoi le *Siècle* a envoyé un de ses rédacteurs trouver M. Dœllinger, je répondrai simplement que le parti démocratique étant à l'affût de tous les mécontents, de tous les révoltés, de tous les rénégats, il a des commis voyageurs en révolution qui parcourent l'Europe; ce qui est même pour lui un devoir impérieux, puisqu'en réalité ce parti ne se compose que de cette espèce.

Du reste, M. Loyson est attendu prochainement en France, où on espère qu'il acceptera la députation, sans qu'il ait besoin de faire une profession de foi, tant on est sûr qu'un révolté appartient de droit à la démocratie. Jusque-là, il écrit des lettres datées de Rome, où, sous la protection des geôliers du pape, il continue à braver courageusement un vieillard prisonnier, qu'il avait respecté alors qu'il était tout-puissant, et auquel il avait juré obéissance comme prêtre, comme moine et comme chrétien. Lorsqu'il l'aura bien abreuvé d'outrages, il se sera acquis des titres suffisants pour venir s'offrir aux électeurs de Paris. Déjà M. Coquerel a pensé être nommé représentant de Belleville, ayant demandé pour cela l'appui du *Siècle*, qui naturellement ne lui a pas fait défaut. Mais, ce qui nous a profondément étonné, c'est de voir qu'il n'était pas seul à chercher le secours de cette feuille....

Quel temps troublé que le nôtre ! Voilà des hommes qui prêchent l'Evangile ! Non-seulement ils possèdent la vérité, mais ils sont chargés de la répandre. Ils nous disent à nous, qui restons dans les ténèbres : Ah ! si vous pouviez voir ! si vous connaissiez comme nous cette divine lumière ! si vous saviez comme elle éclaire notre conscience, comme elle guide notre raison !... Et tant qu'ils

se tiennent dans leurs temples, tant qu'ils ne quittent pas le sanctuaire, nous le croyons ainsi. Puis, tout à coup, on les voit descendre du saint lieu, pour se mêler à nos discordes; et alors, ces mêmes hommes qui, toute leur vie, ont prêché la charité, l'horreur du crime, l'oubli des injures, se jettent dans la mêlée, et, afin d'arriver au but, se prêtent à toutes les combinaisons malsaines, acceptent tous les compromis de conscience, au point de tendre la main aux complices des plus grands forfaits commis dans les temps modernes. Si bien que, nous autres qui assistons à ce scandale, nous qui voyons des prêtres jusque-là vénérés traîner leurs robes dans la lutte, et nous revenir ainsi éclaboussés, nous nous disons avec stupeur : Voilà donc la religion ! Voilà donc ce qu'on appelle la foi ! Mais qu'est-ce que cette vérité éternelle qui n'a pas assez de rayons pour éclairer les esprits chargés de la répandre?...

Et cependant, ne soyons pas trop sévères; depuis ces derniers temps, il y a eu chez tous comme un besoin de bruit, une ambition malsaine, une soif de renommée que la politique seule pouvait assouvir. Ces hommes sont de bonne foi : c'est de bonne foi que toute leur vie ils ont prêché les vertus chrétiennes. Ils les ont prêchées aux autres dans des sermons admirables, avec des citations latines ou des versets de la Bible, et puis, tout à coup, devant un siége de député, leur vue s'est obscurcie... et en un jour ils ont tout oublié!... serments, foi, vertu, tout a été secoué comme par un vent de tempête... et ils sont descendus... jusqu'à un point qu'ils ne voudront pas croire un jour !

Seulement ils ne savent pas le mal qu'ils font, car ils scandalisent et ils ébranlent le peu de foi qui nous reste. Pour moi, quand je vois les républicains continuer le

cours de leurs turpitudes, je passe sans regarder, t
cela me semble naturel et de leur métier. Mais si, à
d'eux, je vois un prêtre se compromettre de la sorte,
toujours envie de lui crier :

— Ah ! rentrez dans le temple, votre place n'est
ici !

Et, quand plus loin je vois les généraux se dénoncer
uns les autres, accuser leurs chefs et entretenir da
l'armée un esprit d'indiscipline et de désordre, je
qu'en vérité nous sommes profondément malheureux. J
mais, cependant, nous n'aurions eu plus besoin que ce
fût autrement. Tout croule, tout s'effondre ; il nous fa
drait, debout au milieu des ruines, un clergé et une ar
mée sur lesquels la société pourrait s'appuyer. Je disai
il y a quelques jours : « Qu'on nous rende une armé
unie, fière, muette, toujours prête à mourir, sans autr
opinion que l'honneur, sans autre ambition que le cham
de bataille. » Je dirai également : « Qu'on nous rend
un clergé muet, se renfermant dans les vertus et les devoirs de l'Église, ne se mêlant jamais à nos luttes, ignorant la politique et ignoré d'elle. »

Et, si je l'osais, je dirais, dès aujourd'hui, à ceux qui se fourvoient de la sorte : Retirez-vous ; retournez à votre poste. Il est attristant de vous voir vous compromettre ainsi. D'ailleurs, regardez autour de vous, et vous y trouverez encore l'exemple de ces vertus sévères, et de ces mâles coutumes des temps d'autrefois. Voyez celui à qui trois fois on a offert le siége de Paris, ce religieux austère dont le premier titre de gloire dans ce siècle d'éloquence politique est de n'avoir jamais parlé. Voyez celui qui vient de nous sauver tous, le héros de Magenta et de Frœschwiller, le chevalier sans peur et sans reproche qui vrai-

ment pourra dire, au jour de sa mort, qu'il n'a jamais tenu d'autre drapeau que celui de la France.

Et, n'oubliez pas une chose : ce qui nous manque, c'est le respect ; si vous laissez porter atteinte à l'uniforme du soldat et à la robe du prêtre, nous sommes perdus ! Car, pour qu'une société reste debout, il faut que ces choses soient sacrées. On ne doit connaître le nom d'un général que par ses services, jamais par ses discours ; on ne doit connaître le nom d'un prêtre que par ses vertus, jamais par ses professions de foi.

XVIII

RIEN N'EST PLUS BÊTE QUE LA GRANDE RÉVOLUTION

10 août.

Oui, mes amis, c'est vrai, je ne connais rien de plus bête que la grande révolution ! Je m'imagine les colères que de telles paroles vont soulever contre moi... Mais, enfin, que faire? un honnête homme doit-il reculer devant l'opinion, et son premier devoir n'est-il pas de dire ce qu'il pense?

Maintenant, il y a une chose qui m'émerveille toujours : c'est que, lorsqu'on attaque ainsi la grande révolution, les républicains commencent invariablement par vous répondre : — Et vous, Monsieur, qui parlez de la sorte, que seriez-vous sans elle?...

Mon Dieu ! ce que je serais, je n'en sais rien ! peut-être un honnête laboureur travaillant paisiblement son champ ; ce qui ne serait vraiment pas si regrettable pour moi !... Mais, avant tout, je dois dire combien cette question me semble admirable : quand le peuple vient d'assassiner quelqu'un, un magistrat, un préfet,

comme cela lui arrive tous les quinze ans, vient-on dire à celui qui le remplace : — N'attaquez plus jamais les assassins, car vous n'auriez pas cette situation-là si on n'avait pas tué le monsieur qui l'occupait auparavant. Parce qu'en brûlant la demeure de mon voisin on a augmenté le prix de la mienne, est-ce une raison pour que, désormais, j'approuve les incendies?... Et doit-on chercher si un crime vous a profité avant de le flétrir ou de le défendre?

Si vous me demandez ce que m'a fait la grande révolution, je m'en vais vous le dire : elle m'a élevé; c'est ce que je ne lui pardonnerai jamais! C'est grâce à elle que je suis ce que vous voyez. C'est à elle que je dois ces professeurs de l'Université, qui détruisaient d'un côté ce que la religion m'enseignait de l'autre; c'est à elle que je dois, en entrant dans la vie, de m'être trouvé sans foi à un drapeau, sans affection pour aucun prince, sans conviction pour aucun principe! Dieu merci! elle m'a assez parlé de mes droits! Tout petit, j'ai su que j'avais le droit de me moquer de l'autorité, d'abattre ce qui était debout, de renverser ce qui me gênait et de ne rien respecter au monde. Mais, jamais un jour, elle ne m'a parlé de mes devoirs; ce qui, du reste, m'a semblé bien commode, et me l'a fait prendre de suite en grande considération.

Maintenant, me dira-t-on, si vous avez si grande envie de respecter quelque chose, qui vous en empêche? Choisissez un prince, plantez un drapeau, bâtissez-vous un autel, et quand vous serez comme un Breton sur son rocher, vous nous laisserez peut-être en paix. Oui, « prenez un drapeau! » c'est bien facile à dire! .. quand, depuis son enfance, on entend rire de tout, et qu'on s'en est un peu moqué soi-même!... Combien de fois déjà n'ai-je pas es-

sayé de *prendre quelque chose !* Mais, est-ce qu'on improvise ces choses-là? Je suis comme celui qui disait: « Si la cour ne vous rend pas heureux, au moins elle vous empêche de l'être ailleurs. » Ainsi fait la révolution : elle commence par tout détruire et puis elle ne met rien à la place. Quand on arrive, on est là errant dans ce chaos, sans savoir où s'appuyer!... A la fin on s'approche d'une ruine; c'est tout ce qui reste; on croit un instant pouvoir se reposer dessus, puis cela croule sous vous, et quand vous êtes par terre, la démocratie vous dit : Ne criez pas! c'est la grande révolution qui passe! Et voilà quatre-vingts ans que cela dure...

Comme j'ai été élevé dans l'admiration de toutes ces choses, vous pouvez m'en croire. Seulement, le jour où j'ai commencé à réfléchir, j'ai voulu me rendre compte. Alors, j'ai lu l'histoire de M. Thiers qui est si lucide, celle de M. Michelet qui l'est si peu, celle de M. de Lamartine qui est si belle, enfin toutes, excepté l'histoire de M. Louis Blanc, parce que cette fois le courage m'a manqué... et toujours je suis arrivé à la même conclusion : c'est qu'au fond les grands hommes de la grande révolution ne savaient point ce qu'ils voulaient.

La nuit du 4 août tout était fini. — Voilà ce qu'on oublie aujourd'hui : les abus avaient disparu, les conquêtes étaient faites; et il suffit de relire les cahiers des États généraux pour voir que les vraies libertés étant données à la France, Louis XVI devenait le souverain constitutionnel et respecté d'une nation libre qui, à la manière de l'Angleterre, allait commencer une suite de réformes sages et progressives, sans secousses et sans désastres! C'est alors que la grande révolution est venue. C'est à elle que nous devons les saturnales de 93 qui ont amené

le despotisme de Napoléon Ier, qui a amené la réaction de 1815, qui nous a valu de nouvelles révolutions, auxquelles nous devons le second Empire, qui vient de nous amener la troisième République... Et toujours ainsi sans terme et sans repos; car, je vous jure que maintenant cela ne finira plus jamais!

Oui, ce que je ne pardonne pas à la grande révolution, c'est d'avoir tué la liberté. C'est en cela qu'elle a fait le malheur de la France. Sans elle, voilà près d'un siècle que nous serions comme le peuple anglais. Elle a déshonoré la République, et elle a fait de la liberté un objet d'épouvante et de dégoût. Je n'en ai peut-être par l'air, mais, par-dessus tout, je suis libéral. J'aurais voulu vivre dans un pays où j'aurais pu dire et écrire librement ma pensée, au milieu de gens qui m'auraient répondu de même; et, au lieu de cela, la révolution a mis la société dans un tel état que je passe ma vie à demander le régime du sabre, les lois d'exception, les emprisonnements et les déportations, toutes choses dont j'ai horreur, mais qu'il faut bien subir chez nous, parce que, de toutes les libertés, la première en ce monde est encore celle de n'être pas mangé. Et vraiment, la République est tellement compromise aujourd'hui, que lorsqu'on entend un monsieur qui a des idées généreuses parler de progrès, de démocratie, et finir par avouer qu'il est républicain, on cache tout de suite son porte-monnaie, et on bouche bien vite le soupirail de sa cave, tant ce mot-là est lié à d'étranges idées!

Pour moi je ne crois plus à ces grands mots de la grande révolution: « la souveraineté du peuple, le souffle de 92! » Je crois, au contraire, que la foule est profondément ignorante et incapable, et que ceux qui la flattent



font un misérable métier. Je crois à l'intelligence, au bon sens, à l'expérience des hommes d'affaires, à tout ce qui est pratique et sensé. Je sais que je m'entends beaucoup moins que M. Thiers aux questions politiques et sociales; mais je sais aussi que l'ouvrier qui hurle dans un club s'y entend un peu moins que moi. Et quand je relis mon histoire, j'ai peine à garder mon sérieux devant les phrases qui ont enivré jadis les hommes de la démocratie : « Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux; levons-nous ! » J'ai répété cela comme les autres, seulement, en étudiant les choses, j'ai vu que personne ne s'était levé, mais que c'étaient les grands auxquels on avait coupé la tête, ce qui les avait sensiblement diminués et les avait mis, en effet, au niveau des autres. « Périsse notre mémoire, et que la République soit sauvée ! » dit encore Danton. Sa mémoire n'a pas péri du tout, et je crois même qu'elle ne périra jamais; mais c'est la République qui en est morte, et la liberté avec elle !

C'est comme *cette idée* révolutionnaire que les historiens nous montrent toujours à l'horizon comme la colonne de feu qui conduisait, jadis, les Hébreux. Que Dieu me pardonne, mais, en sortant du collége, j'y croyais encore, ne pouvant m'imaginer que ces gens-là eussent tué tant de monde, s'ils n'avaient pas eu une idée ! Mais, aujourd'hui, c'est fini ! Et, quand M. de Lamartine nous dit que Robespierre est mort emportant son secret dans la tombe, moi, je vous jure qu'il n'a rien emporté du tout. Depuis 89 toutes les conquêtes politiques étant faites, ces gens-là ne savaient plus ce qu'ils voulaient. Tant qu'il y a eu à tuer devant eux, ils ont tout massacré : prêtres, jeunes filles, enfants; puis, ensuite, ils se

sont coupés le cou entre eux; et enfin, quand il n'en est plus resté qu'un seul, qui était Robespierre, l'*infortuné*, ne sachant plus que dire, inventant la fête de l'Être suprême, prononçant ces mots mystérieux de trahison que depuis on retrouve toujours, a erré misérablement entre les Jacobins et la Convention, jusqu'à ce qu'on l'ait débarrassé de la vie!...

Et, depuis ce temps, c'est l'histoire éternelle de tous les révolutionnaires. Tant qu'il y a quelque chose debout, on leur croit une sorte de génie, parce qu'ils sont très-remarquables pour détruire. Puis, quand une fois ils ont tout abattu et qu'on leur dit : « Maintenant mettez votre idée à la place », on voit qu'ils n'avaient rien à mettre du tout, et qu'ils faisaient cela pour le plaisir. C'est l'histoire de MM. Ledru-Rollin, Garnier-Pagès et autres, à qui la France avait prêté de merveilleux talents tant qu'ils démolissaient le gouvernement de Louis-Philippe, et qui une fois arrivés au pouvoir nous ont fait amèrement regretter ce qu'ils avaient démoli. C'est l'histoire de MM. Rochefort et Gambetta, que nous écoutions sérieusement sous l'Empire, et dont le gouvernement nous a fait presque admirer celui des Rouher et des Morny! C'est, enfin, l'histoire de la Commune!... car, sans elle, les niais auraient pu croire que sur les 150,000 démocrates de Paris se trouvaient quelques êtres intelligents; que ces gens-là avaient encore une idée, une réforme, quelque chose enfin à proposer... tandis qu'il a bien fallu reconnaître que tout leur génie n'avait été que jusqu'à brûler le Louvre, abattre la colonne et assassiner les otages!

Ce qu'il y a de certain, c'est que tant que nous élèverons nos enfants dans le respect de la grande révolution,

il ne faut pas nous plaindre des malheurs qui crouleront sur nous. La révolution est conséquente avec elle-même, elle est là pour détruire; elle continue son œuvre, et, soyez tranquilles, elle ira jusqu'au bout. La seule *idée* qu'elle ait apportée dans ce monde, c'est l'envie ! l'envie du pauvre contre le riche, du faible contre le puissant! Et comme le peuple souverain est souverainement imbécile, au lieu d'accepter la supériorité de l'intelligence, du savoir, de l'expérience, le voilà bien convaincu aujourd'hui que c'est à lui à mener les affaires, et vous savez s'il les mène bien !

Et si maintenant vous me demandez ce que je serais sans la grande révolution, je vous répondrai encore que j'aimerais mieux être un honnête laboureur, vivant paisiblement dans son champ, ne connaissant ni l'ambition ni la haine, et élevant ses enfants dans le respect de son Dieu et de son roi, au milieu d'une société où toute chose serait à sa place, que d'avoir l'honneur d'écrire dans ce journal tout ce que vous venez de lire.

XIX

UN SIMPLE CONSEIL

14 août.

Livres et brochures continuent de paraître sur l'armée. Chacun la désorganise et la réorganise à sa manière ; et si je remets à en parler de jour en jour, cela ne vient certes pas d'indifférence de ma part, car je jure qu'aucun sujet ne m'intéresse davantage. Mais, qu'on me le pardonne, j'ai une telle vénération pour notre armée vaincue, pour ces vieilles légions d'Afrique, de Sébastopol et de Solférino, que l'on a menées à un désastre inévitable, que ce n'est qu'avec une sorte de crainte respectueuse que j'aborde cette grande question ! Et à une époque où si peu de choses restent debout, ce n'est pas, je l'avoue, sans un sentiment très-pénible que je vois chacun porter ainsi la main sur l'armée. Je reconnais toutes les fautes commises ; mais est-ce une raison, parce que les militaires se sont trompés, pour que ceux qui n'y entendent rien se croient en droit de les accuser et de les conseiller de la sorte ? Cependant, comme tous les journaux ne parlent que de cela, je serai bien forcé d'y venir moi-même. Aujourd'hui, je ne veux dire qu'un

mot; donner un simple conseil que je résumerai ainsi : Pour mener les soldats au feu, et les maintenir longtemps au milieu des souffrances de la campagne, il faut absolument deux choses :

Punir les uns,

Récompenser les autres.

Mon Dieu, cela paraît bien simple, n'est-ce pas ? et pourtant il faut que ce soit très-compliqué, puisqu'on ne le fait presque jamais.

Quand je dis : punir les uns, il ne faut pas entendre par là infliger, sans cesse, des punitions à tous ceux qui le méritent, ce qui serait incompatible avec la vie errante d'une armée en campagne; mais, dès le début de la guerre, au premier acte d'indiscipline, se montrer inexorable et faire un exemple. Qu'à l'instant même le coupable soit traduit devant la cour martiale et fusillé en face du régiment. C'est affreux, évidemment. Et je crois même que pour condamner à mort un malheureux qui, après une vie honorable, n'a eu qu'un instant d'oubli, il faut beaucoup plus de courage et d'énergie que pour affronter le champ de bataille ! Mais c'est l'heure de se rappeler la parole de l'Évangile : « Il est nécessaire qu'un homme meure pour tout le peuple. » Oui, c'est nécessaire ! Seulement il faut que le sacrifice soit fait dès le début de la guerre, sous les yeux des soldats, afin qu'immédiatement on sente la discipline se resserrer et que tous les ressorts se tendent; et non point à la fin de la campagne, alors que ce serait un sang inutilement versé. Il ne faut pas que les juges mesurent le châtiment à la peine commise : l'homme qui a volé une poule, ou répondu vivement à un chef ne peut jamais avoir mérité la mort. A vrai dire, ce n'est même pas un châtiment, c'est une nécessité de la

guerre; et la guerre étant une chose barbare et contraire à la nature, exige des lois barbares comme elle.

Maintenant je crois qu'il y aurait encore autre chose à faire. On devrait prévenir les troupes que, la campagne finie, on enverra dans tous les villages les noms des hommes qui ont commis des actes d'indiscipline ou qui ont manqué de courage sur le champ de bataille; et qu'à la porte de chaque mairie ces noms seront affichés avec une note infamante. Je suis convaincu que cette menace toujours suspendue sur la tête du soldat serait d'un effet immense, car le plus souvent, quand ces malheureux sont brisés par les fatigues et les privations, il arrive un moment où ni reproches ni menaces n'ont de prise sur eux. Punis par les chefs, humiliés par les camarades, abreuvés d'outrages par tous, ils arrivent bientôt à un tel point de découragement et de dégoût qu'il semble que tout sentiment d'honneur se soit éteint pour jamais! C'est alors qu'on les voit, insensibles à la parole du colonel, quitter les rangs le matin de la bataille pour aller mendier dans les villages et grossir la foule de ces traînards dont nos routes étaient encombrées pendant cette lamentable guerre. Ils se disent, sans doute, que cette vie-là est excédante, que les souffrances sont au-dessus des forces humaines, que le jour est proche où la honte sera oubliée avec l'uniforme, et où ils rentreront dans leurs villages reprendre l'outil ou la charrue au milieu de parents et d'amis auxquels ils se donneront le plaisir de raconter leurs hauts faits pendant la veillée. Or, vous imaginez-vous ce que ce serait quand, au lieu de cela, ils sauraient à n'en point douter que la honte ira les poursuivre jusqu'au fond de leurs campagnes, que là, sur la place du village, au milieu de tous ceux qui les connais-

sent, leurs noms seront attachés comme à une sorte de pilori, et que chacun en passant pourra lire au bas des nouvelles du pays : « Tel jour Jacques Ferrand a déserté les rangs et manqué à l'honneur. »

Maintenant, je dis qu'après avoir puni les uns il faut récompenser les autres. Mais c'est là surtout que se rencontrent les plus graves abus et que se dressent les véritables difficultés. Car, généralement, voici ce qui se passe : Le lendemain d'une bataille, les colonels, *qui de tous sont de beaucoup les plus justes*, parce qu'au lieu de vivre au loin comme les généraux, ils sont toujours là, responsables, au milieu des troupes qu'ils commandent, les colonels choisissent dans les régiments les officiers et soldats les plus méritants, et demandent pour eux la croix ou la médaille. Or, ainsi que je vous le disais l'autre jour, le malheur est que ce sont bien ceux-là qui sont portés, mais que ce sont les autres qui passent. En réalité, personne n'est coupable, croyez-le bien : les généraux ont toujours l'intention de récompenser ceux qui se battent, mais cela n'aboutit jamais. Cela tient à la vie des armées en campagne : toujours errantes, battant en retraite, fuyant à travers la neige; où tout est livré à l'aventure, où les états se perdent sans cesse; de sorte que pour surmonter de semblables difficultés, il faut véritablement être dans les bureaux et saisir toutes les occasions d'enlever une signature.

Maintenant, me direz-vous, quand les états ne se perdent pas, que se passe-t-il ? Mon Dieu ! c'est bien simple : ils sont envoyés chez le général de brigade, qui, sur la liste, raye un nom pour mettre un officier d'ordonnance, un ami, un protégé... et, permettez-moi de

vous dire, à vous qui vous récriez, que vous en feriez bien autant! De là, ils montent chez le général de division, qui ne peut rien dire au général de brigade, puisqu'au lieu d'un il en met deux! Puis ils arrivent au général commandant le corps d'armée, lequel se plaindrait bien d'un pareil abus s'il n'y tombait de suite comme les autres, jusqu'à ce que le tout aboutisse dans les bureaux du général en chef, qui a plus de protégés à lui seul que tous les généraux réunis!... Cependant, répondrez-vous, il devrait bien rester quelques-uns des noms donnés par les colonels. Vous avez raison; il en reste toujours, mais ceux-là ne passent pas. Je ne peux pas vous dire comment cela se fait; mais enfin, c'est comme cela.

Jadis on s'en prenait à l'Empire; puis, quand la République est venue, on s'est aperçu que si l'injustice avait été très-grande sous l'Empire, elle était incommensurable sous la République; ce qui est bien facile à comprendre, parce que autrefois, après avoir satisfait les favoris, on récompensait au moins les autres; tandis que dans l'armée de Gambetta, avec tous les auxiliaires, les étrangers, les frères et amis qui encombraient les états-majors, il n'y avait plus ni règle, ni frein, ni limite!

Du reste, la vérité, c'est que l'injustice fait tellement partie de la nature humaine, que les colonels qui en ont le plus souffert dans leurs régiments, font absolument de même le jour où ils sont nommés généraux; ce qui me prouve que, moi qui vous parle, si j'avais l'honneur de commander demain une division, je ferais tout à fait comme eux, et qu'à la fin de la campagne j'aurais bien porté les officiers et soldats proposés dans les régiments, mais qu'en réalité il n'y aurait à peu près que mes états-majors et mes amis de sérieusement récompensés. Et

qu'on ne me dise pas que tout cela est exagéré, car si à l'heure qu'il est le ministre faisait faire un grand état sur lequel on mettrait d'abord : les décorations accordées *sur les demandes des colonels* aux milliers d'officiers qui ont combattu dans le rang, et ensuite tout ce qui a été donné *aux autres*, le ministre lui-même serait effrayé de la proportion. Et si, après cela, on faisait un autre état pour voir ce qui a été donné à la troupe, c'est-à-dire, à ces centaines de mille hommes que l'on a menés au feu à travers la boue et la neige, et au milieu de souffrances surhumaines, la surprise du ministre serait bien plus grande encore.

Je n'accuse personne. Quand je vois des généraux honorables tomber tous dans le même abus, je me dis que certainement j'y tomberais moi-même ; et, au lieu de dénoncer à la manière des républicains, je crois que, lorsqu'on aime son pays, il n'y a qu'une chose à faire :

C'est de chercher le remède, et certainement il doit y en avoir un.

Il faudrait, ce me semble, que, dans les récompenses données aux officiers, il y eût une fraction déterminée à l'avance et *que l'on ne pourrait jamais dépasser*, pour les officiers d'état-major, les aides de camp, les officiers d'ordonnance, enfin tous ceux qui, de près ou de loin, approchent les généraux et sont portés en dehors de l'action des colonels ; et que tout le reste fût distribué, sur la proposition des chefs de corps, aux officiers *qui sont dans le rang*, c'est-à-dire à ceux qui commandent des troupes, couchent sous la tente, souffrent comme leurs soldats et meurent au milieu d'eux. Il faudrait ensuite qu'il y eût une autre fraction considérable réservée à la troupe; à ces pauvres soldats que l'on a été cher-

cher dans les champs pour les mener à la mort, d'autant plus que la plupart de ceux-là ne pouvant être récompensés par des grades, les médailles et les croix ne devraient pas leur être épargnées. Il faudrait enfin qu'un général en chef eût des pouvoirs assez étendus pour distribuer lui-même, le lendemain d'une bataille, un certain nombre de ces croix en proportion des hommes tués et blessés la veille.

Et alors, je le demande à quiconque connaît la vie des camps, s'imagine-t-on l'encouragement, l'élan, l'émulation donnés aux troupes, quand, au lieu d'entendre parler vaguement de ces éternels états qui vont commencer leurs éternels voyages pour finir inévitablement par être perdus, les soldats verraient là, au milieu d'eux, un camarade décoré pour être monté à l'assaut, et qu'ils pourraient tous se dire : Encore une bataille, et ce sera mon tour !... Il ne faudrait pas que le soldat qui a été lancé à l'assaut vît son général nommé commandeur, et qu'il attendît pendant toute la campagne une croix qui lui est toujours promise et qui ne lui sera jamais donnée ; et un chef devrait dire, quand on le décore le soir d'une bataille : Je ne porterai cette croix que lorsque ceux que j'ai menés au feu auront reçu leur récompense.

Maintenant, qu'on ne me dise pas que ces règlements-là existent. Cela m'est bien égal, si on ne les applique pas ; je ne connais que le résultat, et il est déplorable ! Oui, il y a des règlements, nous le savons tous. Mais la vie errante, l'ahurissement, les alertes perpétuelles ne permettant plus de contrôle, en résumé, chacun fait ce qu'il veut, tandis que dans ce projet il faudrait, à la fin d'une campagne, une sorte de révision qui ferait que ceux qui

auraient été à la peine se trouveraient enfin à l'honneur.

Encore une fois, je n'accuse personne, je ne fais pas de politique, je ne m'en prends ni à Napoléon, ni à la République, je n'accuse que le cœur humain. Et comme j'ai mon cœur humain à moi, si j'étais chef je serais bien heureux, à la fin d'une campagne, qu'on m'eût mis en garde contre moi-même, et qu'on m'eût ôté la possibilité de récompenser les familiers qui m'ont rendu des services personnels et d'oublier ceux qui ont souffert et combattu loin de moi. Et si j'étais ministre de la guerre, je serais bien plus heureux encore de pouvoir répondre aux députés de la gauche et de la droite qui viennent chaque jour assiéger les bureaux, et à toutes ces puissances politiques avec lesquelles un gouvernement est bien forcé de compter : « Quel que soit mon désir de vous être agréable, la loi est là, je ne peux pas ! Les croix de faveur ont déjà été distribuées, et tout ce qui reste appartient de droit aux officiers et soldats qui ont combattu dans le rang, et qui ne peuvent passer que sur la demande de leurs colonels. »

En un mot, je ne voudrais qu'une chose :

D'abord des punitions et des récompenses *immédiates*.

Ensuite trouver un moyen de mettre un frein à l'injustice.

Je supplie les généraux sous les yeux desquels ces lignes pourraient tomber, de ne pas jeter le livre avec impatience, et de se demander si tout cela n'est pas de la plus rigoureuse exactitude. Qui de nous ne rencontre chaque jour un officier blessé de Frœschviller ou de Sedan qui n'a pas encore obtenu sa croix, tandis que tant

d'autres, hélas ! nous apparaissent avec de nouveaux rubans?...

S[illegible]ent, à tout prix, il faudrait trouver un remède; ca[illegible] en vé[illegible] je le dis, c'est un abus fatal à la discipline, [illegible]o[illegible]l pour [illegible]ée.

XX

LES RELIGIONS DE LA DÉMOCRATIE

16 août.

Je viens de lire deux brochures fort curieuses sur le rôle que la franc-maçonnerie a joué pendant la Commune. Ces brochures ne disent pas tout, mais elles donnent certains détails absolument inconnus jusqu'ici. Il faut reconnaître que bien des erreurs ont été répandues sur ces manifestations du Grand-Orient. Contrairement à ce qui a été dit, c'est le 26 avril seulement que la première loge *tenait sa tenue* extraordinaire en son temple de X. Et, dès le lendemain, une députation était envoyée aux membres de la Commune :

Le frère Thirifoque prenait la parole, et annonçait « que tous les moyens de conciliation ayant été épuisés, « les francs-maçons étaient résolus à planter leurs ban- « nières sur les remparts, et que, si l'armée continuait le « feu, le Grand-Orient déclarerait la guerre au gouverne- « ment de Versailles. — Citoyens, dit-il, la *Commune* « *est la plus grande révolution qu'il ait été donné au* « *monde de contempler. C'est le nouveau temple de Sa-* « *lomon* que les francs-maçons ont le devoir de défen- « dre. »

Là-dessus, le citoyen Jules Vallès, dénouant l'écharpe qu'il avait au côté, la remit au frère Thirifoque, et la députation se retira après avoir enguirlandé sa bannière de l'écharpe rouge et fait entendre les triples batteries aux rites Écossais et Français.

Le surlendemain, 29 avril, jour à jamais mémorable, la grande manifestation traversait les rues de Paris dans l'ordre, et suivant les usages prescrits :

D'abord, les chevaliers Rose-Croix, ayant au cou le cordon d'azur;

Puis, les chevaliers Kadosch, portant en sautoir l'écharpe frangée d'argent;

Ensuite le Royal Arche;

Le Frère Terrible;

Le Prince du Liban;

Le Chevalier du Serpent d'airain;

Le sublime maître de l'Anneau lumineux;

Les Grands Écossais de la Voûte sacrée de Jacques VI;

Et enfin, les citoyens Félix Pyat, Lefrançais, Frankel, Clément et Potier.

« Tous graves, tous convaincus, » dit la brochure.

Arrivés à l'avenue Friedland, n° 59, le Grand-Orient tient une nouvelle *tenue*, et des estafettes sont envoyés au gouvernement de Versailles pour lui signifier d'avoir à cesser immédiatement le feu. Puis, la colonne se remet en marche, bannières déployées et maillets battants, suivie par une foule immense, aux cris de : « Vive la Commune ! Vive le Grand-Orient ! » Parvenus au rempart, les deux Tuileurs s'avancent les premiers, suivis des Neuf sœurs et des Chevaliers de l'Iris. L'Elémosinaire, escorté de ses deux acolytes, dresse l'Equerre vers l'Orient, et

les princes du Tabernacle s'étant placés dans la posture consacrée, on voit bientôt les étendards d'azur flotter sur les bastions, mêlés aux drapeaux de la Commune.

L'armée de Versailles a-t-elle été prévenue de cette imposante manifestation? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Elémosinaire avait déjà dressé trois fois son équerre vers le ciel que des coups de feu se faisaient encore entendre!

— Puisqu'il en est ainsi, s'écrie le Vénérable, que toute la tribu de Misraïm s'avance et que l'on commence de suite le grand ordre!

Et, lentement, la tribu sacrée s'achemine vers les remparts au milieu de l'admiration universelle : le Frère Terrible, tenant l'épée et la canne croisés, se place à l'Orient; le prince de Merci se tourne vers l'Occident; et alors le frère Thirifoque, saisissant de la main gauche l'épée flamboyante, s'écrie trois fois : « Que l'armée de Versailles pose à l'instant les armes! car si jamais un de ces étendards était atteint, nous jurons par le grand Architecte de la nature... »

Mais il n'avait pas fini son discours qu'une balle homicide venait frapper l'équerre que tenait le Trinosophe, et jetait une certaine confusion dans les rangs...

La foule, muette d'horreur, recule jusqu'à l'avenue de la Grande-Armée...

— Ils résistent encore, s'écrie le Vénérable! Faites donc avancer les frères Kadosch!

Et alors, à la vue des frères Kadosch, qui marchent graves et terribles vers les remparts, la foule, convaincue cette fois que la guerre est terminée, pousse des acclamations enthousiastes, et déjà des *ballons aux armes maçonniques s'élèvent dans les airs pour annoncer à la pro-*

vince la fin de la lutte, quand une fusillade terrible les fait rétrograder de nouveau.

— Horreur ! s'écrie le Vénérable... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, puisque la réaction ne cède pas, que les chevaliers de la Voûte sacrée de Jacques VI montrent leur bannière à l'armée sacrilége !

A cette nouvelle, une émotion indicible se répand dans Paris ! Un religieux silence règne à travers la foule, et chacun sent qu'il va arriver là une puissance à laquelle aucune force humaine n'oserait jamais résister.

Lentement, la colonne des chevaliers de Jacques VI s'avance vers les bastions en déployant la grande bannière de Useda. Arrivés au sommet, les porteurs de glaives et d'étoiles joignent leurs épées et font la grande voûte d'acier, tandis que la colonne d'harmonie joue l'air de triomphe et que les frères Thirifoque et Fabreguette, mêlés aux citoyens Félix Pyat et Jules Vallès, commencent la Chaîne d'union...

— Houzzé ! houzzé ! crient les frères Kadosch !

— Mirra ! répondent les chevaliers !

— Vivat ! crie la foule. Vive la Commune ! Vive le Grand-Orient !...

D'où est venu le crime ?... Quel est l'officier qui a osé commander le feu sur les chevaliers de Jacques VI, alors qu'ils venaient de faire la grande voûte d'acier ?... Un jour cette trahison sera connue. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où le Vénérable, abaissant trois fois sa baguette, annonçait que la paix était faite, voilà un obus qui éclate tout à coup au beau milieu de la voûte d'acier et bouleverse toute la chaîne d'union ! Le Frère Terrible, pris d'une véritable panique, laisse tomber l'épée flamboyante, et s'avançant trop vite vers l'Orient, en-

traîne dans sa fuite le Serpent d'airain ; tous deux, suivis du prince du Liban et de l'Anneau lumineux, jettent l'alarme chez les frères Kadosch... Et bientôt la confusion devient telle que tous les chevaliers de la Voûte sacrée de Jacques VI dégringolant les remparts, déclarent que c'est l'heure d'aller *tenir une nouvelle tenue*. Ce qu'a été cette *tenue*, aucune brochure ne l'explique bien. Mais, après une heure de délibération, la foule apprenait qu'une grave mesure avait été prise :

Le Vénérable, considérant le péril extrême de la France, avait décidé que le suprême grand conseil des souverains Grands Maîtres absolus du 90e degré viendraient eux-mêmes sur le rempart, et que cette fois, si une balle frappait la bannière, le Grand-Orient condamnerait M. Thiers à la peine capitale, *ainsi qu'il avait été fait pour le roi Guillaume*, *six mois auparavant*.

C'est alors que l'on vit ce que dans aucun temps le peuple de Paris n'avait encore contemplé... « Spectacle à jamais mémorable ! dit la brochure, et bien digne d'une éternelle admiration ! » Toute la colonne de la puissance suprême du 90e degré, ayant à sa tête le sublime Chevalier Élu, passe muette et grave à travers la foule émerveillée. Arrivé aux pieds des remparts, le Vénérable lui-même allume les trois étoiles du grand chandelier d'or, et, saisissant le candélabre d'Orient, le tourne vers l'Occident. La colonne d'harmonie fait entendre les sons du Noachite, pendant que des estafettes vont prévenir à la hâte les troupes d'avant-garde que les bannières qu'elles voient sur les remparts sont celles du suprême grand conseil des souverains Grands Maîtres du 90e degré.

Mais, au moment le plus solennel, alors que le sublime Chevalier Élu venait de saisir le maillet d'or et de l'atta-

cher au cordon d'azur, voilà une colonne de religieux chassés d'un couvent voisin qui arrive tout à coup et jette un certain désordre dans les rangs !... Il serait difficile d'exprimer les sentiments de mépris que ces hommes de superstition inspiraient à la foule. Plusieurs d'entre eux tenaient encore à la main ce crucifix, emblème de leur idolâtrie ; et, pour quiconque venait de contempler les grandes solennités de la démocratie, il y avait une sorte de provocation de la part de ces hommes à venir ainsi se jeter entre les frères Kadosch et les Écossais de la Voûte sacrée de Jacques VI !

La foule justement irritée, des scènes regrettables étaient à craindre. Pour l'apaiser, on lui rappelle qu'une grande quantité d'otages ont été pris parmi ces hommes, et qu'ils seront mis à mort si les Versaillais entrent jamais à Paris. — Eh bien, qu'ils s'en aillent ! s'écrie la foule. Arrière, hommes de ténèbres ! votre temps est à jamais passé ! Aujourd'hui, le peuple est trop instruit, trop éclairé !... Il ne veut plus de vos mystères et de vos ridicules cérémonies !...

Et, là-dessus, tandis que les prêtres chassés ignominieusement s'enfuient chargés des malédictions de la foule, la colonne du suprême grand conseil du 90e degré reprend sa marche triomphale, maillets battants, avec les sept épées croisées sous la voûte d'acier, le frère Thirifoque tournant trois fois le compas vers l'Orient et répétant : Abza ! Abza ! Abza ! pendant que la colonne d'harmonie joue l'air du grand Architecte de la nature.

Enfin la nouvelle se répand que l'armée se déclare vaincue ; un F.·. qui se trouve parmi les officiers de l'avant-garde demande à parlementer de suite avec les membres du Grand-Orient !...

Aucun détail ne nous est donné sur ce qui s'est passé, mais il paraît que rien ne pourrait peindre l'attendrissement de la foule, et la stupéfaction des soldats en voyant tout à coup leur officier se placer dans la posture consacrée, tandis que le parlementaire s'approchait un bras tendu vers l'Orient, et l'autre armé de la baguette d'airain !

En apprenant que ce sont les membres suprêmes du 90e degré qui viennent de planter leur étendard, « une « suspension d'armes est immédiatement accordée, et « une députation envoyée auprès du chef de la République. »

Ici encore la brochure se tait sur cette étrange entrevue.

Que s'est-il passé entre les F.·. et le sceptique vieillard ?... Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les efforts ont été inutiles : en vain, le Frère Terrible a-t-il frappé trois coups sur la baguette blanche ; en vain, les frères Kadosch se sont-ils avancés vers l'Orient, en formant, sur la tête de M. Thiers, la grande voûte d'acier ; en vain, le Serpent d'airain lui a-t-il présenté le maillet de direction, répétant toujours : « Houzzé ! houzzé ! » M. Thiers est resté insensible aux prières et aux menaces ; vingt-quatre heures après, la guerre recommençait plus terrible que jamais.

Chose étrange ! Les auteurs de ces brochures ne s'entendent pas sur la convenance de cette grande manifestation. L'un d'eux, tout en blâmant cette intervention dans les choses politiques, déclare « que la belle robe blanche et le drapeau d'azur de la maçonnerie n'en sont nullement atteints, attendu *qu'elle a été poussée.* »

Mais l'autre, tout en reconnaissant la réalité de cette excuse, demande que ceux qui se sont laissé pousser soient punis comme il convient, et « placés entre les deux colonnes du temple dans la posture consacrée. » Je ne vous dirai pas au juste ce que c'est que cette posture-là, mais, d'après ce que l'on m'a montré, elle ne serait rien moins qu'agréable : les condamnés devant être posés entre la tête de chacal et le crâne de Typhon, juste à l'endroit où Hiram a été assassiné, il y a trois mille ans...

Maintenant, que d'autres s'étonnent de cette alliance du Grand-Orient avec MM. Jules Vallès et Félix Pyat; que d'autres s'indignent en apprenant que le lendemain de l'assassinat de nos généraux et la veille des incendies de Paris, il se soit trouvé dix mille francs-maçons, pour déclarer que la « Commune était le nouveau Temple de Salomon... » pour moi, tout ce qui vient de la démocratie ne me surprend plus, et ne me surprendra jamais. Mais il y a une chose que j'affirme : c'est que, plus tard, quand on racontera qu'en plein dix-neuvième siècle, au milieu de cette société railleuse et sceptique qui ne croit plus au Christ et qui croit à peine en Dieu, alors que l'ennemi nous regardait du haut de nos forteresses, la plus sérieuse et la plus lamentable guerre a été interrompue tout à coup, notre armée laissée l'arme au pied, et toute la France mise en émoi parce que le frère Thirifoque, escorté de deux chevaliers Kadosch, allait présenter à M. Thiers le maillet de direction...., eh bien, dis-je, quand l'histoire dira cela, je jure qu'on ne le croira pas !

XXI

LA LACHETÉ HUMAINE

20 août.

Aujourd'hui, pour tout écrivain qui a souci de sa popularité, de son avenir, il y a une obligation impérieuse, absolue : outrager l'Empire ; frapper sur ce cadavre qui est là, étendu à nos pieds. A cette condition, on peut acclamer les cent mille républicains qui viennent d'incendier Paris. A cette condition, on peut défendre les journées de septembre, les journées de juin, les forfaits de la Commune. A cette condition, on peut tout dire. Mais cela, il le faut. Il faut frapper sans relâche et sans pudeur ; et l'obligation est si impérieuse que les hommes les plus acharnés à la besogne sont justement ceux-là mêmes qui, hier encore, étaient à genoux devant l'idole.

— Comment ne venez-vous pas vous joindre à nous ? me crient tous les serviteurs de l'Empire transformés en insulteurs publics. Seriez-vous devenu bonapartiste, par hasard ?

Hélas ! ils ont le droit de parler de la sorte ; car les choses en sont arrivées au point que tout homme qui n'insulte pas est véritablement suspect ! Et, chose triste à

[illegible] elle était bien [illegible] seulement, le lendemain de [illegible] prononcer son nom [illegible] est qu'à partir du 4 septembre [illegible] injures, de libelles et d [illegible]

e
à
a
ois
qui
our
re,
aine

pamphlets, mon parti a été irrévocablement pris, et que je me suis promis de ne jamais descendre à un pareil métier.

Cette attitude surprend beaucoup de mes lecteurs, préoccupe vivement mes amis; et si je suis vraiment touché des conseils qu'on veut bien me donner à ce sujet, j'ai la ferme intention de ne pas les suivre.

— Prenez garde! me dit-on ce matin encore. N'attaquez plus le 4 septembre sans jeter l'anathème sur Napoléon III; sans quoi, vous nous ferez supposer d'étranges choses!

A cela, je n'ai qu'un mot à répondre : Quand l'empereur était là, j'ai attaqué son gouvernement. Dans ce journal, ici même, j'ai dit que Sadowa nous avait créé une effroyable situation, qu'il fallait réorganiser l'armée à la hâte, et que si l'Empire et la démocratie continuaient de la sorte, nous étions irrévocablement perdus! C'était l'époque où le *Siècle*, chantant la gloire de la Prusse, insultait M. Thiers et « envoyait chaque matin son directeur prendre les ordres du souverain. » Aujourd'hui, ce que j'avais prévu est arrivé : l'Empire est tombé écrasé par la Prusse et poussé à l'abîme par les républicains. Ce que j'ai dit, alors qu'il était sur le trône, il ne me convient pas de le répéter aujourd'hui qu'il est dans l'exil. On m'avertit que je blesse le sentiment public, qu'il a droit chaque jour à une certaine quantité d'injures contre Bonaparte et les dix-huit années de corruption. Eh bien, s'il faut cela pour flatter le sentiment public, que d'autres fassent ce métier; pour moi, je ne le ferai pas. Ce n'est pas l'Empire qui nous menace aujourd'hui. Ce n'est pas lui qui vient de brûler Paris, de piller nos demeures et qui est là tout prêt à nous brûler et nous

piller encore. Oui, que d'autres s'acharnent sur cette chose morte; moi je ne frappe que sur ce qui est debout, vivant et qui nous menace encore!... Depuis tous nos malheurs, en fait de complots je n'ai vu que ceux du 4 septembre, du 31 octobre, du 18 mars; et en fait de conspirateurs, je ne vois que ceux qui viennent de nous assassiner, et qui aujourd'hui même, à Genève et à Lausanne, déclarent à la société la plus effroyable guerre. Il est vraiment commode pour les républicains de détourner notre attention de leurs forfaits pour la diriger sur un pareil fantôme! Personne n'y croit, et tout le monde en parle, parce que c'est plus facile que de s'occuper de dangers trop réels.

Tenez, tout cela m'inspire un tel dégoût que, loin de me joindre à ces clameurs, je vais vous dire ce dont je pourrais ne pas parler, mais vraiment il y a une certaine joie amère à braver cette misérable chose qu'on appelle l'opinion publique. Eh bien, je vous dirai, d'abord, que si j'avais été à la place du général Douay, j'aurais agi comme ce brave officier vient de le faire, et qu'après avoir servi personnellement l'empereur, j'aurais été le saluer en exil, sans souci des calomnies et des dénonciations de tous les républicains. Je vous dirai ensuite que, si j'avais été à Paris pendant les journées de septembre, voyant qu'il n'y avait plus aux Tuileries qu'une femme abandonnée par la lâcheté de tous, une femme à qui, aujourd'hui qu'elle est en exil, on peut dire qu'elle a été courageuse au jour du danger, pour la première fois je serais entré en courtisan dans ce palais, et moi qui n'ai jamais rien demandé à l'Empire, j'aurais voulu, pour l'honneur de la France, escorter, jusqu'à la frontière, celle qui, pendant dix-huit années, avait été la souveraine

de mon pays. Sans doute, dans cette lamentable fuite, il lui aurait été indifférent qu'un ancien officier de l'armée vînt se joindre à son triste cortége; mais, pour moi, je le jure, au milieu de cet abandon universel, alors que ceux qui avaient vécu de ce palais le fuyaient à la hâte, alors que ceux qui devaient tout à cette femme se détournaient d'elle avec effroi, alors que l'homme qui avait juré de la défendre la livrait au peuple, j'aurais considéré comme un honneur de ma vie de la défendre, de la protéger jusqu'à la frontière de France; et si j'ai un regret, c'est qu'il ne se soit pas trouvé là quelques centaines d'hommes de cœur, de citoyens courageux animés de la même pensée, et qu'une fois encore l'Europe ait eu le spectacle d'une nation aussi servile devant la prospérité que lâche devant le malheur.

Maintenant, j'ai reçu d'autres lettres qui me sont beaucoup plus sensibles. Ce sont des lettres d'officiers honorables qui, égarés par une presse malsaine, emportés par une douleur patriotique, outragent le souverain qu'ils servaient la veille, et s'oublient au point de parler des *dix-huit années de corruption*. Ah! je les supplie en grâce de ne jamais parler de ces choses: pour leur honneur, pour l'honneur du drapeau, qu'ils gardent à jamais le silence! D'abord, l'armée doit toujours se tenir au-dessus des troubles de la politique, attendant que le pays vienne la chercher pour mourir; n'acclamant aucun prétendant, n'insultant aucun souverain déchu. Quant à ce qu'il faut penser de Sedan, je ne le dirai pas; l'histoire le dira un jour. Je crois que nous étions irrévocablement perdus, que rien ne pouvait nous sauver, mais que l'empereur ne devait pas sortir vivant d'un pareil

désastre, et qu'à tout prix il devait se faire tuer ; qu'il devait cela à son honneur, à l'honneur du pays, à l'honneur de l'armée qui l'avait fidèlement servi ; et je crois aussi que si l'empereur s'était fait tuer, il serait encore sur le trône !... Que les officiers tiennent ce langage, ils en ont bien le droit, hélas ! Mais, au nom du ciel, qu'ils ne parlent pas des dix-huit années de corruption, car l'Europe dira qu'ayant servi cette corruption tant qu'elle était toute-puissante, ils l'ont insultée le jour où elle a été en exil !

Dieu sait ce que j'ai éprouvé dans les armées de province en entendant certaines choses ! Et je me souviens encore des paroles, douloureuses pour nous, prononcées par un pair d'Angleterre qui, ayant assisté à l'adulation de la veille, était péniblement affecté des outrages du lendemain. Que nos honorables officiers, que les glorieux vaincus de Frœschwiller et de Gravelotte laissent cette besogne aux républicains dont le métier est de s'acharner sur les cadavres, et pour qui les défaites de la France sont des jours de triomphe. Mais, au milieu des défaillances de la nation et des hontes de la démocratie, qu'ils n'oublient pas que c'est à eux de tenir le vieux drapeau de l'honneur français. Pour moi, je remercie mes aimables correspondants de leurs conseils ; je reconnais la justesse de l'observation, et, si je tenais compte de l'opinion, si je voulais me faire ce qu'on appelle une situation dans la presse, si j'avais souci de mon avenir, j'encadrerais tous mes articles dans ces injures obligées qui leur vaudraient les faveurs populaires. Et peut-être aurais-je plus de droit de le faire qu'un autre, car on ne pourrait pas me répondre : « Vous avez changé ! »

Mais je dois dire que j'ai si peu souci de ce qu'on ap-

pelle l'opinion publique, que j'ai un tel dédain pour ces courants d'insultes qui, à chaque révolution nouvelle, vont se précipiter sur les vaincus, que je ne lui ferai jamais l'honneur de lui sacrifier aucune de mes convictions. Et, lorsque je rencontrerai un de ces hommes dont je parlais tout à l'heure, je lui répondrai toujours : « Vous avez gardé le silence quand il fallait parler, et vous insultez aujourd'hui qu'il faudrait vous taire ! »

XXII

JUBELAS, JUBELOS, JUBELUM !

24 août.

Je viens de lire une protestation des francs-maçons contre le récit de leur manifestation du 29 avril. On accuse un frère d'avoir divulgué les choses. Or, je vais vous dire comment je connais tous les mystères du Grand-Orient :

Jadis, quand j'étais soldat, il y avait près de moi à la chambrée un brave garçon qu'on avait surnommé Latuile. *Louveteau* d'origine, franc-maçon lui-même, il n'était point méchant, mais il était toujours gris, ce qui fait que, malgré son désir de garder ses secrets, il les laissait fuir sans cesse, voulait les rattraper ensuite, les répandait de nouveau... et de là, le lendemain à son réveil, des désespoirs impossibles à décrire. Ce qu'étaient ces scènes, ceux-là qui y ont assisté ne l'oublieront jamais. Le soir, à la cantine, après de nombreuses libations et de joyeuses folies, les révélations commençaient. Evidemment, au début, Latuile cherchait à se retenir, ne laissant échapper que des mots couverts, des phrases mystérieuses ; nous défendant de regarder pendant qu'il

faisait les signes; puis, dès qu'il s'apercevait qu'il avait trahi, il recommençait à se lamenter, devenait menaçant, déclarait qu'on le mettrait entre les colonnes... — « Houzzé ! Houzzé ! Houzzé ! » criait-il d'un ton désespéré... Alors la cantinière apportait de suite de nouvelles bouteilles, la gaieté revenait, et les révélations recommençaient suivies de nouveaux désespoirs...

Toute ma vie je verrai ces scènes : la mère Bachut, Aspasie, les soldats ivres, imitant les gestes, pendant que l'infortuné Latuile, pleurant la mort d'Hiram, se tournait vers l'Orient en finissant sa bouteille... Parfois il s'embrouillait de telle sorte que je ne m'y serais jamais retrouvé s'il n'avait pas reçu de son père les livres mystérieux avec leurs fantastiques gravures. Ces livres, il avait la préoccupation constante de les cacher; les fourrant successivement dans sa paillasse, sous son portemanteau, au fond de ses bottes... Mais comme au milieu de son ivresse il allait regarder s'ils y étaient encore, il nous montrait ainsi le secret; et chacun de nous ayant tenu dans ses mains les pages terribles, bientôt tout l'escadron avait été initié aux mystères; de sorte que, cantinières et soldats ne s'abordaient plus que par les gestes cabalistiques, et qu'à travers le quartier on ne voyait que les postures les plus étranges accompagnées d'invocations à Hiram, Osiris et Balber-Bon.

Or donc, voici le secret terrible qui nous était révélé : « Il y a trois mille ans, il existait un célèbre architecte nommé Hiram-Abi, si habile en son art que le roi de Tyr l'avait envoyé à Salomon pour diriger les travaux du temple de Jérusalem. Comme le nombre des ouvriers était immense, Hiram les avait distribués en apprentis, compagnons et maîtres. Les apprentis touchaient leurs salai-

res à la colonne B, les compagnons à la colonne J, et les autres à la chambre du Milieu. Le salaire n'était délivré à l'ouvrier que lorsqu'il avait été *tuilé* dans son grade et qu'il pouvait se faire connaître à l'aide du mot et du signe sacramentels.

« Trois compagnons qui n'avaient pas encore pu obtenir *les mots* de *maître,* résolurent de les arracher par la force. Ces trois misérables s'appelaient *Jubelas, Jubelos* et *Jubelum*. Sachant qu'Hiram allait tous les jours à midi faire sa prière dans le temple, ils l'épièrent et s'embusquèrent à chacune des portes : Jubelas à celle du Midi, Jubelos à celle de l'Occident et Jubelum à celle de l'Orient. Là ils attendirent jusqu'à la première heure. Hiram ayant fini ses prières, se dirigea d'abord vers la porte du Midi ; il y trouva Jubelas qui lui demanda « les mots de maître, » et qui, sur son refus, lui asséna en travers de la gorge un coup violent de la *règle de 24 pouces*. Hiram s'enfuit à la porte d'Occident, où il trouva Jubelos, qui lui porta au cœur un coup furieux avec l'*équerre de fer*. Gravement blessé, Hiram recueillit ce qui lui restait de force et tenta de se sauver par la porte d'Orient. Il y trouva Jubelum, qui lui déchargea sur le front un si terrible coup de *maillet*, qu'il l'étendit mort à ses pieds. La nuit venue, les trois assassins cachèrent le corps au loin sur une montagne, et Salomon, ne voyant plus reparaître le respectable Hiram, ordonna à neuf maîtres de se livrer à sa recherche... »

Tel est le redoutable mystère sur lequel repose la religion du G.·. O.·., c'est-à-dire du Grand-Orient. Hiram a été méchamment mis à mort il y a trois mille ans ! Il s'agit de retrouver son cadavre et de venger sa mort !

Je ne sais l'effet que ces terribles mystères produisent

sur les sceptiques, mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous étions vraiment émerveillés de l'état dans lequel ce meurtre mettait le malheureux Latuile!... Arrivé à ce point de son récit, il serait impossible de vous dépeindre la douleur dont il était saisi. C'étaient des sanglots, des désespoirs sur la mort de son pauvre maître, et plus les libations continuaient, plus sa douleur était extrême. D'autant mieux que, dans les mystères de l'initié, en lui révélant le crime, il paraît que le *Vénérable et le frère Terrible l'avaient frappé avec la règle de 24 pouces et l'équerre de fer, juste à l'endroit où le maître avait été blessé;* lui répétant après chaque coup : « Qu'as-tu fait d'Hiram? Qu'as-tu fait d'Hiram? Qu'as-tu fait d'Hiram? » Aussi cette scène l'avait tellement impressionné, qu'arrivé au dernier coup de maillet, son désespoir ne connaissait plus de bornes !

Chose étrange! celui des trois auquel il en voulait le plus, c'était Jubelas; ce que nous ne comprenions pas bien, puisque, d'après le terrible récit, le misérable qui avait porté le coup mortel était Jubelum... Mais enfin il aurait été dangereux de discuter avec Latuile dans un pareil moment. Il arpentait la cantine comme un furieux, provoquant Jubelas, l'appelant en combat singulier, cherchant partout le cadavre de son maître, et, à mesure que l'ivresse augmentait, furetant jusque sous le comptoir de la mère Bachut qui le renvoyait avec force bourrades !

Parfois, au milieu de ses récits, nos fous rires le rappelaient à lui-même et le réveillaient de son ivresse. Alors il devenait menaçant, nous parlait des sept glaives, de la caverne des réflexions !... ce que voyant la mère Bachut qui riait comme une folle, apportait une nouvelle bouteille... on entendait encore quelques sanglots... puis

des soupirs... enfin tout s'apaisait; mais ce n'est que vers dix heures que nous parvenions à avoir la description du Temple !

Oh ! le Temple ! c'était terrible ! Quand il s'apprêtait à soulever le voile, tous les soldats assis en rond, la bouche ouverte, l'écoutaient avec stupeur... on aurait entendu une mouche voler. D'abord il nous montrait « les sept marches du portail disposées comme l'échelle de Mithra, et qui ne sont autres que les sept planètes chargées de la purification de nos âmes. Sur ces marches sont toujours assises : Vénus, la veuve d'Adonis; Isis, la veuve d'Osiris; la première, ayant sur ses genoux l'Amour; la seconde, le petit Horus. Au-dessus de leurs têtes s'étend l'ombre de l'arbre magique composé du rameau d'acacia, de la feuille de chêne et de la branche de figuier. En pénétrant dans le Temple, voici à droite la colonne de la Lumière et de la Vie, à gauche la colonne des Ténèbres et de la Mort, toutes les deux surmontées des Pommes de Grenade. Devant la colonne de droite, l'initié ancien, l'Isiade avec sa tête de chacal; devant la colonne de gauche l'initié moderne, le franc-maçon décoré du cordon et du tablier. Tout au fond, là-bas, dans les ténèbres, les trois scènes mystérieuses et terribles : la mort d'Osiris, le cadavre de Balber-Bon et le meurtre d'Hiram-Abi !

« Pour Osiris, la scène est lamentable : Typhon, son frère, l'ayant convié à un festin, l'invite à se coucher dans un coffre d'or d'un magnifique travail, promettant de le lui donner une fois qu'il sera dedans; mais à peine Osiris y est-il entré que Typhon referme le coffre, étouffe son frère, et va le jeter dans le Nil. C'est ce coffre qui

forme le Tabernacle d'Isis. A côté se trouve l'infortuné Balber-Bon ; les dieux du Walhala apprenant que la vie de Balber est en péril, font jurer aux plantes et aux bêtes de ne lui faire aucun mal : et toutes les plantes font le serment, à l'exception du gui de chêne, que les dieux ont dédaigné comme tout à fait inoffensif. Balber se croyant invulnérable, tout son peuple s'amuse à lui lancer des traits, des pierres et des flèches dont il se rit lui-même. Or, le méchant Loch ayant armé le bras de l'aveugle Oder avec le gui fatal, Balber-Bon tombe percé de part en part et meurt. C'est son cadavre que l'on voit là-bas à côté du Tabernacle d'Isis. Enfin, tout au fond, derrière le tabernacle, on aperçoit le corps sanglant d'Hiram, dont nous avons raconté la lamentable histoire. »

Je ne sais si vous avez frémi, mais lorsque, s'avançant entre les colonnes, Latuile soulevait le rideau qui cachait les terribles scènes, son œil lançait des éclairs, sa voix devenait tremblante, et à mesure qu'il nous découvrait les mystères, nous étions tous là : mère Bachut, Aspasie, la fille de cantine, et les soldats, regardant dans le vide, cherchant le cadavre d'Hiram, le Coffre d'or, la Vénus d'Osiris, le petit Horus... Oui, toute ma vie je me rappellerai ces scènes, je verrai cette salle de cantine éclairée d'une lampe fumeuse, ce jambon pendu aux solives, ce poêle où l'on entendait frire le gras-double du souper. Je verrai ces braves soldats à moitié gris embrouillant le meurtre d'Hiram avec celui d'Osiris, se disputant à propos du Coffre d'or, demandant toujours à boire, et quand la cantinière réclamait son argent, lui répondant par des signes cabalistiques.

Je verrai la mère Bachut restant là, tout ébahie, les deux poings sur la hanche, à écouter ces histoires

extraordinaires; puis, de temps en temps, retournant la lèche-frite en me faisant un petit signe qui voulait dire : « Décidément, il y a quelque chose là-dessous !... » Car, en voyant l'état dans lequel ça le mettait, elle s'était peu à peu convaincue que Latuile avait un malheur sur la conscience, et que toutes ces choses s'étaient passées au temps de sa jeunesse. Pour elle, Hiram était un maître charpentier qu'il avait eu au pays, et la veuve d'Osiris, une belle dame à laquelle il avait fait la cour; et cette idée était tellement enracinée dans son cerveau que, lorsque le pauvre garçon était puni pour ses ivresses, la mère Bachut disait à l'officier : « Bah! laissez-le; c'est un pauvre d'esprit !... Puis, voyez-vous, lieutenant, ajoutait-elle tout bas, il a toujours cette veuve dans la tête; et je crois bien que, dans un moment de jalousie, il aura fait un mauvais coup, car il cherche partout un cadavre !... »

Or, un jour que Latuile venait de soulever le voile magique, arrive à la cantine un maréchal ferrant du 5e escadron, compagnon du devoir, *dévorant,* je crois, et qui, tout à coup, entendant parler de Jubelas, de Salomon, du roi de Tyr, reste interdit sur le seuil, dans une attitude d'épouvante. Ce temple, ce meurtre d'Hiram, c'est ce qu'on lui a enseigné en un jour terrible. Ce sont les mystères du compagnonnage... Quel est le traître qui a ravi le secret ?... Il saisit Latuile, et l'entraîne dans les profondeurs du quartier, où pendant toute la nuit on n'a plus entendu parler d'eux...

Que s'est-il passé ?... Quelle a été leur stupeur, leur méfiance, reconnaissant que chacun d'eux avait pénétré dans le même sanctuaire sans faire partie de la même

religion ? Nul n'a jamais osé le demander ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que de là sont venues des querelles, des réconciliations, des haines suivies de nouveaux rapprochements dont l'histoire serait trop longue à raconter.

Depuis ce temps, on les rencontrait partout, dans les corridors, dans les escaliers, se poursuivant la nuit au fond des cours et des manéges, parlant toujours d'Hiram, se mettant dans des postures inconnues au régiment, et, quand un garde d'écurie émerveillé les surprenait tout à coup, s'enfuyant au loin recommencer leurs mystères... Il y avait entre eux plus d'un motif de méfiance : le maréchal ne reconnaissait ni Typhon, ni la veuve d'Osiris... Mais c'était lorsque l'affaire de Jubelas arrivait que Latuile ne trouvant pas assez d'indignation chez le maréchal, des querelles s'élevaient, bruyantes, terribles !... Et tout cela finissait régulièrement à la cantine, où nous les voyions arriver vers 9 heures du soir, disputant toujours, s'asseyant d'abord dans un coin où ils continuaient force gestes, nous regardant avec défiance, parlant tout bas de Jubelas, de Salomon, puis bientôt, élevant la voix :
— Houzzé ! Houzzé ! disait l'un.

— Abza ! Abza ! répondait l'autre. Et les bouteilles succédant aux bouteilles, les sanglots reprenaient, et les cris et le désespoir sur la mort de leur maître bien-aimé.

— Voilà que ça les reprend ! disait la mère Bachut, qui, entendant toujours parler de la veuve d'Osiris, ajoutait tout bas : Encore c'te veuve ! il faut que le maréchal l'ait connue aussi !

Et le vacarme durait jusqu'à ce que le maréchal des logis de garde les emmenât à la salle de police, où ils se lamentaient toute la nuit, et où, le lendemain matin, les

hommes de poste racontaient que jusqu'au jour on avait entendu un sabbat d'enfer, et qu'on les avait vus furetant sous le lit de camp, sans doute pour y chercher le cadavre.

Par exemple, il y a une chose que nous obtenions rarement : c'était la scène des *épreuves*. Oh, pour cela, il fallait que le maréchal fût bien loin, et que Latuile fût bien gris. Il fallait de plus un nombre incalculable de bischop, de punch, de vin chaud. Cela coûtait donc très-cher; et, comme nous n'étions pas riches à la chambrée, nous pouvions rarement nous payer cette représentation-là !

Latuile résistait longtemps; mais une fois lancé il ne se connaissait plus. Il allait et venait à travers la cantine, faisant les demandes et les réponses. « Qui frappe « là ? — C'est le profane. — Ose-t-il donc pénétrer dans « l'enceinte sacrée?... — C'est qu'il est né libre et de « bonnes mœurs. — *Comment vient-il troubler notre « douleur, quand nous pleurons la mort du respectable « Hiram ?* — C'est qu'il demande à subir les épreuves. « — Frère Terrible, *découvrez-lui le sein gauche, le « genou droit*, et commencez les voyages ! »

Et comme dans une vision terrible il revoyait le trône du Vénérable avec le dais d'azur, le Delta dans sa gloire, le disque du soleil et le croissant de la lune. Il voyait le maillet de direction, le chandelier d'or, les sept glaives, la voûte d'acier. C'est l'heure des épreuves. Voilà la caverne où il faut se jeter... Voilà les clous, le siége hérissé de pointes. L'échelle sans fin du haut de laquelle on va le précipiter au milieu des sifflements du vent, du bruit de la grêle, des colonnes de feu et des éclats du tonnerre.....

Chose curieuse, quand nous lisions le livre le lendemain, nous voyions bien que « l'entrée de la caverne « était un cadre de papier comme les cercles du cirque; « que les clous de fer étaient en feutre; que les flammes « terribles sortaient de la lampe à lycopode; que des cy- « lindres remplis de sable faisaient le bruit de la grêle, « des tentures de soie le bruit du vent, tandis que des « feuilles de tôle suspendues à la voûte simulaient les « éclats de la foudre... » Enfin tous les trucs de nos théâtres et de nos prestidigitateurs. Eh bien, Latuile avait dû le lire comme nous, mais ces épreuves l'avaient tellement frappé qu'une sorte de terreur religieuse s'était à jamais emparée de son esprit.

Mon Dieu ! toutes ces choses me rappellent le temps le plus joyeux de ma jeunesse. J'avais vingt ans, j'entrais dans la vie... Je n'allais point au fond des choses... Mais comment peindre mon étonnement quand, plus tard, j'ai reconnu que ces joyeuses folies qui m'avaient tant fait rire chez la mère Bachut formaient le dogme mystérieux de la plus glorieuse religion de la démocratie?... Comment dire ma stupeur en rencontrant parmi les F.·. les hommes les plus honorables, souvent même, de nos amis, ce qui, du reste, a toujours été pour moi le vrai mystère du Grand-Orient!

Maintenant, les républicains farouches qui pénètrent dans nos églises pour tourner en dérision le culte du Christ, s'indignent aujourd'hui si on soulève le voile qui enveloppe la veuve d'Osiris; le petit Horus et Balber-Bon. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, que les chrétiens le sachent : Quand ils voient les enfants de Voltaire, les disciples du *Siècle*, les railleurs et les esprits forts se diri-

ger mystérieusement vers une Loge, qu'ils sachent bien que c'est : d'abord pour déplorer le meurtre d'Hiram-Abi, architecte de Salomon, méchamment mis à mort par Jubelas, Jubelos, Jubelum, il y a trois mille ans, et ensuite pour s'asseoir à un joyeux festin, où, en sablant pieusement le champagne, les initiés *tirent les santés*, *chargent les canons* en criant : « *Salut du glaive ! — Haut les armes ! — En joue, feu ! — Bon feu ! — Feu pétillant !... — Reposez les armes ! — Le plus pétillant de tous les feux !...* » Et où, à force de reprendre les armes et de retourner au feu, ils passent une si délicieuse soirée qu'à la fin ils ont tout à fait le droit de répéter la parole sacramentelle du Grand-Orient : « Le Christ a dit : — Mon royaume n'est pas de ce monde. Le franc-maçon répond : — *Mon royaume est d'ici-bas.* »

XXIII

LES CHAMBELLANS DU PEUPLE

28 août.

Des républicains venant un jour à rencontrer un chambellan des Tuileries, dirent à haute voix devant la foule : « Regardez tous! voilà un laquais de décembre! » et l'homme ainsi désigné au mépris public disparut à la hâte dans les avenues du palais...

Eh bien, une fois dans ma vie j'ai vu une fête de décembre. J'ai vu le souverain environné de sa cour, avec cette haie de chambellans qui l'escortaient partout comme un demi-dieu. Et me rappelant d'où sortait cet homme, ce que j'ai éprouvé, je ne le dirai pas ; mais il est certain que cette nuit-là, j'ai senti que le ciel ne m'avait pas fait pour un tel métier. Et toujours je me suis rappelé, comme une triste vision, ces fantômes habillés de pourpre, muets, immobiles autour d'un autre homme, épiant ses moindres gestes; celui-ci attendant pour ouvrir une porte, celui-là surveillant les apprêts d'un festin!...

Et, cependant, s'il y a là un grand abaissement de la dignité humaine et une servitude douloureuse à contem-

pler, au moins cette servitude s'adresse-t-elle à des intelligences; si la tête est toujours courbée, elle ne s'incline que devant des ministres, des diplomates et des princes ! Il est une servitude dont on ne parle jamais, bien plus lamentable encore, et dont la cour de Versailles vient de nous révéler l'étendue. Avez-vous suivi ce triste drame où l'acteur, entré jadis en scène avec les grelots de la folie, s'en va enchaîné dans un cachot.... mais pour nous revenir bientôt, porté en triomphe, et avec lui tous les autres? Et ce ne sera pas encore le dernier acte de cette tragédie plus longue que celle de Shakespeare ! Hamlet, fou sans le savoir, jouait la folie pour venger son père ; cette bande de fous sinistres, condamnée à la démence révolutionnaire, joue son rôle dans un drame commencé il y a quatre-vingts ans, et qui, je le crains bien pour notre pauvre France, n'est pas près de finir ! Je ne connais pas de leçon plus haute que le spectacle de l'esclavage auquel ces hommes se sont volontairement condamnés, tantôt, pour sauver leur tête, murmurant au pied du tribunal des paroles plaintives et désolées, tantôt, se tournant vers le public, la voix vibrante, la tête haute et superbe pour sauver leur popularité :

— Ce n'est pas moi qui ai écrit ces lignes, murmure Rochefort.

— Et cet article incendiaire, signé de vous?...

— C'est violent, grossier... mais *conciliatoire*, ajoute-t-il à voix basse.

— Vous avez demandé la démolition de l'hôtel de M. Thiers?

— C'est vrai... mais, j'ai *du métier*, et, si je l'avais réellement voulu, je l'aurais demandé autrement.

— Vous avez excité au massacre des otages ?

— Mon Dieu ! j'ai dit cela... comme j'aurais dit autre chose !...

Il a dit cela comme il aurait dit autre chose !... Mais, à peine ces timides aveux sont-ils échappés, qu'il pense au peuple... le peuple qui est là, qui l'écoute, qui le regarde !... tyran implacable, qui ne le lâcherait pas au pied de l'échafaud. — Tu nous appartiens ! lui crie-t-on; c'est nous qui t'avons pris dans un théâtre de faubourg et qui t'avons porté si haut !... Tu as aujourd'hui une occasion suprême d'outrager la loi, la religion, la société... Parle ! Parle donc !... Et le misérable se débat entre le tribunal qui demande sa tête et ce peuple qui ne lui permet pas de la défendre !

Oui, je crois qu'on n'a pas assez réfléchi à l'esclavage de tous ces hommes qui ont fait tant de mal à la France, mais dont l'existence a été si lamentable aussi ! Dans les autres partis, on s'adresse à des intelligences, à des êtres doués de raison. Dans la démocratie, rien de pareil. Là, il ne faut ni le travail, ni l'expérience, ni le génie... Toutes ces choses seraient impuissantes ! Il n'y a qu'un maître : le peuple ! la bête qui ne raisonne pas et à laquelle il faut plaire. La bête qui n'admet ni arguments, ni réplique, *parce qu'elle ne comprend pas !* On parle de l'esclavage des palais !... Mais être le chambellan du peuple, descendre dans sa fosse..., se rouler dans la fange pour endosser sa livrée !... lui sacrifier sa liberté, son indépendance au point d'aller prendre ses ordres chaque jour... Et si vous saviez quels ordres !... Si l'on savait ce qu'on entend dans ces réunions où il dicte ses volontés, expose ses idées sur la question sociale, la solidarité, l'abolition

du capital... et où, sous peine de mort, il faut écouter sans sourire !...

— Eh bien, vous voilà donc devenu réactionnaire pour avoir défendu la vie de Trochu? dit Rochefort à Flourens, au lendemain du 31 octobre...

Je m'imagine ces deux esclaves se rencontrant sous l'œil du maître et s'avouant tout bas que la servitude est bien lourde! On croit toujours que ces hommes-là conduisent le peuple; c'est une erreur. Il y a à Paris cent mille bêtes féroces qui sont prêtes pour tous les carnages! Dès qu'elles sont déchaînées, elles suivent celui qui flatte le mieux leurs instincts; mais, si celui-là résistait un jour, il serait dévoré le lendemain et remplacé par un autre. Lorsque Rochefort disait au tribunal qu'il avait tenu le peuple dans sa main, il se vantait, l'infortuné! Et, pour l'histoire, rien ne sera comparable au supplice de ce joyeux vaudevilliste tombé là par aventure, écrivant d'abord ces pages mortelles pour faire du bruit, épouvanté de son œuvre, tâchant de se dégager ensuite, retombant plus bas et se débattant comme un condamné, parce qu'au fond il avait peur!

Oui, il avait peur. On le sent à chaque page du *Mot d'Ordre*. Dès qu'un éclair de sentiment lui revient, tout de suite il pense au peuple, et, pour n'être pas dévoré lui-même, il lui jette en pâture la demeure de M. Thiers, la colonne, les otages... et, si la Commune avait continué, toujours poursuivi par cette meute affamée, il lui aurait livré tout Paris!...

Et dire que tous les hommes d'État de septembre ont été obligés de passer par là!... car, dans la démocratie, on n'arrive pas autrement. Quand vous auriez toute la science et tout le génie du monde, il faut d'abord servir

le peuple, et de là vient que le dernier ministre qui nous reste de ce détestable gouvernement, les pieds pris encore dans cette fange, n'ose ni bouger, ni donner un ordre, parce qu'à chaque pas on lui crie : « Tais-toi, laquais ! tu nous a servis un jour ! » Cela les regarde du reste ; mais, tout ce que je demande, c'est qu'ils ne parlent ni de liberté, ni d'indépendance, eux, les plus soumis des hommes !

Ah ! ne dites rien ! n'outragez pas les chambellans de Décembre, car vous avez fait un plus misérable métier que tous les autres ensemble ! Vous êtes les véritables esclaves des temps modernes, et les esclaves de la pire chose qui soit au monde : l'inintelligence. L'esclave antique obéissant au citoyen romain, c'était le barbare subissant le joug d'êtres supérieurs à lui, et vous, mille fois plus à plaindre, vous, citoyens libres, vous avez cherché le joug des barbares modernes, et c'est volontairement que vous vous êtes soumis à une chose que vous méprisez et qui est incapable de vous comprendre ! Et, pour moi, je le jure sur mon honneur : si j'étais condamné à servir, j'aimerais mieux être à la suite de tous les souverains de l'Europe, et même de ceux qu'on appelait les « fléaux de Dieu, » Gengis-Khan, Tamerlan ou Attila... que d'entrer au service de ce peuple ; parce qu'avec un souverain, quelque barbare ou insensé qu'il soit, il y aurait encore une heure où je pourrais lui faire entendre raison, tandis qu'avec le peuple cette heure-là n'est jamais venue et ne viendra jamais ! Il n'y a pas de prise sur lui ; c'est cette foule inerte qu'un vent de hasard soulève sans qu'elle sache pourquoi, et qui détruit tout sur sa route, ainsi que la tempête inconsciente et désordonnée de la matière !...

Aujourd'hui, les palais sont déserts... ces chambellans que j'avais aperçus dans un jour de fête ont quitté leur livrée, et l'homme qu'ils servaient se promène seul sur la terre d'exil, avec le souvenir de ce qu'il a été... Mais le peuple, lui, ne sera jamais seul! Il ne manquera pas de chambellans, sa cour ne sera point déserte !... D'autres reviendront en foule se courber devant lui ! Et déjà, au lendemain de nos pillages et de nos massacres, voilà de jeunes chambellans qui lui arrivent, et dans la Chambre et dans la presse, ardents à le servir et à suivre sa loi ! Quelques-uns, pourtant, trouvent la besogne amère et la tâche un peu lourde... L'un d'eux a osé pousser comme un cri de révolte !...

Ah ! qu'il prenne garde ! — Tu recules? Le dégoût te monte aux lèvres?... A genoux, misérable! à genoux dans la boue! Allons, plonge-toi... plus bas !... plus bas encore !... Toi, l'homme libre, le superbe démocrate, tu n'es qu'au début de l'épreuve !... Ne dis pas un mot!... On ne raisonne pas ici : on adore cette fange !... D'ailleurs, si le métier est dégoûtant, il est profitable aussi. Dans cette fange on se déshonore, mais on ne se noie jamais ! Point de naufrages; la boue vous porte, et, tôt ou tard, on revient à la surface. Ne te laisse pas effrayer par les condamnations des assassins de la Commune, tous ces hommes-là reparaîtront !...

Oui, ils reviendront ! ils reviendront tous, ne l'oubliez pas !... Et ceux qui sont déportés, et ceux *qui ont été tués*, et ceux dont *on a vu le cadavre*, et les quarante mille qui ne sont pas encore partis. Un jour ou l'autre il y aura une amnistie. Un gouvernement, pour se rendre populaire, celui-ci peut-être, déclarera que les crimes de la Commune sont pardonnés. On laissera dans les prisons

l'homme qui a volé pour nourrir son enfant ; mais ceux qui, payés par l'étranger, ont détruit Paris, nous seront rendus. Et, de tout ce qui a été dit pendant ces tristes débats, ce que l'on murmurait pour sauver sa tête, sera mis en oubli, et il ne restera que les superbes paroles qui ont été prononcées pour le triomphe du retour.

Et maintenant, si vous pouviez penser que j'ai de la haine pour ce peuple, je vous répondrais que je n'ai que du mépris pour ses chambellans et ses flatteurs, et de la pitié pour lui ; mais, tant qu'il sera aussi ignorant et aussi incapable, je répéterai toujours avec M. Guizot : « *Tout pour le peuple, rien par lui.* »

XXIV

LES FRANCHES MAÇONNES

2 septembre.

Je ne pouvais m'attendre à l'émotion que soulèveraient dans le public mes révélations sur la mort d'Hiram et le crime de Jubelas, Jubelos, Jubelum. Pour moi qui connais ces terribles mystères depuis mes joyeuses années de soldat, je ne prévoyais pas la stupeur et même l'incrédulité que rencontreraient ces récits *absolument véridiques*. — Vous en dites trop ou pas assez, m'écrit-on aujourd'hui... Et que voulez-vous que je fasse ? Savez-vous le nombre des mystères, vous qui me les demandez ? J'ai là le livre de Latuile avec les notes de son père et les fantastiques gravures. Que choisir au milieu de tant de merveilles ?

Enfin, si vous le voulez, nous allons le feuilleter ensemble :

Ce qu'il faut reconnaître dès le début, c'est la manière triomphante dont l'auteur prouve que la franc-maçonnerie se perd dans la nuit des temps !... Une statue de Bacchus, retrouvée avec la main droite sur la poitrine et

la gauche plus bas, démontre à n'en pas douter que ce dieu en faisait déjà partie. De plus, on a retrouvé dans Philon d'Alexandrie, que les Esséniens d'Egypte étaient décorés du tablier blanc, et qu'ils portaient la main droite élevée au-dessous du menton, et la gauche pendante sur le côté, mais un peu plus bas que Bacchus. Particularité bien précieuse à relever, dit le livre ; car, le signe qu'elle indique, concorde avec la pose attribuée par Macrobe à Vénus en pleurs après la mort d'Adonis ; et, chacun sait aujourd'hui que cette pose sacrée est celle de toutes les momies du Thibet.

Maintenant, comment de Bacchus et des momies du Thibet cette pose sacrée est-elle arrivée jusqu'à nous, je ne vous l'expliquerai pas bien. Et il faut reconnaître que, malgré les annotations du père de Latuile, les explications du livre sont quelque peu confuses et nébuleuses. Ce qui paraît hors de doute c'est que : dans les mystères d'Eleusis, l'Hiérophante qui, vous le savez, n'est autre que le Demi-Ourgos, la Dadouque son second ministre, et l'Epibome qui figure la lune, avaient tous les trois le bras droit placé comme Vénus ; que, de là, le secret est arrivé à Numa Pompilius, ensuite à Athelstan, roi d'Angleterre, et, enfin, aux frères de Jean qui, sous prétexte de guérir le mal de saint Antoine, se mettaient tous les soirs dans cette position-là. Et même, on raconte à ce sujet que ces frères s'étant rendus dans un couvent pour soigner les malades, quelle n'a pas été la stupeur des moines au moment de la prière, en les apercevant tous dans la posture de Vénus ! et, surtout, quelle n'a pas été leur *mortification* à la fin du repas en leur voyant casser toute la vaisselle, parce que, « dès cette époque, dit le

livre, il était ordonné dans les statuts de briser les *canons* qui avaient servi à porter les santés. »

Or, depuis Athelstan et les frères de saint Antoine, les mystères semblaient s'être perdus, lorsque, le 22 janvier 1711, sous le règne de la reine Anne, jour à jamais mémorable, la pose apparut à la taverne d'Oïe et de Gril, où les Anglais émerveillés aperçurent tout à coup le cuisinier et ses serviteurs dans la pose de Vénus! Et, de là, le secret ayant été apporté au faubourg Saint-Germain, chez La Hure, restaurateur, rue des Bouchers, la franc-maçonnerie fut définitivement établie en France.

Mais, ne nous y trompons pas; une pareille religion n'a pas pu être créée en un jour: « Tel qu'un arbre ma-« gnifique qui sans cesse pousse de nouveaux rameaux, « ainsi, la franc-maçonnerie a poussé chaque année de « nouveaux rites et de nouveaux mystères. » C'est seulement en 1743 que fut créée la Loge, avec le trône du Vénérable, le dais d'azur parsemé d'étoiles, le candélabre à sept branches, et le Delta rayonnant entre le soleil et la lune. C'est à cette même époque que furent rédigés les magnifiques commandements, tels qu'ils existent aujourd'hui :

« Tout est juste et parfait, mes frères.

« Pendant toutes les séances un franc-maçon doit déplorer la mort d'Hiram, et se tenir décemment sur sa colonne;

« Le Niveau est là pour le défendre contre l'orgueil;

« Le Maillet, pour le rapprocher de la perfection;

« L'Equerre, pour le rendre équitable;

« La Truelle, pour le rendre indulgent;

« La Planche à tracer, pour qu'il ne s'écarte pas du plan du maître ;

« La Houpe dentelée, en lacs d'amour, pour qu'il resserre les liens de l'amitié, pendant qu'une musique délicieuse joue : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille... »

« Et si, malgré la vue de ces objets sacrés, et les sons de cette musique, il commet une inconvenance, il doit regarder une étoile fixe pendant une heure, ou rentrer de suite dans la chambre des réflexions. »

C'est à cette même époque que le cérémonial de réception fut fixé dans la simplicité touchante qu'il a conservée jusqu'à nos jours : Désormais, à l'entrée d'un franc-maçon, les membres de la Loge durent joindre leurs épées au-dessus de sa tête pour former la grande voûte d'acier, pendant que le Vénérable et les surveillants faisaient entendre les batteries consacrées, et qu'une députation des sept frères, porteurs de glaives et d'étoiles, lui présentaient sur un coussin les trois maillets d'or et le maillet de direction. Et c'est deux ans plus tard que le chevalier Bulours découvrit dans l'étoile flamboyante la lettre G, qui fait partie du vrai nom de la divinité, et qu'un ordre fut créé pour retrouver tout le reste du nom.

Mais, avant toutes choses, le livre s'attache à combattre les accusations lancées contre le Grand-Orient ; calomnies propagées par la cour de Rome et les Jésuites ; et il démontre victorieusement que dans chacun de ces grades tant attaqués, il n'y a jamais eu ni sang répandu, ni pratiques contre la morale. Ainsi, tout ce qui a été dit contre le grade de maître secret est absolument faux. On

obligeait seulement le profane à rester pendant deux heures tourné vers l'Orient, en déplorant la mort d'Hiram, et le seul privilége de cet ordre consistait à être instruit de l'endroit où le cadavre avait été caché ; et, de plus, à connaître la solution du problème de la quadrature du cercle *qui, malheureusement, s'est perdue depuis*, dit tristement le livre !

Mais les Jésuites ont tout confondu. Avec un art perfide ils ont brouillé des cérémonies d'une simplicité si belle et fait supposer de criminelles pratiques. Jamais le grand prévôt, préposé pour rendre la justice aux ouvriers de Salomon, n'a été tenu de s'ouvrir les quatre veines. *Il dit ces seuls mots : « Chivi ! Chivi ! » On doit lui répondre simplement : « Ki ! Ki ! »* Au moyen de quoi on a la clef du lieu où sont renfermés le corps du respectable Hiram, et la pierre philosophale. Il est vrai que, dans les grades d'élus des Neuf, et d'élus des Quinze, les frères sont obligés de poursuivre Jubelas, Jubelos et Jubelum ; mais les candidats ont trois jours pour s'acquitter de cette mission ; et, à la fin du dernier jour, ils sont tenus seulement à entrer dans la Loge avec un poignard souillé de sang, d'une main, et de l'autre une tête en baudruche.

C'est dans le grade de Royal-Arche que les frères sont descendus, à l'aide d'une corde, par un trou pratiqué à la voûte, cérémonie périlleuse, dit le livre, mais dont on est grandement récompensé, puisqu'au fond de la cave on voit enfin la colonne d'airain sur laquelle étaient inscrits avant le déluge les mystères de la science, en même temps qu'un triangle éblouissant où est encore gravé le vrai nom de la divinité, triangle qui était placé

au sommet de la neuvième arche du temple d'Enoch, et qui a été cassé par le méchant Briknou !

Le Grand-Ecossais offre les mêmes symboles que le Royal-Arche ; mais, dit le livre, tout en reposant sur le temple d'Enoch, il fait allusion à une époque *plus récente*, et rappelle les malheurs de la maison des Stuarts. Tandis que, dans le grade de grand-pontife, le candidat qui représente Zorobabel prend la posture de la Dadouque. On lui demande ce qu'il faisait avant le déluge, t, comme il refuse de répondre, il est tenu alors de raconter la part qu'il a prise à la guerre des Deux-Roses ; après quoi, la cérémonie du Noachite nous fait rétrograder à la tour de Babel, où les frères célèbrent la destruction de ce monument d'orgueil élevé par les ancêtres de Jubelas, Jubelos et Jubelum.

Maintenant, l'auteur avoue avec franchise que la réception au grade de Prince de Merci est accompagnée de circonstances que certaines personnes trouveront regrettables : après avoir fait faire au candidat neuf pas vers l'Orient, on lui bande les yeux, on lui attache aux épaules deux ailes en baudruche, on lui fait monter neuf marches, et on lui dit de s'élancer dans les airs et de s'élever en volant jusqu'au troisième ciel. Le candidat monte sur la plate-forme, dit simplement « ki ! ki !... » et s'élance en agitant ses ailes ! « Presque toujours il retombe par terre. » Il est reçu sur une couverture fortement tendue que tiennent aux deux extrémités quelques frères *vigoureux*. On lui annonce alors qu'il est dans l'espace du ciel où roulent les constellations errantes ; et, pour le maintenir dans un état d'extase, on approche de sa main *une bougie allumée en lui disant que cette chaleur vient des étoiles fixes. Puis, on lui fait humer une petite quan-*

tité de mousse de savon de Naples, qui figure l'éther du deuxième ciel. Dès ce moment, dit le livre, son corps a acquis la propriété de résister à l'action du feu et à l'attraction de la terre, et il peut s'élever jusqu'au troisième ciel. Mais, tout en reconnaissant que le savon et la bougie lui donnent cette propriété-là, l'auteur regrette ce que ces pratiques ont d'étrange, parce qu'elles ont prêté aux attaques de la cour de Rome.

Et, croirait-on que la mauvaise foi des Jésuites a été au point de confondre le grade de chevalier du Soleil avec l'ordre du suprême Grand-Conseil du 33ᵉ degré ! Erreur inqualifiable, puisque dans le chevalier du Soleil, le Vénérable, représentant Adam, les profanes ont simplement le voile noir sur la tête, pendant que deux sylphes, un soufflet à la main, les éventent par derrière ; au lieu que dans le 33ᵉ degré, le grand-maître, représentant Frédéric II, roi de Prusse, et son lieutenant représentant le duc d'Orléans, toute la Loge doit être tendue en pourpre avec des têtes de mort et des os en sautoir brodés sur la tenture.

Mais, de tous les chapitres, le plus gracieux et de beaucoup le plus attrayant, est celui qui raconte l'histoire des franches-maçonnes, dont l'existence est généralement inconnue. C'est sur ces femmes aimables et distinguées entre toutes que la fureur de la cour de Rome s'est le plus déchaînée. Il semblait pourtant, dit l'auteur, que le charme de ces cérémonies aurait dû désarmer ces impitoyables adversaires.

Le premier ordre de ce genre avait des emblèmes nautiques. Les sœurs y faisaient le voyage de l'île de la Félicité sous *la voile* des frères et pilotées par eux avec le

10.

titre de cousines, tandis que le récipiendaire était qualifié de briquet. Mais ce n'est que trois ans plus tard, rue Montreuil, à la Folie-Titou, que fut établi le grand ordre des Chevaliers et des Nymphes de la Rose qui a été si bassement calomnié, et dont l'auteur nous explique les touchantes cérémonies. La salle de la Folie-Titou s'appelait le temple de l'Amour. Un chevalier nommé Sentiment, une nymphe nommée Discrétion introduisaient les profanes, et l'assemblée était présidée par l'Hiérophante et la grande-prêtresse. Les hommes portaient une couronne de myrte, les femmes une couronne de roses. Les profanes étaient conduits chargés de chaînes à la porte du temple de l'Amour et y frappaient trois coups.

— Que cherchez-vous ? disaient le frère Sentiment et la sœur Discrétion.

— Le bonheur ! devaient-ils répondre.

— Quel âge avez-vous?

— L'âge d'aimer, répondait le chevalier.

— L'âge de plaire et d'être aimée, disait la nymphe.

Après quoi la grande-prêtresse ordonnait que les chaînes fussent brisées et remplacées par celles de l'Amour. Et, dans cet état, on commençait le premier voyage, en répétant le serment solennel :

« Je jure, au nom du Maître de l'Univers dont le pou-
« voir se renouvelle sans cesse par le plaisir, son plus
« doux ouvrage, de ne jamais révéler les secrets de
« l'ordre de la Rose. »

Ce serment prononcé, les néophytes suivaient un chemin tracé par des nœuds d'amour, et étaient conduits par le frère Sentiment et la sœur Discrétion à l'autel même du Bonheur, pendant qu'une musique délicieuse exécutait une marche tendre, avec des sourdines...

Le livre reconnaît qu'un grand nombre d'actrices s'étant fait recevoir dans le temple de l'Amour, des désordres regrettables eurent lieu dans les bosquets et que la police fut forcée d'intervenir; et les Jésuites profitèrent du scandale pour confondre ces cérémonies si touchantes du frère Sentiment et de la sœur Discrétion avec le rite égyptien, qui ne les rappelle en rien ! Car ce rite, dont les mystères sont redoutables, a cela de particulier que le Vénérable communique à l'homme la puissance qu'il avait avant la chute, et qui consiste, comme on le sait, à commander aux purs esprits. Ces esprits, au nombre de sept, restent toujours dans la Loge. La jeune profane, revêtue d'une longue robe blanche, s'approche en tremblant du trône; mais elle ne les voit pas encore. Alors, le Vénérable lui souffle sur le visage, *en prolongeant le souffle depuis le front jusqu'au menton*. Et, quand il a soufflé trois fois, elle aperçoit les esprits, s'en fait obéir, et prend le nom de reine de Saba.

Mais, pour être douée du feu divin, posséder le Pentagone et la spiritualité des cinq mille cinq cent quatre-vingt-sept années, « il faut aller tous les cinquante ans à la campagne avec un ami; rester dans une alcôve tendue de rouge et ne prendre qu'un potage aux herbes et de l'eau distillée qui tombe du ciel au lever du soleil. Au dix-septième jour on se fait légèrement saigner, et on avale le premier grain de la matière première, celui-là même que Dieu créa pour rendre l'homme immortel. Dès qu'on l'a avalé on est privé de la parole et de la raison pendant vingt-quatre heures. Ensuite, il faut changer de lit, prendre un *bon consommé*, et, en répétant cela pendant quarante jours, on possède le Pentagone, la première formule de la pierre philosophale, la quadra-

ture du cercle, et deux lettres du vrai nom de la divinité... »

. . . .

Mais, je m'arrête... car il me faudrait demander à M. de Villemessant les vingt-quatre colonnes du *Figaro* et retourner tous les cinquante ans à la campagne, pour avoir les cinq mille cinq cent quatre-vingt-sept années de la spiritualité, si je voulais vous raconter tous les mystères de cette religion de la démocratie! Seulement, avant tout, il faut être juste; et, quand on a lu ce livre, on sent qu'on a une confession à faire : Jusqu'ici, nous avons accusé les républicains et les hommes du progrès d'être des sceptiques et de se rire de tout. Or, j'ai beaucoup voyagé, j'ai vu le Midi, j'ai vu l'Afrique, j'ai vu l'Orient, et dans aucun pays je n'ai trouvé une foi aussi robuste que celle des enfants de Voltaire. Car il est certain que, si on prenait demain deux musulmans, et qu'après leur avoir mis un maillet sous le nez pour les rendre équitables, et une truelle pour les rendre indulgents, on voulait ensuite leur brûler le petit doigt avec une chandelle en disant que c'est la chaleur des étoiles fixes, et leur savonner le menton avec la mousse de Naples en affirmant que c'est l'éther du deuxième ciel, les musulmans prendraient le savon, le maillet et la bougie et nous jetteraient le tout au visage.

C'est donc là une incontestable supériorité de la démocratie. Je reconnais, de plus, que certaines pratiques de la franc-maçonnerie sont infiniment attrayantes, et que tout ce qui se passe dans les bosquets de l'Amour entre le frère Sentiment et la sœur Discrétion est plus gracieux que tout ce que l'on connaît des religions de l'Orient. Mais enfin, quand on songe que cette presse démocra-

tique, qui n'a pas assez d'outrages pour *les superstitions du christianisme*, ne parle qu'avec respect des baptêmes, enterrements et autres cérémonies de la franc-maçonnerie, je me dis que c'est un devoir d'apprendre aux chrétiens quelle est la religion de ceux qui les insultent... Les F.·. crient au scandale!... C'est bien. Mais, désormais, on saura que pour être reçu dans le Grand-Orient, il faut avoir traversé des cercles de papier comme les clowns du Cirque, s'être assis sur des clous en feutre et avoir rapporté une tête de baudruche, trempée dans le sang.

Les mystères de notre religion sont redoutables, et parfois épouvantent la raison ; mais la morale en est sublime, et on ne peut nier que c'est elle qui a régénéré le monde; tandis que ces religions de la démocratie où il suffit de dire : « Ki, Ki », à un camarade qui vous avait dit : « Chivi », pour voir la colonne d'airain qui était là avant le déluge, et la première formule de la quadrature du cercle, sont aussi stériles que ridicules ! Et on les laisserait dans l'oubli si, au jour des plus grands périls, alors que la France allait rouler au fond de l'abîme, le Grand-Orient n'était venu avec ses frères Kadosch, et ses chevaliers de Jacques VI, se joindre à MM. Jules Vallès et Félix Pyat pour déclarer que la Commune était le nouveau temple de Salomon et la plus belle révolution qu'il eût été donné au monde de contempler !

XXV

SORTONS DU CHAOS

3 septembre.

C'était pendant la campagne de l'Est. Nous traversions un soir le val d'Ourmans. Nos chevaux, aveuglés par la neige, roulaient entre les roches et les sapins ; l'obscurité était profonde, le froid devenait terrible. Tout à coup nous apercevons une lumière : c'était l'auberge du village. J'entre dans une salle où était réuni tout un brillant état-major; on venait d'apporter de sinistres nouvelles : à l'horizon, apparaissait le spectre de l'armée de Manteuffel qui allait nous précipiter tous dans les gorges du Jura. Chacun parlait avec animation. Mais, chose étrange, plus j'écoutais ces hommes, plus je demeurais convaincu que, depuis le colonel jusqu'au sous-lieutenant, pas un d'entre eux n'était soldat.

— Pardon, colonel, dis-je à la fin pour éclaircir mes doutes, il me semble que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer pendant la guerre d'Italie?

— Vous vous trompez, monsieur, me répondit le colonel, avec une certaine austérité ; je ne suis militaire que depuis deux mois.

— Permettez-moi donc de vous faire mon compliment sur votre rapide avancement, colonel.

— Non, monsieur, j'étais ingénieur à X..., où je construisais un pont, lorsque j'ai reçu une dépêche de mon ami Gambetta qui me priait d'apporter mes lumières, et d'accepter le grade de colonel d'état-major. Je ne pouvais refuser ; j'ai laissé le pont et je suis venu.

— Ah ! mon Dieu ! c'est notre histoire à tous, dit le capitaine d'un air mélancolique. Pour moi, qui suis avocat, je défendais la cause de la démocratie, quand mon ami Crémieux m'a demandé de mettre aussi mon expérience au service de l'armée et de prendre un grade dans l'état-major. Ç'a été un grand sacrifice ; mais, ayant consacré ma vie à la défense du peuple, et sentant que je pouvais être utile, je n'ai pas hésité.

— Et cette croix, capitaine, vient-elle de la défense du peuple ou de la guerre ?

— C'est mon ami Crémieux qui me l'a donnée à propos de cette petite affaire où nos marins se sont si bien conduits ! Et, vraiment, il a fait cela d'une façon charmante : « Vous êtes un oiseau de bon augure, » m'a-t-il dit, en attachant le ruban à ma boutonnière !... J'avais conseillé à mon ami de venir, car il aurait été décoré comme moi. Mais il ne l'a pas voulu... Vous savez, Henri, je vous l'avais dit ; c'est bien votre faute.

— Et comment n'y avez-vous pas été? dis-je, me tournant du côté du commandant, qui, du reste, était bien l'officier le plus séduisant et le plus distingué qui se puisse voir !

— Je ne veux rien demander en ce moment ; étant sorti de Saint-Cyr au mois d'août, et nommé commandant aujourd'hui, je veux attendre encore...

Mais on ne s'entendait plus. Une discussion assez vive s'était élevée entre un jeune capitaine, jadis sous-préfet dans le Midi, un mobile qu'on venait d'habiller en aide de camp, et un commis que M. Glais-Bizoin avait fait nommer intendant et qui, eux aussi, étant venus mettre leur expérience au service de l'armée, discutaient vivement les actes de leur général en chef... tout cela en face de l'armée de Manteuffel, tandis que les Vengeurs de la Mort éclairaient la gauche de la route, et qu'une troupe de Polonais et de garibaldiens voltigeaient sur la droite, commandés par un de nos meilleurs journalistes...

Et pendant ce temps, à la porte de l'auberge, attendant les ordres, immobiles, les pieds dans la neige, étaient de vieux officiers de l'armée, échappés de Frœschwiller et de Sedan, qui, après trente ans de services, de discipline et d'honneur, obéissaient sans mot dire à l'avocat qui consultait l'ingénieur, qui s'en remettait au journaliste, sous l'administration du commis, pour les conduire tous où vous savez !

C'est un de ces hommes qui vient d'écrire une brochure pour nous prouver combien les armées citoyennes, avec le souffle de la démocratie, seront supérieures aux armées prétoriennes d'autrefois.

— Et pourquoi n'aurions-nous pas le droit de porter la main sur l'armée ? nous dit-on ; en vérité, ce respect est étrange, et l'heure est bien choisie !...

C'est vrai, j'oubliais !... n'a-t-elle pas été vaincue ? Qui n'a le droit de l'outrager aujourd'hui ? De tous ces étrangers, ces auxiliaires, les uns, satisfaits, inventent une organisation nouvelle ; tandis que les autres sont là, comme des bêtes de proie, acharnés sur le cadavre de

la France, pour lui arracher encore une croix ou un galon !

Dans cette dernière brochure, du reste, nous devons avoir sept millions de soldats, et de soldats - citoyens encore ! Pas un de plus, pas un de moins ! avec une magnifique image représentant toute la hiérarchie démocratique : des boules rouges pour les grades supérieurs, des boules bleues pour les officiers subalternes, et, tout en bas, une note expliquant pourquoi nos anciens soldats étaient les plus mauvais du monde...

Pauvres soldats ! glorieux vaincus de Frœschwiller et de Forbach, si ces impuissants vous outragent, moi je vous respecterai toujours ! Jamais je ne vous ai trouvés plus grands que dans cette guerre. Je sais ce que l'ennemi a pensé de vous ; je sais ce que l'Europe en dit encore. Laissez cette France ingrate ne saluer que le succès, et comptez sur l'histoire ! Plus tard l'histoire dira quels sont les vrais coupables : d'abord les ministres qui vous ont fait écraser par le nombre, sous une artillerie invisible, contre laquelle tout votre courage est venu échouer.

Puis, surtout, ceux qui aujourd'hui vous outragent, ceux qui ont préparé la grandeur de la Prusse, acclamé Sadowa, refusé l'argent pour vos armes, et qui jamais n'ont poursuivi qu'un but : Prêcher l'indiscipline et jeter la désorganisation dans vos rangs.

Plus tard, on relira les articles de la *Marseillaise* et du *Siècle*, qui préparaient nos désastres, et devaient amener les défections du 18 mars et les incendies de Paris. Il est vrai que le jour où le territoire a été envahi, ils ont voulu réparer ce qui est irréparable. Si bien qu'on a vu les mêmes hommes qui avaient poussé les soldats à la révolte.



créer les cours martiales et ordonner révolutionnairement que l'ordre se fît tout à coup dans le chaos.

On dira aussi quels sont ceux qui, aujourd'hui encore, entretiennent l'indiscipline dans l'armée, trouvant sans doute que c'est l'heure de désorganiser ce qui reste debout, faisant appel à des ambitions malsaines, groupant autour d'eux des officiers d'aventure, qui, menacés dans leurs grades, oublient, hélas, les intérêts de la France, au point de prêter l'oreille à de telles choses. Car voilà l'irréparable malheur de cette république, toujours fatale à la France : elle nous a apporté la désorganisation. Sans elle nous n'étions que battus, mais enfin nos armées n'étaient pas détruites. Et, selon l'expression du général Trochu, si remarquable pour raconter les défaites, elles étaient simplement enlevées, pour nous être rendues entières au jour de la paix. Ce n'est donc pas tant à l'Allemagne que nous devons la désastreuse situation du jour, mais à la République qui, à la place d'une armée admirable, nous a rendu le chaos.

Et comment pouvait-il en être autrement quand on avait déchaîné toutes les ambitions, confondu tous les grades, et qu'à chaque bataille le ministre de la guerre ne parlait à nos soldats que de la trahison de leurs chefs? Ç'a été la désorganisation de tout!... Hiérarchie, grades, croix d'honneur, tout ce que croyait le soldat, ce qui, jusque-là avait été son culte, a été comme profané... Et peu à peu notre armée, ce grand corps toujours immobile au milieu de nos commotions et de nos émeutes, a été sapé, ébranlé, jusqu'à ce que la révolution ait achevé de porter la main là, comme ailleurs, pour qu'au moins rien ne restât debout.

Et maintenant, que faire, me direz-vous ?

Ah ! que faire ?... Devine ou meurs !... Et nous sommes là, en face du sphinx qui nous regarde au milieu du chaos. Et, en vérité, il faut nous hâter, car autrement nous en mourrons !

La France se débat à travers trois armées qui se sont ignorées pendant la guerre, et qui se retrouvant aujourd'hui, s'examinent avec défiance et se reconnaissent à peine, pendant qu'au lieu de parler d'apaisement, une presse maudite souffle sur ces colères et allume ces ambitions.

Pour moi, je suis convaincu qu'une seule chose est à faire : l'équilibre ayant été rompu, violemment rompu, il faut le rétablir immédiatement, en abaissant le niveau d'un côté et *en l'élevant de l'autre, jusqu'à ce que les deux armées soient au même point.* Car tenter d'arracher aujourd'hui à l'armée de province des grades dans une proportion telle qu'on abaisse le niveau jusqu'à celui de l'armée d'Allemagne serait une entreprise impossible d'abord, et qui ensuite, avec ce parti républicain, toujours prêt à profiter des mécontentements et des haines, amènerait un véritable déchirement et achèverait la désorganisation de l'armée.

Il faudrait donc enlever d'un côté tous les grades qui ne peuvent être *sérieusement* conservés ; et, de l'autre, en donner dans une proportion telle, que l'équilibre se rétablisse complétement.

Ce sera une grande dépense, dites-vous, et les cadres seront débordés. Faites une loi édictant une non-activité provisoire pour un certain nombre d'officiers qui ne rentreront que le jour de la guerre, époque à laquelle vous ne vous plaindrez pas d'avoir des cadres trop remplis. Quant à l'argent, voyez ce qu'a coûté la Commune ! Voyez

ce que coûte chacune des émeutes, et soyez sûrs que ce qui a ruiné la France ce ne sont ni les dépenses faites pour l'ordre, ni même les erreurs des monarchies et des empires, ce sont les troubles et les révolutions.

Sans l'armée nous sommes perdus ! il n'est aucun homme de bon sens qui ne le sente, et à l'heure qu'il est la révolution l'a tellement désorganisée, que, si vous ne vous hâtez, je ne sais où nous allons !

XXVI

LE PETIT CHAPERON ROUGE

5 septembre.

L'Assemblée ne rentrera pas à Paris, mais, en même temps, elle ne s'installera pas à Versailles. Les hommes d'ordre ne sont nullement rassurés; les hommes de désordre ne sont pas satisfaits; c'est toujours ainsi que cela se passe, et c'est ce qu'on appelle : faire une concession à la démocratie.

Depuis quelque temps, je ne lisais plus les journaux de ce parti, ayant fini par reconnaître que très-certainement mon esprit n'était pas suffisamment préparé. Mais voici que, ce matin, j'apprends qu'une de ces feuilles, considérant la faiblesse de nos lumières, va se mettre à notre portée, et parler enfin un langage que nous pourrons comprendre..

« Devenons sages ! dit le *Siècle;* le Dieu des Hébreux « mesurait la révélation à l'intelligence de son peuple; « ayons la force de mesurer nos propos républicains au « tempérament de nos adversaires. Voici une Assemblée « qui a peur de Paris, qui s'irrite au seul mot d'insurrec- « tion populaire... Ne lui disons pas que la plus noble,

« la plus glorieuse partie de notre histoire est faite de ces « explosions soudaines. Plaçons-nous sur son terrain et « parlons-lui avec douceur. »

Vous comprenez bien qu'avec un début si engageant, je n'ai pu résister à entendre le reste. Or, bien m'en a pris, car voici ce qui se passe :

« L'Assemblée étant la bouée qui marque l'étiage du « progrès, il faut de toute nécessité qu'*elle soit soulevée* « *et portée par les courants populaires* pour conserver « la vie et le mouvement dont elle a besoin !... Or, il ré- « sulterait d'une expérience de quatre mois, que, dans le « trajet de Paris à Versailles, *les discussions se refroi-* « *dissent*, l'intérêt s'évapore, et que la vie s'en va, de « telle sorte, que, si les choses continuent ainsi, avant « peu le conseil municipal de Paris deviendrait *le vrai* « *pouls* de la nation... »

Certes, la révélation est grave et bien digne d'attirer l'attention des hommes d'État ! Mais je vous avoue, qu'en entendant ces choses, j'ai regretté que le *Siècle* n'eût pas suffisamment imité le Dieu des Hébreux, et n'eût pas mesuré juste ses révélations républicaines à l'intelligence de son peuple. N'étant pas convenablement préparé, je me suis trouvé tout d'un coup comme ébloui par ce flot de révélations inattendues, si bien que je me suis visiblement embrouillé !...

Je comprenais bien que la Chambre souveraine étant une bouée, cette bouée avait besoin d'être soulevée par les courants populaires, au lieu de rester échouée sur les dunes de Versailles, où il lui est impossible de marquer l'étiage du progrès. Je comprenais bien aussi que la route de Versailles à Paris étant beaucoup trop longue, les discussions de MM. Tirard et Louis Blanc avaient malheu-

reusement tout le temps de se refroidir, et ceci m'expliquait même un certain parfum de révolution gâtée que je leur avais trouvé jusqu'ici. Mais tout cela ne me disait pas pourquoi cet infortuné conseil de Paris devenait comme le pouls de la nation. Je me demandais si c'était depuis nos dernières élections que le *Siècle* avait cru apercevoir dans Paris, cette tête de la France, d'aussi regrettables choses. Et, de sa part, je vous l'avoue, cet aveu me semblait, et une grande insolence, et une furieuse ingratitude.

Ce n'est qu'en examinant le journal que j'ai reconnu mon erreur; mais bien des doutes me sont encore restés dans l'esprit. Puisqu'il est décidé aujourd'hui que l'Assemblée va rester provisoirement à Versailles, comment s'y prendre pour que, pendant le voyage, les bouillantes discussions de la gauche ne se refroidissent pas? Le *Siècle* ne pourrait-il trouver le moyen de les couvrir en route et de les tenir un peu au chaud afin que le fumet révolutionnaire ne s'évapore plus? Maintenant, quant à la Chambre, notre glorieuse bouée, qui ne marque plus du tout l'étiage du progrès, ne pourrait-on de temps à autre amener un courant de Belleville qui la soulèverait légèrement, l'agiterait quelque peu, et qui, à son retour, nous rapporterait des discussions non refroidies?...

Mon esprit était encore en suspens entre le pouls et la bouée, quand de plus étonnantes révélations vinrent le jeter dans des perplexités sans pareilles.

« La République, dit le *Siècle*, est une enfant chétive,
« qui grandit et se fortifie entre un père dévoué, qui est
« le peuple souverain, et une marâtre violente, nerveuse
« et emportée, qui est l'Assemblée de Versailles. Comme
« cette enfant n'est pas à elle, si notre jeune République

« essaye de marcher, la *vieille marâtre lui donne de suite* « *des crocs-en-jambes*. Nous assistons ainsi à la triste his- « toire du pauvre petit Chaperon rouge allant porter à « sa mère-grand' malade une galette et un pot de beurre.

« Le Chaperon rouge, c'est la République ; la mère- « grand', qui est bien malade, c'est la France ; la maison- « nette qu'elle habite, au milieu des bois, c'est Versailles ; « le grand loup, qui veut dévorer la mère-grand' et la pe- « tite fille, vous le connaissez tous.... c'est la réaction !... « Notre devoir, c'est d'empêcher le Chaperon rouge de « tomber dans les griffes du loup. »

C'est ici que, plus que jamais, j'ai regretté que le *Siècle* n'eût pas imité le dieu des Hébreux, et n'eût plus du tout mesuré ses révélations à nos lumières !... Et, dans mon embarras, j'ai pensé qu'il n'y avait qu'une seule chose à faire : reprendre le conte de Perrault, qui, désormais, contient pour nous la solution de nos plus grands problèmes politiques.

« Or, il était une fois une petite République, la plus jolie qu'on puisse voir. Sa mère-grand', la France, en était folle. Elle lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien que partout on ne l'appelait plus que la petite République rouge.

« Un jour, ayant fait des galettes : Mon enfant, dit la mère, va voir comment se porte ta mère-grand' qui est malade, et porte-lui ce petit pot de beurre et la galette que voici. »

...Mais dès les premières lignes je deviens rêveur !...Que signifient le petit pot de beurre et la galette ?... Serait-ce un de ces discours si chauds qui se refroidissent en traversant les bois ? Ne serait-ce pas plutôt une de ces tartines du *Siècle* si bien faites pour réconforter la

France et réjouir la démocratie? Ce journal ne nous l'explique pas. De plus, que faisait le peuple pendant que sa petite République rouge traversait les bois en compagnie du gros loup de la réaction? Car, vous le savez, le peuple souverain, c'est le père. On ne saurait trop le répéter, attendu qu'il ne manquera pas de gens mal intentionnés qui viendront nous dire que c'est le loup. Quant à ceux qui raconteront que la petite fille est une enfant terrible qui casse tout dans la maison depuis qu'on l'a coiffée de son petit chaperon rouge, et que son pot de beurre n'était autre qu'une bouteille de pétrole, le mieux est de ne pas leur répondre et de reprendre le conte sans s'arrêter à ces *défectuosités de détail :*

« Donc, le loup ayant pris le chemin le plus court, et la petite République s'étant amusée à cueillir des noisettes, il arriva le premier à la maison.

« — Qui est là? dit la mère-grand'.

« — C'est votre petite-fille, dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre.

« — Tire la chevillette et la bobinette cherra. »

Ce qui nous prouve le mieux du monde que si le gros loup de la réaction est installé à Versailles, c'est qu'il y est entré en imitant la voix de la pauvre petite République avec l'idée de se jeter sur elle et de la croquer! Et ce qui nous prouve aussi combien la France a eu tort de tirer la chevillette le 12 février dernier. Mais je me vois encore dans un cruel embarras : je comprends bien que la maisonnette de Versailles étant beaucoup trop petite, la France qui s'y trouve à l'étroit en soit tombée malade au point que son pouls ait presque cessé de battre. Mais, comme je me rappelle que ce pouls représente le

conseil municipal de Paris, et que l'Assemblée, qui n'est autre que la cruelle marâtre du petit Chaperon, est en même temps la bouée qui attend le courant populaire pour marquer l'étiage du progrès, je me demande comment le père, qui n'est pas le loup...

...Ah ! je ne m'y retrouve plus... et je crois que si on ne les avait pas ménagés davantage, les Hébreux eux-mêmes en auraient perdu la raison !

Vous riez ? Eh bien, voulez-vous que je vous dise le plus extraordinaire ? Je viens d'entendre la lecture de toutes ces choses dans une auberge de faubourg. Et là, le pouls, la bouée, le chaperon, le gros loup... ont eu le plus grand succès ! A chacune de ces comparaisons merveilleuses, les scieurs de long de la barrière se mettaient à hocher la tête, admirant la profondeur et la finesse de la démocratie, tandis que, devant tous les arguments du parti de l'ordre, ils répondront invariablement : « C'est un vendu ! » Aussi, la Chambre a-t-elle tenu compte de cet état des esprits : elle n'a osé voter ce qu'elle voulait au fond du cœur, finissant par nous dire qu'on ne reviendrait pas à Paris, et qu'on ne serait pas à Versailles.

Personne n'ose, voilà la vérité ! On n'ose pas désarmer la garde nationale, on n'ose pas juger les assassins, on n'ose pas renvoyer les fonctionnaires de septembre. Pour les députés, pour les journalistes, pour tout le monde, la première chose est de plaire aux électeurs et de flatter le public. La plupart de ceux qui, à la tribune, viennent défendre la grande ville, seraient bien empêchés si on les y ramenait demain ! Ils sont heureux que la réaction tienne d'autres discours et se couvre ainsi de l'impopula-

rité qu'ils n'osent affronter eux-mêmes. Qui de nous ne connaît des députés de Paris qui vous disent tout bas : Il y aurait de sérieux dangers à revenir dans ce moment, mais, vous comprenez que, nous autres, représentants de la capitale, nous ne pouvons voter sa déchéance.

— C'est un tort de parler de la sorte, me dit-on parfois ; dans un journal parisien, il ne faut jamais attaquer Paris.

Je vous avoue que je trouve tout cela misérable ; et je ne commencerai à espérer pour mon pays que lorsque chacun dira sa pensée sans se préoccuper ni d'électeurs, ni de public, ni de popularité, ni de rien. Je cherche partout des hommes de conscience et de courage qui disent ce qu'ils pensent ; qui appellent un crime un crime, ne s'apitoyent pas sur les souffrances des assassins, et ne demandent pas de relâcher quarante mille bandits qu'ils seraient bien épouvantés de voir rôder demain autour de leur demeure !

Je cherche un député de Paris qui ait l'audace de venir dire devant ses électeurs : Cette ville est coupable. Voilà quatre-vingts ans qu'elle ruine la France, et elle vient de commettre des forfaits sans nom. Eh bien, tant qu'elle votera pour les incendiaires, tant que la Révolution y sera triomphante, je demanderai à ce que l'Assemblée souveraine reste loin d'elle...

Mais qui donc oserait tenir ce langage ? Aussi, nous adressons tous nos compliments à un député de la gauche, M. Césanne, qui a bravé les colères de son parti, l'indignation de la presse en venant dire consciencieusement sa pensée. Il paraît que M. Césanne est à la fois un républicain et un honnête homme, phénomène assez rare pour qu'on le signale et pour qu'on l'en félicite.

XXVII

LES COMPLICES DE L'EMPIRE

7 septembre.

Dernièrement, j'étais chez un ancien ministre de l'empereur. Jadis environné d'une cour, il est seul aujourd'hui; tous se sont retirés. Au temps de sa puissance, je n'y allais plus; aujourd'hui qu'il est tombé je le revois, et nous causons ensemble de la lâcheté humaine. Cette fois, je l'ai trouvé plus vibrant et plus irrité que jamais :

« Croyez-moi, m'a-t-il dit, ce qui me révolte, ce n'est pas la tempête qui est déchaînée sur nous. Après Sedan, cela devait être... Mais ce que je ne puis vraiment accepter, c'est de voir quels sont les hommes qui nous outragent aujourd'hui ! L'Empire s'est toujours appuyé sur la démocratie. Tenant à l'écart la classe éclairée et libérale, il n'a jamais cherché que le suffrage des foules : le paysan, l'ouvrier, le soldat...

« Depuis longtemps je pensais que c'était une faute, et quand je voyais l'empereur, n'écoutant aucune des terribles prédictions de M. Thiers, se jeter ainsi dans les bras de la démocratie, j'avais comme un pressentiment de ce

qui devait arriver un jour. Aussi, que le parti libéral nous jette l'anathème, ce n'est que justice; qu'un orléaniste, un légitimiste, un de ces libéraux enfin, que nous avons persécutés pendant dix-huit ans, nous accuse aujourd'hui, je suis résigné à ne pas répondre.!... Mais les autres, nos complices, ces démocrates qui nous ont entraînés là !... ce *Siècle* que je faisais venir chaque matin pour lui donner les ordres de l'empereur... Voir toute cette horde acharnée après nous... Ah ! c'en est trop ! nous sommes peut-être bien coupables, mais nous n'avons pas mérité cela !... Vous croyez que j'exagère, ajouta-t-il; tenez, j'ai réuni ici leurs articles, leurs discours. Seulement il me faudrait un écrivain qui eût le courage de dire ces choses sans souci de l'opinion publique, et cet écrivain je ne le trouverai pas... »

Mais déjà je ne l'écoutais plus... mes regards attachés sur ces manuscrits suivaient avec stupeur cette série de citations invraisemblables... Et pendant des heures entières, je suis resté là sans pouvoir m'arracher à cette lecture. Ce que j'ai lu, nous l'avons entendu jadis, mais tous nous l'avons oublié... Et, devant le langage actuel de ces hommes, cela semble si inconcevable, si scandaleux, que moi-même je n'ai pas voulu le croire... Cependant on sait que je n'ai pas une haute opinion de cette espèce... Eh bien, il m'a fallu avoir les journaux, les tenir dans mes mains... et, aujourd'hui qu'ils sont là sur ma table, c'est à peine si je peux en croire mes yeux.

Ah !... il y a quelque chose à faire ! cela ne peut durer ainsi; il faudra réunir tout cela dans un livre. Mais en attendant, reprenez ces journaux; lisez-les depuis la guerre d'Italie jusqu'à nos jours. Voyez ce que ces hommes ont dit, et la part qu'ils ont eue à tous nos malheurs.

Je n'ose citer encore ; vous ne me croiriez pas. Il faut que, vous-même, vous teniez ces feuilles entre vos mains. Relisez ce qu'ils disaient sur l'unité de l'Italie... sur l'intervention en Pologne... écoutez les chants de triomphe du *Siècle* le jour de Sadowa :

« Il y a des gens qui prétendent que l'agrandissement de la Prusse est un danger pour nous : réactionnaires, cléricaux, tous ces ennemis de l'Italie s'entendent pour promener devant nos yeux le fantôme de l'invasion allemande, comme s'il y avait un péril sérieux dans la réunion de 28 millions d'Allemands ! »

Puis, lorsque le gouvernement impérial, s'apercevant trop tard du gouffre où les républicains l'ont entraîné, cherche à réorganiser son armée, voyez tout ce qu'ils font pour préparer le désastre de Sedan :

« Qu'est-ce que la force matérielle? dit M. Garnier-Pagès. Si la Prusse nous attaque, nous répondrons par la levée en masse, comme nos pères de 92 !... »

« Il faut supprimer entièrement l'armée, dit M. Picard, et la remplacer par la garde nationale, qui est la véritable force de la nation... »

« L'esprit militaire, c'est l'esprit prétorien, s'écrie « M. Pelletan. La discipline tue le citoyen ! Jusqu'au der- « nier jour, nous nous opposerons à ces préparatifs in- « sensés !... »

« Il ne faut plus de soldats, dit M. Glais-Bizoin. « Si vous désarmez, tout danger disparaîtra pour la « France !... »

« Le ministre demande encore 400 mille hommes, dit « M. de Kératry. Pourquoi une si grosse armée ? La « Confédération du Nord se compose seulement de 300 « mille hommes. On a réduit le recrutement de notre

« armée à 90 mille hommes. Cette réduction ne nous « suffit pas encore... »

« Pourquoi tous ces préparatifs ? s'écrie M. Jules Fa- « vre. Veut-on décréter que la France ne sera plus « qu'une vaste caserne? Le gouvernement ose nous dire « qu'il faut qu'elle soit armée comme ses voisins; qu'elle « ait dans ses magasins des monceaux de poudre et de « mitraille !... Ma conscience proteste contre de sembla- « bles propositions. Tout cela, c'est de l'ancienne politi- « que, mais pas de la *politique d'abandon. Que craint-on ?* « Pourquoi promener constamment devant la Chambre le « fantôme de ces 40 millions d'Allemands, suivis bientôt « d'un autre fantôme : le spectre rouge !... »

« C'était une loi impitoyable que le gouvernement osait « nous présenter, dit à la fin M. Jules Simon; les armées « permanentes sont à jamais jugées et condamnées; « l'avenir appartient à la démocratie en armes. *On nous « rendra cette justice que toutes les fois qu'il a été ques- « tion d'organiser la paix armée, on nous a trouvés en « travers de toutes les mesures proposées par le gouver- « nement.* »

Tous, tous !... vous les entendrez tous! il n'en man- quera pas un : Jules Favre, Pelletan, Garnier-Pagès, Ké- ratry, Arago, Picard, Glais-Bizoin, Jules Simon, venant déclarer, avec cette profondeur de vues qu'on leur con- naît, et ce patriotisme qui ne se dément jamais, que la France est trop forte, que les armées permanentes sont inutiles, que la Prusse n'est pas menaçante, et que c'est l'heure de désarmer!.

Au milieu d'eux se débat l'infortuné maréchal Niel : — Mais la levée en masse est un monstrueux préjugé! s'écrie-t-il. Vous me rendez la tâche impossible ! Ne me

forcez pas à vous révéler certaines choses. Comment voulez-vous que la loi s'exécute si vous la discréditez ?

Et, en même temps, après avoir acclamé les victoires de la Prusse, après l'avoir soutenue au mépris des intérêts de la patrie, écoutez-les parler de la *honte de Sadowa*, de la nécessité d'une revanche ; montrant chaque jour la France descendue de son rang, ne cessant de souffler le feu, et, *tout en refusant au pouvoir les moyens de la faire, rendant la guerre inévitable !*

C'est que pour ces hommes il n'y a pas de patrie. C'est que tout leur est bon pour détruire, ramassant indistinctement toutes les armes, rejetant sans pudeur celles de la veille, oublieux de leur passé, oublieux des dangers de la France, et n'ayant qu'un souci et qu'une pensée : le triomphe de la révolution ! Et cela est si vrai que le jour où l'affaire de Hohenzollern a éclaté, vous les verrez brusquement, et coup sur coup, changer trois fois de langage, selon les intentions qu'ils prêtent au gouvernement. Tant qu'ils croient que l'Empire se résignera à la paix, criant à l'abaissement de la France, parlant avec une sanglante ironie des prétendues concessions arrachées au gouvernement de Berlin ; puis, quand l'Empire a la démence de céder à leurs cris, s'opposant à la guerre, entravant tout, jusqu'au jour où le désastre de Sedan devient un triomphe pour eux. Relisez le *Siècle*, le *Rappel*, la *Marseillaise*, le jour où la fausse nouvelle de paix se répand dans Paris :

« Jamais la France n'est tombée si bas. Ce sera l'éter-
« nelle humiliation que ce projet ait été non-seulement
« entrepris, mais conçu... »

« Le gouvernement avait le choix entre la honte et
« l'audace, et, naturellement, il a choisi la honte... »

« On nous dit que nous avons la paix; quelle paix « avons-nous obtenue?... Tant de rodomontades pour « sortir par le trou de la serrure !... »

« Ce qu'il y a de certain, s'écrie le *Siècle*, c'est que « les fanfaronnades du *Constitutionnel* en faveur de la « paix n'ont pas trouvé d'écho ici... »

Et les choses en arrivent au point, que l'ambassadeur d'Angleterre se croit obligé d'avertir son gouvernement que, *vis-à-vis l'excitation du public et l'irritation de l'armée, il semble impossible que l'empereur puisse résister au torrent.*

Maintenant, après avoir relu ces choses, si vous reprenez les rapports du baron Stoffel, vous arriverez à cette conclusion que, le choc entre les deux nations étant inévitable, le crime de l'Empire est, non pas d'avoir déclaré la guerre, car, s'il ne l'avait pas fait, tôt ou tard la Prusse aurait choisi son heure et se serait jetée sur nous comme elle s'est jetée sur l'Autriche, mais que, son crime suprême est de n'avoir pas été prêt; et, au lieu de suivre les avis de M. Thiers, de s'être arrêté devant les clameurs du parti républicain, et d'avoir écouté les plus incapables et les plus impuissants des hommes!

Aujourd'hui, ces hommes, après avoir poussé le char dans l'abîme, se rejettent à la hâte au milieu de la route, et, se mêlant au groupe des libéraux, nous assourdissent de leurs clameurs, insultant plus que nous tous cette chose tombée, dans l'espoir de faire oublier la part qu'ils ont prise au désastre! Chassons-les sans pitié; ne permettons pas ce mélange. Ils ont été au crime, qu'ils soient à la honte aussi! Et, je le répète, pour les réduire au silence, il n'y a qu'une chose à faire : un livre, quand

je dis un livre, non; simplement, la collection de leurs écrits et de leurs discours pendant les douze années qui viennent de s'écouler. Un livre sans phrases, sans réflexions... miroir terrible et vengeur où peut-être eux-mêmes hésiteront à se reconnaître !...

Ah! la robe de Déjanire les brûle, et ils voudraient la jeter sur le cadavre de l'Empire, qui est là gisant à nos pieds !... Rejetons-la sur leurs épaules, et qu'ils la gardent pour leur éternel châtiment. On répond à des arguments ; on ne répond pas à ce qu'on a dit soi-même. Que ce livre renfermant fidèlement tous leurs discours pendant douze années, finisse par leurs actions depuis le 4 septembre jusqu'à la Commune!

Pour moi, ce qui me révolte, c'est de voir qu'à l'Assemblée, lorsque ces hommes osent parler de Sedan, il ne se trouve pas un député qui ait le courage de leur dire : Tous, ici, nous avons le droit de jeter l'anathème à l'Empire; légitimistes, orléanistes, libéraux, nous pouvons maudire le gouvernement qui nous a fait tomber si bas... tous, mais pas vous!

Non pas vous! car l'histoire dira :

Que c'est vous qui avez fait l'Italie;

Que c'est vous qui avez fait la Prusse;

Que c'est vous qui avez désarmé la France;

Et que, sauf le Mexique, vous avez été les complices de toutes les fautes de l'Empire !

Car, l'histoire dira, qu'ayant défendu toutes les violences, tous les massacres, toutes les révolutions, vous n'avez aucun droit pour condamner les journées de décembre.

Car, l'histoire dira, que si les honnêtes gens ont supporté ce régime pendant dix-huit ans, c'est à cause de

vous, de vous seuls; de la terreur que vous inspiriez, terreur que les crimes de la Commune n'ont que trop justifiée.

Car, elle dira, enfin, qu'après avoir été complices de toutes les fautes de l'Empire, vous êtes devenus les complices de l'étranger; et que, si Sedan a été une lamentable chose, vous nous avez fait connaître des hontes inconnues jusqu'alors.

Car, il y a un abaissement plus grand que de rendre ses armes à l'ennemi, c'est de s'en servir pour assassiner la patrie sous les yeux de l'étranger qui vous regarde et qui vous paye !

Quand un parti a de tels crimes derrière lui, il n'a qu'un espoir : se faire oublier.

XXVIII

JE VEUX BIEN, MAIS LAQUELLE ?

9 septembre.

A propos de nos élections, les journaux anglais se livrent à des réflexions singulières. Ils trouvent que nous sommes une nation incomparable, et, au milieu de tout ce qui s'y passe, ce n'est pas la moindre de leurs surprises, lorsqu'ils demandent à un citoyen quel est le gouvernement de la France, de s'entendre répondre : Monsieur, nous ne savons pas !

— Mais, nous croyions que M. Thiers avait été nommé président de la République ?

— Oui, il a bien été nommé président, mais d'une République qui n'existe pas, en attendant une monarchie qu'on n'a pas proclamée encore.

Et, là-dessus, les Anglais, gens positifs et sérieux, de déclarer que nous sommes véritablement faits pour étonner le monde ! Mais, si l'Europe s'étonne qu'on puisse vivre de la sorte, les journaux de la démocratie s'en réjouissent, attendu, disent-ils, que, pendant ce temps-là, *la France s'habitue à la République* et que cette attente ne peut être qu'une bonne chose pour nous.

Ainsi donc, nous voilà avertis ; et, il faut le dire à tous ceux qui demanderaient ce que nous faisons : En ce moment, nous nous habituons à la République, et, au lieu de s'inquiéter d'un certain malaise, quand on saura la bonne nouvelle, il n'y aura plus qu'à se réjouir de la situation. Mon Dieu, je ne discute pas. Puisque des journaux l'affirment, il faut bien qu'une grande partie de la population le pense. Mais moi, le croiriez-vous ? pour mon malheur, j'éprouve une impression toute contraire : le premier jour j'accepte la République ; puis, ensuite, quand je vois ce que c'est, au lieu de m'y faire, chaque matin je trouve cela plus désagréable que la veille.

Lorsqu'à l'entrée des troupes à Paris, j'ai contemplé ces palais en ruines, ces maisons en flammes... devant cette scène d'Herculanum, il y avait encore une sorte de stupeur... ; on y trouvait une horrible beauté.... chacun allait pour voir !... Mais aujourd'hui, après une longue absence, alors que j'ai commencé à oublier un peu les choses, quand, tout à coup, ces ruines se dressent devant moi, et que je me dis que ce sont des républicains qui ont fait cela, qui l'ont fait sous l'œil de l'étranger, presque de complicité avec lui, je sens que je ne m'habitue pas à cette pensée, et que je ne m'y habituerai jamais ! Et, si j'ai un conseil à leur donner, c'est de commencer une souscription pour faire disparaître les témoins des derniers actes de leur République ; sans quoi, ils courent le risque de rencontrer beaucoup de gens qui ne s'habitueront pas plus que moi.

Du reste, il ne faut pas nous abuser : si les républicains parlent ainsi, c'est qu'ils sont singulièrement fiers en ce moment. Comment ! depuis trois mois on ne pille pas les maisons, on n'assassine personne, il n'y a ni dé-

sordre, ni scandales, et la République est toujours là !... Mais, c'est un incomparable succès ! Et ils en sont eux-mêmes si surpris, si émerveillés, qu'ils s'écrient tous en chœur : Ne changeons rien, cela va bien pour nous ; on s'habitue à la République !

Avant tout, il faut être touché de la naïveté de ces hommes, si bien accoutumés à voir leur gouvernement amener la ruine et la désolation, que quelques jours de répit leur semblent véritablement providentiels. Seulement, ils n'oublient qu'une chose : c'est que, si l'ordre règne aujourd'hui, cela vient uniquement de ce que les républicains ne sont plus au pouvoir. On y voit bien encore certaines personnalités démocratiques, mais dont l'influence est à peu près paralysée. C'est le plus conservateur des hommes qui est président de la-République ; c'est le maréchal Mac-Mahon qui commande nos troupes à Paris ; c'est le général Bourbaki qui les commande à Lyon, et la Chambre souveraine ne passe pas pour être précisément radicale.

Car, c'est toujours ainsi que ça se passe. Les républiques en France ont toujours été le chaos tant qu'elles sont restées aux mains des républicains ; et elles n'ont commencé à vivre d'une vie misérable, mais possible, que lorsque les hommes de la monarchie ont bien voulu se mettre à leur tête. Et je défie qu'on me trouve dans toutes les annales de notre histoire une seule époque où la France ait vu un peu d'ordre, de paix et de prospérité avec les républicains.

— Mais, essayons donc une fois, me disent de très-honnêtes gens ; tentons au moins l'expérience. Vous croyez ne pas être passionné, vous vous appelez un citoyen de bonne volonté, et pourtant, au fond, vous êtes comme

les autres, puisque vous avez un parti pris contre ce gouvernement.

A cela, je n'ai qu'une chose à répondre. On nous dit toujours : « Prenez notre République!... » Je veux bien ; mais laquelle? car, évidemment, il y en a plusieurs, et plusieurs qui ne s'entendent guère, et même se battent le mieux du monde dès qu'on les laisse ensemble. Ah ! s'il n'y en avait qu'une !... Je n'aime pas cela, mais enfin je dirais : Essayons tout de même et voyons ce qui se passera. Malheureusement, il y en a beaucoup... et, dès que nous autres, réactionnaires, nous en acceptons une, ce sont les autres républiques qui nous tombent immédiatement sur le dos. Et qu'on ne me dise pas le contraire : en 1848, tout le monde s'était résigné à la république de M. Ledru-Rollin, quand, au 15 mai, une autre république est venue tomber sur celle-ci, suivie en juin d'une troisième plus rude encore qui nous a valu les fusillades que vous savez. Aussi, ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque les républicains nous disent : « Prenez notre gouvernement, » c'est un véritable calembour. C'est comme si nous disions : « Prenez notre monarchie, » et, qu'au dernier moment, on vît tous nos princes se faire la guerre.

Avant de nous imposer la République, c'est bien le moins que les républicains commencent d'abord par s'entendre. Car, vraiment, il est intolérable de voir une troupe de gens qui veulent toujours entrer de force dans la maison, et quand de guerre lasse on les a laissés faire, qui se battent jusqu'à ce que ceux qu'ils avaient mis à la porte viennent les séparer et rétablir l'ordre.

Il est évident que, sous l'Empire, lorsque MM. Jules Favre et Garnier-Pagès nous proposaient leur Républi-

que, ils se trompaient, ou ils se moquaient de nous, puisqu'ils n'étaient pas capables de l'imposer aux républicains eux-mêmes; et, qu'à peine au pouvoir, leur gouvernement était attaqué par celui de M. Flourens, qui l'était plus tard par un autre, jusqu'à ce que la Commune nous ait révélé le nombre incalculable de républiques que possédait la France...

Et savez-vous pourquoi il en est ainsi? C'est que chez nous ce n'est pas comme en Suisse et en Amérique, et que le mot de « république » ne veut pas dire du tout : *un gouvernement*, mais la révolte contre toutes choses et le désordre permanent. Et cette idée est si bien enracinée que, quand au collége les enfants disent : « Mettons-nous en république ! » cela veut dire : jetons nos encriers à la tête des professeurs; et que, dans la chambrée, quand les soldats menacent de s'y mettre, c'est un avertissement pour les officiers, qu'ils vont tout de suite passer par la fenêtre. Cela est si vrai que, dans nos campagnes, dès que ce mot magique est prononcé, les paysans ne veulent plus entendre parler ni de lois, ni d'impôts, ni de rien, tant ils sont convaincus que c'est la fin de tout ordre établi. Le peuple n'est pas coupable. C'est la grande révolution qui lui a enseigné cela, et vous le lui répétez tous les jours. Aussi, maintenant, c'est fini : si vous voulez garder la chose, il faudra trouver un autre mot; car, jusqu'à nouvel ordre, le mot république ne signifiant que le droit à l'émeute, les républicains auront toujours le droit de se révolter contre toute autorité, *même contre l'autorité républicaine.*

Enfin, pour ce qui me regarde, je suis si loin d'être l'homme passionné qu'on pourrait croire, que me voilà

tout prêt à tenter l'aventure, mais à une condition : c'est que les républicains s'entendront d'abord. Ils nous disent qu'ils sont un million en France, qui, par l'intelligence, valent beaucoup mieux que les huit millions de paysans. Peut-être est-ce un peu dur pour nos campagnes ; mais enfin, je ne discute pas. Seulement, avant de proclamer cette république, il faudra d'abord qu'ils nous disent *laquelle*, puisqu'ils en ont une douzaine tellement différentes les unes des autres, qu'elles se massacrent sans pitié quand nous ne sommes pas là pour les défendre.

Et dorénavant, quand ils nous reprocheront, à nous autres réactionnaires, de ne pas accepter leur gouvernement, je leur répondrai toujours ce qu'Alphonse Karr disait aux assassins demandant l'abolition de la peine de mort : « Que ces messieurs commencent !... » Oui, qu'ils commencent. Nous avons le droit de demander cela. Qu'ils se réunissent dans leurs clubs, et qu'ils viennent nous trouver le jour où ils se seront entendus eux-mêmes. Car vraiment, avant d'imposer un gouvernement à une nation, c'est bien le moins qu'on puisse lui dire quel est ce gouvernement-là !

Et maintenant, n'oubliez pas ceci :

Je m'engage en mon nom et au nom de tous mes amis à reconnaître et servir loyalement une république, quelle qu'elle soit, le jour où tous les républicains s'y engageront eux-mêmes, et nous promettront de ne pas nous tirer des coups de fusil parce que nous servirons celle-là. Mais jusqu'à ce jour, quand on se rappelle ce qui vient de nous arriver pour avoir voulu défendre la république de M. Jules Favre, et ce qui est arrivé à cet infortuné Gustave Chaudey, qui, sans être de la république de M. Jules

Favre, n'était pas encore de celle de M. Félix Pyat, il faut bien reconnaître que nous avons vraiment le droit de demander cette garantie-là.

XXIX

L'ARISTOCRATIE NOUVELLE

11 septembre.

— Il n'y a rien de plus barbare que la peur. La société a eu peur, et elle se venge !... Chaque jour, les prétendus hommes d'ordre font passer sous nos yeux ces ruines et ces cadavres que déjà nous voudrions avoir oubliés. Les rigueurs du gouvernement ne leur suffisent pas. Sur six cent cinquante infortunés que l'on vient de juger, il n'y en a que *dix mille* qui nous soient rendus. Partout, on va fouiller pour découvrir les erreurs de notre pauvre République... « grande désespérée, qui, traquée de tous côtés, s'enfuit devant cette meute, mais qui, au moins, ne courbe jamais la tête. » Et ils fouillent, ils fouillent toujours... Et parce qu'ils découvrent des prévarications, des vols, des meurtres, des trahisons, parce que tous les républicains de septembre, emportés par une généreuse ardeur, ont toujours préféré leur République à la France, et qu'ils l'ont aimée jusqu'à la sauver dans les bras de l'ennemi... ils nous jettent l'anathème !...

« Ah! oubliez !... pardonnez !... Oubliez ce que l'héroï-

que cité a pu faire dans les convulsions de la Commune, pardonnez à « ces grands combattants qui étaient l'âme même de la patrie ! » Voilà bientôt six mois que ces choses sont passées... « L'amnistie tout de suite, l'amnistie avant tout, et elle sera encore plus pour vous qui la donnerez que pour ceux qui la recevront. »

« Et puis, occupons-nous de choses sérieuses... Voici la liste des hommes qui ont fait partie des commissions mixtes de Décembre ; déjà le *Siècle* a recherché consciencieusement tous ces noms... Voici les fascicules enlevés aux Tuileries, et qui nous permettront de fouiller dans l'existence de nos ennemis morts et vivants... voici les noms des complices de Cavaignac dans les crimes de Juin... puis, les bourreaux de Saint-Merri et de Transnonain... Ah ! recherchons-les tous, épuisons les annales de ce siècle, et que les noms de ces hommes soient à jamais maudits !... »

— Mais, puisque vous réclamez la clémence pour les forfaits commis hier, ne pourrait-on comprendre ceux du passé, dans l'amnistie et le pardon ?

Quel blasphème ! pour ces crimes-là, les coupables seront toujours traînés au pilori, et l'expiation n'aura pas de fin.

C'est le sang du peuple qui a coulé ; le sang sacré qui éternellement crie vengeance. Et quand bien même ce peuple aurait frappé le premier, le crime n'en serait pas moins grand.

Car, il ne faut pas oublier ce que c'est que le peuple :

Il y a des hommes qui, sous le poids du jour, à la sueur de leur front, labourent la terre, et y déposent avec la semence un peu de leur force et de leur vie ;

Ces hommes-là ne sont pas des hommes du peuple.

Il y en a d'autres qui vivent dans nos camps, courbés silencieusement sous une discipline de fer ;

Ces hommes-là ne sont pas non plus des hommes du peuple.

L'homme du peuple c'est l'ouvrier des villes, toujours prêt à l'émeute et au désordre ; et plus il est en haillons, désertant l'atelier pour les manifestations de la rue, plus il est sacré. Quand il tue il devient un héros, et quand on se défend contre lui, il n'y a pas de pitié à attendre.

Il est d'autres hommes qui, n'ayant pas l'honneur de naître de ce peuple, ont voulu au moins le servir et se sont faits ses chambellans... Pour ces hommes-là, on peut avoir quelque pitié, même lorsqu'un jour ils ont osé se révolter contre le maître. Ainsi donc, voici l'heure d'élever une statue à Gustave Chaudey, et de demander pour sa veuve une pension que les ministres de septembre ne sauraient lui refuser.

— Mais ne pourrait-on en même temps songer aux familles de tous ces soldats dont quelques-uns, peut-être, ont été massacrés à cause de lui ?

— Que demandez-vous, soldats ? Vous n'avez aucun droit à ces honneurs ! Votre sang est un sang anonyme qui ne compte pas dans la nation. Vous n'avez pas de famille, vous autres ; vous n'avez ni parents ni foyer ; vous êtes la chose que l'on meut et qui meurt... Aussi, voyez rentrer, aux applaudissements de la grande ville, dix mille de ceux qui vous ont massacrés hier !...

— Mais ne sommes-nous pas du peuple nous-mêmes ? Enfants de la campagne, on nous a traînés à des luttes que nous ne comprenions pas...

— Non, vous n'êtes plus du peuple ; en revêtant l'uniforme, vous avez perdu ce caractère sacré. Ah ! si vous

aviez trahi votre drapeau, déserté vos régiments, il pourrait vous ouvrir ses bras ; vous auriez droit aux souscriptions et aux honneurs! Si au moins, vous aviez imité Rossel *le patriote ardent, le travailleur infatigable, esclave du devoir*, jusqu'au point d'y manquer quand sa conscience le lui ordonne!... Mais, non; oublieux de vos droits de citoyens, vous suivez stupidement votre drapeau... Laissez là l'espérance !

Retournez donc dans vos camps. Allez coucher dans la boue ; et on ira vous chercher pour mourir... Quand ce peuple que nous flattons tous les jours et que nous allons déchaîner encore une fois, nous remplira d'épouvante, vous reviendrez pour le sacrifice... Mais le jour où on relèvera les morts, vos cadavres ne seront pas tenus en compte, et un seul de vos assassins tiendra plus de place que vous ! C'est le règne de l'émeute ! Le peuple est le maître auquel il faut plaire avant tout !...

. . . .

. . . .

Ah ! oui, mes amis, ce langage est véritable; ne nous faisons pas d'illusions. La lumière et la force viennent d'en bas aujourd'hui. Le peuple est le souverain. C'est désormais la seule aristocratie de notre chère France; aristocratie plus puissante et plus superbe que celle de la noble Angleterre. Et les privilèges en sont singuliers : en Angleterre les crimes sont égaux devant la loi, tandis que dans cette aristocratie nouvelle les titres vous protégent encore la hache et la torche à la main.

Ce sont véritablement les citoyens de l'antique Rome, et nous sommes leurs esclaves. Ils ont droit de vie et de mort; ils peuvent nous tuer dans leurs caprices, et si nous cherchons à nous défendre, nous n'avons pas de

pitié à espérer. Plus heureux même que les empereurs romains, ils peuvent brûler Paris, comme Néron brûlait Rome, et au lieu du châtiment, ils trouveront l'apothéose !...

Et ces priviléges ne meurent pas avec eux... car, si de leur vivant ils ont été sacrés, après la mort ils deviennent des *ombres !* Dix mille soldats morts silencieusement pour le devoir resteront à jamais dans l'oubli... Déjà même, vous le voyez, il nous est interdit de parler des victimes de la Commune, tandis que pendant vingt ans la seule ombre de Baudin revenait tous les jours... On avait beau la reconduire en grande pompe au cimetière, elle ressortait sans cesse et venait s'asseoir comme celle de Banco à toutes les fêtes de l'Empire. Derrière elle apparaissaient tous les spectres de Décembre, dont rien ne pouvait apaiser la colère...

Et Louis-Philippe, qui semblait le plus inoffensif des princes, et que le peuple souverain a assassiné dix-huit fois, a connu ses spectres aussi ! Spectres de Lyon, de Saint Merri et de Transnonain !...

Eh bien, pourquoi n'aurions-nous pas les nôtres ? Car, c'est une chose étrange, moi aussi je vois des spectres, et ce ne sont pas ceux que le peuple évoque; ce sont les spectres de ceux que le peuple a tués. Je les vois tous qui, depuis quatre-vingts ans, reviennent dire leur sanglante histoire : Spectres de l'immortelle révolution, victimes de Septembre, femmes et enfants égorgés dans les rues, têtes portées au bout des piques... et j'en vois tant, que je crie, comme Fouquier-Tinville, que la Seine roule des ruisseaux de sang !...

... Je vois le royal enfant torturé dans sa cage, sous les regards de la Convention qui vient chaque jour s'assurer

que les bourreaux ne se fatiguent pas de son supplice...

Je vois passer les charrettes de Prairial, et les jeunes filles vêtues de pourpre dont l'aînée, enfant de quinze ans, dit à genoux : Ayez pitié, monsieur le bourreau !...

Je vois les cadavres suspendus aux tilleuls de la Saône, enchaînés comme des trophées par des guirlandes de membres mutilés, pendant que Chalier crie à la foule : « Faites mourir ou vous mourrez ! »

... Et quand je crois la vision finie j'en vois toujours, j'en vois encore !

Quels sont ces spectres qui apparaissent maintenant?... victimes de Juin, archevêque frappé sur la barricade, mobiles et soldats fusillés dans les rues, par cent mille barbares qui se ruent sur notre capitale...

Et quoi ! voici maintenant une nouvelle légion !... Ah ! ce sont les spectres d'hier : otages, prêtres et soldats massacrés aux lueurs de l'incendie, sous les yeux de l'étranger qui payait les bourreaux !...

Mais cette horrible vision n'aura donc pas de fin !... Et l'ombre de Baudin ne s'enfuit pas devant elle !...

Eh bien, oui! pourquoi ne fêterions-nous pas nos morts, pourquoi n'aurions-nous pas nos *ombres* aussi ?... Allons, puisque les assassins osent parler encore, sortez donc de vos tombeaux, venez avec vos linceuls sanglants en face de ce peuple, afin que lui, qui toujours parle de ses bourreaux, connaisse un jour ses victimes!...

Et venez aussi, ombres ignorées, et vous vieillards, enfants, roi, prêtres et soldats, venez tous, et l'on verra une légion de fantômes plus nombreuse que toutes celles que Shakespeare a rêvées ; car ce que le peuple a de

vraiment magnifique, c'est que les poëtes se lasseront plutôt dans leurs conceptions qu'il ne se fatiguera dans ses forfaits.

XXX

LE FIGARO

13 septembre.

J'ai dû, pendant quelques heures, quitter la campagne pour me rendre à un pressant appel ; une de ces lettres solennelles qui finissent par ces mots : Venez, monsieur, il s'agit de faire du bien au pays.

Au fond, il s'agissait de la création d'un nouveau journal ; et, si je l'avais su, je crois bien que je serais resté paisiblement dans ma vallée ; car il est véritablement touchant de voir le nombre de gens qui veulent faire du bien à leur pays en créant un nouveau journal. Déjà, dans mes courtes apparitions à Paris et à Versailles, j'avais été abordé par des hommes de bonne volonté qui voulaient en créer un tout de suite. Mais je remarquais invariablement ceci : l'affaire était toujours superbe. Il n'y manquait ni les rédacteurs, ni les principes, ni les opinions, ni l'honorabilité ; mais... il n'y avait pas encore d'argent !...

— Peu importe, répliquait-on, avec des noms comme les nôtres, l'argent sera facile à trouver.

— Je n'en doute pas, disais-je ; mais peut-être serait-il plus sûr de le chercher d'abord. Quand vous l'aurez trouvé, nous en reparlerons.

Or, cette fois, quel n'a pas été mon étonnement de voir de vrais capitalistes en même temps que des rédacteurs ! Le programme était la création d'un journal pour la défense de l'ordre, de la morale, de la religion ; mais, par exemple, un journal sérieux, très-sérieux, sans plaisanteries ni légèretés, en un mot, sans aucune concession à l'esprit du jour.

J'ai écouté longtemps en silence ; puis ensuite : « Mon dieu, messieurs, ai-je dit, je suis profondément touché de la confiance que je vous inspire, et je ne crois pouvoir mieux faire pour le reconnaître que de vous parler en toute franchise : « Si vous cherchez une occasion de perdre votre argent, mais une de ces occasions comme on n'en rencontre pas deux dans son existence, jamais vous n'en trouverez une pareille. Au lieu de ces affaires qui traînent en longueur avant de mourir, ce sera une chute éclatante qui ne laissera pas de faire un certain bruit... »

Là-dessus la réunion est devenue orageuse, et l'on a commencé à me dire des choses désagréables.

— Mais pardon, ai-je dit, il faudrait pourtant s'entendre : vous annoncez que vous voulez créer un journal très-sérieux. Eh bien, alors, s'il est si sérieux que cela, croyez-vous pouvoir le lire vous-mêmes ? car enfin je vois bien les rédacteurs et je vois bien l'argent ; mais je ne vois pas les lecteurs... et avant de créer un journal sérieux, peut-être faudrait-il avoir un public sérieux...

A ces mots, on m'a dit, comme toujours, que j'étais un sceptique, que j'aimais mieux faire du bruit que de faire

du bien ; et, naturellement, on a fini par jeter l'anathème sur le *Figaro*.

Je n'ai pas pu dire tout ce que je pensais : car, lorsque des gens viennent vous faire une semblable proposition, il est assez difficile de les remercier immédiatement par des choses désobligeantes.

Mais, comme je m'en allais, je songeais à ce qui venait de se passer, et je me disais que la bourgeoisie française offre bien certainement un des phénomènes les plus curieux de notre époque.

Voilà d'honnêtes gens, des pères de famille animés des meilleures intentions, qui, tous les matins, lisent le *Figaro*, uniquement parce qu'ils y trouvent cette gaieté, cet esprit qu'ils lui reprochaient tant tout à l'heure, et qui ensuite se réunissent pour fonder un journal sérieux qu'ils ne seront pas capables de lire eux-mêmes !...

Et qu'on ne me dise pas que j'exagère. Quand, par hasard, je prends le matin le train de Versailles, si nous sommes huit dans le wagon, il y a huit *Figaros* : députés, magistrats, conseillers, personnages à la mine austère, tous sont là, lisant les Echos de Paris, les Echos de Versailles, les Echos de Province, les Echos de partout, les Menus propos, Tout Paris... Quand les plaisanteries sont finies, ils cherchent, ils fouillent jusqu'à la quatrième page pour voir s'il n'y a pas encore un peu d'esprit égaré... et ensuite, ils jettent un coup d'œil distrait sur le grand article qui est en tête, poussent un soupir, bâillent, regardent par la portière et se mettent à causer avec leurs voisins.

Arrivé chez lui, le grave père de famille dit, en jetant

la feuille sur la table : « Ah ! mes enfants, quel journal que ce *Figaro!...* »

Immédiatement la femme s'en empare et se met à lire : les Echos de Paris, les Echos de Versailles, les Echos de Province, les Echos de partout, les Menus propos, Tout Paris.... Il est vrai de dire que sur cette table on voit le matin un grand *Journal des Débats*, et le soir un grand *Temps*, feuilles qu'ils parcourent avec ennui, mais dont ils parlent toujours ; tandis que si, par hasard, il est question du *Figaro*, tout le monde répète en chœur : « Ah ! quel scandale que ce journal-là ! »

Puis, si Dumas fils fait paraître une nouvelle pièce, le père de famille y court ; il y mène sa femme, il y retourne avec ses enfants, et il dit en rentrant : « Mon Dieu, quelle littérature ! »

Puis, s'il y a une féerie nouvelle avec des actrices à moitié nues, il paye un prix fou pour voir la première représentation, se fait nommer par son fils aîné toutes les héroïnes du demi-monde, et, le soir, étendu mélancoliquement dans un fauteuil, il dit : « Ah ! mes enfants, quelle époque que la nôtre ! Quand je me rappelle Talma et mademoiselle Mars !.... C'est une lamentable décadence ! »

Au fond, la presse, la littérature, les théâtres, ne lui donnent que ce qu'il aime ; on lui sert les mets qu'il a demandés, et il les voudrait même plus épicés encore !

Notre tort, en France, c'est, au lieu de remonter à la cause, de nous en prendre toujours à l'effet. Je disais, à propos de l'Empire, qu'un peuple n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite ; je dirai, en voyant nos théâtres et nos livres nouveaux, qu'un peuple n'a jamais que la littérature qu'il mérite. Seulement, le merveilleux est

d'entendre ce peuple demander des journaux sérieux avant de songer à le devenir lui-même.

— Que la presse nous rende meilleurs, dit-on... Mais c'est un cercle vicieux, puisque, dès qu'un journal devient sérieux, vous ne le lisez plus. Tenez, il y a un homme, un des maîtres de la critique, M. Francisque Sarcey, dont jadis on dévorait chaque matin les articles dans le *Gaulois*. Lui aussi avait des amis austères qui lui répétaient : « Mais, mon cher, ce journal est trop léger pour vous. » Or, un beau jour, il a quitté le *Gaulois* pour des questions politiques; mais il écrit encore... Ah ! vous n'en saviez rien? Eh bien! il écrit dans un journal sérieux et très-bien fait. Et il a toujours autant d'esprit; et il a toujours autant de bon sens. Seulement, autour de ses articles, il n'y a plus ces choses que vous critiquez tant et que vous cherchez toujours.

« Avant tout, il faut faire du bien, » me dit-on. Mais, pour faire du bien, il faut être lu. Car, enfin, il est insensé de venir dire à un monsieur : trois cent mille personnes vous lisent; mais si vous voulez faire beaucoup plus de bien encore, entrez dans un journal où il n'y en aura plus que trois mille !...

D'autant plus que ces trois mille personnes seront justement celles qui n'en auront pas besoin. Car, voilà ce à quoi on ne songe jamais; c'est que ceux qui écrivent dans les feuilles *officiellement* morales et religieuses peuvent faire plaisir à leurs lecteurs, mais ne font pas de bien, puisqu'ils s'adressent précisément aux esprits qui sont déjà au point où il faudrait amener les autres.

La première chose quand on écrit, c'est d'être lu. Et dire que si le *Figaro* écoutait vos reproches, il perdrait

demain presque tous les lecteurs qui les lui font aujourd'hui !

Non point que je ne sache pas distinguer les choses, et que je ne respecte le petit nombre de caractères vraiment sérieux, qui sont conséquents avec leurs principes, avec leur vie, avec eux-mêmes. Mais vous tous, mes chers amis, vous si honnêtes et si inconséquents, vous qu'il faut écouter sans rire, quand vous êtes pris de vos intermittences d'austérité, vous vous plaignez des plaisanteries de ce journal!... Et voyez ce que c'est : quand, par hasard, je vais dans le monde, vos conversations me scandalisent plus que tous les « échos » réunis ! Vous critiquez la légèreté de certaine presse, et je ne vous ai jamais entendus dire un mot sérieux...

Changez-vous donc d'abord, si vous voulez changer la littérature. Tâchez de devenir sérieux, et je vous assure que vous aurez alors un journal digne de vous, car le *Figaro* est pour l'esprit français ce que le *Times* est pour la politique en Angleterre : il suit simplement le courant des idées, il les reflète ; et on connaîtra le changement qui se produira en vous, par celui qu'on verra dans ce journal.

Oui, devenez sérieux et austères, et je vous promets que M. de Villemessant vous donnera un grand *Figaro* aussi austère que vous. Seulement, il faut que vous commenciez ; jusque-là ne vous en prenez pas à lui, mais à vous. C'est comme cette corruption de l'Empire dont on a tant parlé et à laquelle j'avais fini par croire moi-même!.... Mais c'était nous qui étions corrompus ! Et quand, au milieu de nos désastres, je vois ce dont nous sommes capables une fois abandonnés à nous-mê-

mes, je commence à croire que le Deux-Décembre était encore trop bon pour nous !

Quel étrange peuple nous sommes !... Si nous faisons des révolutions insensées comme celles de Février et de Juin 48, nous maudissons le dictateur que ces révolutions ont rendu inévitable ; si, écrasés par un ennemi mortel, nous demandons la guerre à outrance, nous en rendons ensuite responsables ceux-là même qui nous ont obéi ; si nous sommes battus par des forces supérieures, nous accusons de trahison tous les généraux qui ont fait leur devoir ; et si, enfin, nous aimons les pièces scandaleuses, et les romans réalistes, nous nous en prenons aux écrivains qui ont le talent de les faire le mieux.

Ah ! brave bourgeois, en politique comme en littérature, comme je te retrouve partout le même ! Tu es bien heureux que le *Figaro* soit là pour défendre l'ordre, et surtout pour défendre ta propriété !

Tu es bien heureux de voir aux avant-postes ce bataillon qui peut répéter certains refrains grivois, mais qui s'expose chaque jour pour protéger ta demeure !

Alors toi, qui es là, à la fenêtre, avec ta femme et tes enfants, tu écoutes ces refrains avec bonheur, et puis tu dis en te retirant : Ah ! Dieu ! quel scandale que ce bataillon-là !

Cours voir la *Belle Hélène* et la *Biche aux Bois* et toutes les féeries nouvelles... Mais si tu attends que je me laisse ensevelir par tes soins dans un journal sérieux où tu ne viendras pas me chercher, eh bien, tu attendras longtemps. Ah ! je te connais trop bien ! je ne suis pas si bête !

XXXI

UNE RÉFORME A FAIRE

14 septembre.

Chaque jour je reçois des lettres d'officiers de l'armée. Malheureusement, il m'est impossible de répondre : aux uns, parce que je n'ai pas leur adresse, à tous parce que je n'ai pas le temps. Mais qu'ils sachent bien qu'il n'y a pas de témoignage qui me soit plus sensible ; et que lorsqu'un officier de la vieille armée, un glorieux vaincu de Frœschwiller ou de Gravelotte vient me dire : Merci ! c'est la plus haute récompense que je puisse avoir, et qu'un seul mot de leur bouche me fait oublier toutes les insultes de la démocratie.

Sans doute, vous étiez avec nous? me dit-on parfois... Non, je n'y étais pas ; et c'est parce que je n'ai pas eu l'honneur d'assister à ces défaites héroïques, c'est parce que je faisais partie des armées de province sous les ordres suprêmes de MM. Crémieux et Gambetta, que plus que jamais je crois de mon devoir de dire ce que je pense des autres. Je ne veux pas imiter cet égoïsme féroce qui survit à tous nos désastres, où chacun n'ayant aucun souci

des malheurs du pays, ne songe qu'à sa personnalité, et, avant toutes choses, célèbre les événements auxquels il a pris part. Je crois que notre devoir à tous est de chercher la vérité et de la dire, quelque désagréable qu'elle soit pour nous-mêmes. Or, l'expérience de cette dernière guerre m'a prouvé que nous avions en France une armée, une seule, glorieuse entre toutes : l'armée de Forbach et de Gravelotte, et qu'à partir du jour où cette armée nous a été enlevée, il ne nous est resté qu'un chaos informe, un pêle-mêle sans nom, dont l'histoire sera douloureuse, mais pleine d'enseignements, parce qu'elle prouvera aux générations futures à quel point de désorganisation peut tomber une troupe livrée à toutes les démences de la démocratie ; une troupe abandonnée sans merci à une horde de journalistes, d'ingénieurs et d'avocats, qui, s'inspirant du souvenir de Carnot, et comptant sur le souffle de 92, menaient d'infortunés soldats à une défaite inévitable, et infligeaient à de vieux officiers l'humiliation suprême d'obéir aux ordres insensés de tous les aventuriers du café de Madrid!...

Aujourd'hui, ces hommes reparaissent ; ils nous proposent de réorganiser notre armée. D'ailleurs, réorganiser est la fureur de notre époque... Tout le monde s'y met ; rien ne doit rester de ce qui a été vaincu ; c'est le *væ victis* éternel ; et, chose étrange ! à force d'outrages, l'armée elle-même a fini par tremper dans cette commune injustice. Si bien qu'en ce moment, si je voulais plaire à l'opinion publique, je devrais dire que tout est mauvais, que tout est à refaire, et finir invariablement par ceci : que le mal vient des *dix-huit années de corruption !* Ces choses, je ne les dirai pas. Je crois que nos soldats étaient admirables, et, *qu'à nombre égal*, ils

étaient invincibles. Et pour cela, je ne fais que suivre l'opinion de l'ennemi lui-même. Malheureusement, nous avons le vertige de la défaite. La nature nous a merveilleusement doués pour l'attaque ; mais le jour où la victoire se dérobe, nous n'avons pas ces qualités résistantes et tenaces qui triomphent du malheur.

Je crois que l'histoire sera plus juste pour les vaincus qu'ils ne le sont aujourd'hui pour eux-mêmes. L'histoire dira que l'organisation de l'armée prussienne était infiniment supérieure; que son artillerie était admirable, son état-major d'une instruction de premier ordre, mais que tout cela n'est pas la cause du désastre. *Nous avons été vaincus par le nombre.* Si la France est écrasée aujourd'hui, c'est parce que deux cent soixante mille soldats ont été affronter toute une nation en armes. Nous avons été vaincus comme Napoléon Ier l'a été à Leipsick, car, ainsi qu'il l'avouait à Sainte-Hélène : « La victoire finit toujours par rester aux gros bataillons. » Et cela est si indiscutable, que je demanderai à M. de Moltke lui-même *s'il aurait osé envoyer trente-deux mille hommes de ses meilleures troupes soutenir le choc du maréchal Mac-Mahon !*

Voilà la vérité. Mais à qui la faire entendre aujourd'hui? Le vertige de la défaite nous a donné une inquiétude, un besoin de tout ébranler, de saper ce qui reste .... si bien, qu'après avoir été livrée aux expériences de tous les auxiliaires, voilà notre pauvre armée jugée, discutée et outragée par les grands génies de la démocratie. Les uns nous disent : Moralisez la nation ; guérissez la corruption de Décembre. — Donnez l'instruction obligatoire, dit celui-là. — Inspirez les vertus du citoyen, dit un autre... Tout cela est insensé. Ces choses peuvent être les

meilleures du monde ; mais la liberté, l'instruction et la morale n'ont rien à faire avec le soldat. L'homme le plus instruit, le citoyen le plus honnête, le libéral le plus intelligent peut faire triste figure sur le champ de bataille, tandis qu'un vrai bandit qui ne sait ni lire ni écrire, un Arabe, un Cosaque du Don, peut faire un soldat incomparable ! Ceux qui ont commandé les zouaves à Inkermann et à Sébastopol, ceux qui pendant une année entière ont suivi ces héros à travers des souffrances et des luttes sans pareilles, ceux-là peuvent dire si c'était à leur instruction, à leur morale et à leurs droits de citoyen qu'ils devaient leurs succès !... Je voudrais savoir si, dans l'antiquité, les troupes d'Alexandre et de César, et, dans les temps modernes, celles de Fréderic II et de Napoléon Ier ont dû à ces qualités-là d'avoir étonné le monde !

Je l'ai déjà dit : la guerre étant une chose barbare et contraire à la nature, les lois ordinaires de la morale n'ont rien à faire avec elle ; et, le plus grand danger pour moi, c'est de voir toutes ces rêveries et ces spéculations creuses persister en face des terribles réalités de l'heure présente. Si nos désastres ne suffisent pas, que faut-il donc pour nous rendre pratiques, mon Dieu ! Et pouvait-on jamais se douter qu'après la tempête on entendrait les mêmes folies ? « *Ouvrez le vieil édifice*, dit M. de Freycinet, et appelez-y à flots l'air et la lumière. *Le concours de l'élément civil* peut seul donner à l'armée la vie et la force qui lui manquent aujourd'hui. » Nous savions bien que le vieil édifice était ouvert pendant la délégation de Tours, mais, n'y ayant jamais vu que le chaos, nous ne pouvions croire que ce fût la lumière qui y eût pénétré. Et, il faut vraiment que cet ingénieur ait une foi bien robuste dans l'élément civil, pour qu'elle ait

résisté à l'expérience qu'il a tentée pendant cette lamentable époque! Pour moi, je suis émerveillé de retrouver ces hommes aujourd'hui; de les retrouver avec la même assurance et la même audace. Ont-ils donc oublié tout le mal qu'ils nous ont fait? Faut-il remettre sous leurs yeux ce qu'ils disaient encore *la veille même de l'invasion?* « Pourquoi tous ces préparatifs? s'écriait M. Jules Favre. Nos véritables alliés, ce sont les idées; c'est la sagesse et la justice. » « Qu'est-ce que la force matérielle? disait M. Garnier-Pagès. *Les armées, les rivières, les montagnes, les forteresses ont fait leur temps.* La vraie frontière, c'est le patriotisme... Défions-nous de la discipline, elle tue le citoyen dans le soldat. » Il est certain qu'aujourd'hui les montagnes des Vosges, les rives du Rhin et les forteresses de Metz et Strasbourg ont, hélas, fait leur temps pour nous. Mais si, vraiment, nous ne devions avoir pour frontières que le patriotisme des républicains, et pour alliés, que les idées de sagesse et de justice telles que la démocratie nous les a montrées pendant la Commune, il faut avouer que la France serait dans une douloureuse situation.

Tout cela est insensé. Jusqu'ici chacun semble n'avoir pour préoccupation que de faire rentrer les désastres de la patrie dans le cadre de ses idées, de ses prévisions et de ses passions personnelles. Je crois que pour tous les gens de raison, en dehors de l'armement, il n'y a qu'une infériorité réelle dans notre armée : celle du corps d'état-major; infériorité trop facile à comprendre. Elle ne tient pas aux hommes, elle tient aux institutions. En Prusse, on recrute ces officiers parmi ceux de toute l'armée, à quelqu'arme qu'ils appartiennent, avec la menace d'être renvoyés de l'état-major dès qu'ils ne montreront

plus le zèle et l'attitude désirables. De là, chez ces officiers jeunes, ambitieux, travailleurs, une émulation dont on ne peut se faire aucune idée. Et tandis que, chez nous, l'officier d'état-major, par le seul fait d'avoir passé à 21 ans un bon examen, se trouve dispensé de travailler pendant le reste de sa vie, étant sûr, quelle que soit son infériorité, d'arriver fatalement à un grade supérieur, et d'être chargé un jour ou l'autre de hautes fonctions, l'officier prussien ne cesse de retourner de l'état-major dans les régiments et des régiments dans l'état-major, ne sortant pas des concours, des écoles, et, dans aucun grade, ne pouvant se dire : Enfin, je suis arrivé, et je vais pouvoir jouir du repos! Voilà une supériorité incontestable. Si incontestable même, si éclatante, que l'on ne conçoit vraiment pas comment les lettres du baron Stoffel n'ont pas suffi à éclairer le gouvernement impérial; car, à cette organisation, il y a deux avantages : non-seulement de tenir les officiers d'état-major perpétuellement en haleine, mais encore de permettre à l'armée entière de concourir pour ces grades. Il est une chose que l'on ignore généralement, c'est que jusqu'ici, en dehors du champ de bataille, un officier français *n'a aucune occasion de révéler son intelligence*. Avec notre organisation, il est condamné à attendre une campagne qui souvent ne se présente jamais, et à se ronger dans l'inaction. Qui de nous n'a rencontré de ces officiers jeunes, ardents, ambitieux, — et, ne vous y trompez pas, dans l'état militaire, l'ambition est une vertu — prêts à accepter tous les travaux, à se présenter à tous les concours?... Mais, que faire? ils ne sont pas sortis de l'état-major! C'est fini pour toute leur existence. Quel moyen pour eux de se faire connaître? Ah! s'il y avait

une académie comme celle de Berlin, école d'enseignement supérieur, où tous ont le droit de se présenter!... Mais non! en France, nous n'avons rien. Il y a des inspections générales, dites-vous? C'est une plaisanterie. Une inspection générale n'a jamais été que la revue de l'ensemble d'un régiment, mais jamais l'examen personnel des différents officiers. Et tandis qu'un homme qui se sent de l'intelligence, de l'avenir, se ronge dans une garnison sans avoir aucune occasion possible de se révéler à ses chefs, il a près de lui un charmant officier d'état-major qui, sentant sa position inamovible, s'endort dans une douce quiétude et cherche une fonction d'aide de camp où la vie sera encore plus facile. Ne vous y trompez pas : l'armée étant une chose créée pour faire la guerre, quand elle ne tue pas, cette chose-là est dans une situation anormale que nous ne pouvons comparer à rien. C'est l'inaction, c'est l'oisiveté, c'est l'attente... quelque chose de stagnant et de mortel pour l'intelligence. Un ingénieur, un magistrat, un administrateur, a dans ses fonctions de tous les jours une occasion incessante de se révéler, tandis que la vie de régiment ne demandant que l'exactitude et la discipline, l'intelligence n'y a point de part; de sorte que, je vous jure qu'au dépôt, il n'y a aucune différence entre un homme supérieur et un imbécile. Si bien qu'en voyant ce qui s'y passait, je me disais parfois : Si Napoléon Ier était ici, à quoi le distinguerait-on des autres ?

Aussi, de toutes ces transformations dont on parle chaque jour, voici la plus importante, la plus indiscutable. Après avoir rétabli la discipline, perfectionné l'armement, il faut créer de vrais officiers d'état-major, capables de diriger une armée, et avoir des écoles d'en-

seignement supérieur, avec des concours *accessibles à tous*, et qui permettent aux officiers et *sous-officiers* de révéler leur valeur. Quant aux soldats, ne vous en inquiétez pas. Ils ont ce que ne peut donner ni l'instruction, ni la liberté, ni les droits de citoyen et tant que vous ne les ferez pas écraser par le nombre, en face d'une artillerie invisible, vous pouvez compter sur eux !

XXXII

LES VACANCES

17 septembre.

Connaissez-vous Houlgate ? connaissez-vous Beuzeval ? Eh bien, croyez-moi, il vaut mieux être ici que sur le boulevard des Italiens !... Un beau jour on dit : Décidément, j'étouffe dans ce Paris ! J'en ai assez des ruines... j'en ai assez des républicains... On prend son guide, et l'on cherche une ville d'eaux... Mais bah ! le meilleur est encore d'aller à l'aventure !... Partir sans savoir où l'on va !... courir à la mer et dire : Je suivrai la côte et je m'arrêterai là où il y aura une plage paisible, sans politique et sans bruit. Seulement, le chemin de fer commence par vous déposer à Trouville. Invariablement ça se passe comme cela. On voudrait bien aller ailleurs, mais lui ne veut pas. Il vous laisse dans une espèce de faubourg, quelque chose de désert comme Pompéi, un chaos de splendides villas jetées sur le sable, à travers lesquelles s'agitent des femmes à jupes retroussées et à chignon jaune. Là-bas, au fond d'une salle, un piano mélancolique joue une valse, pendant que deux femmes

incomprises dansent sans cavalier. Peut-être leurs demeures sont-elles anéanties, leurs campagnes occupées par l'étranger, leurs parents tués à l'ennemi ?... Elles dansent pour oublier, pour s'étourdir !... On retrouve là des visages qu'on a vus partout; de pauvres êtres qui traînent leurs ennuis de Hambourg à Bade, et de Bade à Monaco... Partout où le regard peut s'étendre, on ne voit que ce pays dénudé, ces tristes grèves, avec une rivière sans eau, et ces éternelles créatures qui s'en vont bâillant leur vie !... Cela s'appelle Deauville; c'est une chose que la mort de M. de Morny a tuée... On regarde un instant et on passe...

— Allons ! allons ! ce plaisir-là est trop triste, sortons d'ici... Cocher, voulez-vous nous conduire ?

— Où ça, messieurs ?

— Nous ne savons pas ; nous voulons suivre la côte, jusqu'à ce que nous rencontrions un pays qui nous plaise.

— Oh ! je connais cette manière-là. Je veux bien ; mais c'est plus cher.

— Pourquoi est-ce plus cher ? Puisqu'il n'y a qu'une route, à moins de nous jeter dans l'eau vous ne pouvez pas nous conduire ailleurs ?

— Oui ; mais de ne pas savoir où l'on va, ça fatigue beaucoup ma bête. Enfin, montez tout de même...

Je ne sais pas si ça fatigue la bête, mais ce qu'il y a de certain c'est que la route se fraye juste un passage entre la prairie et la mer. Il fait un soleil radieux. Tout est ruisselant de lumière, et à travers une poussière d'or on aperçoit Villiers perché sur la colline entre ses arbres et ses troupeaux. Au bout de vingt minutes la carriole se ralentit peu à peu, puis elle s'arrête.

— Messieurs, il faut descendre...

— Comment? il faut descendre!

— La côte est rude, et si vous restez dans la voiture, ma bête va se pâmer.

— Mais, pourquoi restez-vous sur votre siége, vous?

— Oh! ne faites pas attention; elle est habituée à moi; mais, vous autres, si vous ne descendez pas, je la connais, elle va se pâmer.

Nous descendons précipitamment. C'est si beau, du reste, qu'on oublie tout. A mesure que la route s'élève, nous voyons les côtes du Havre, la pointe de Hève avec des reflets pourpres qui semblent flotter à l'horizon; et au lieu du bleu de la Méditerranée, la mer, d'un vert laiteux frangé d'argent, a ces lueurs tristes et superbes auxquelles on reconnaît le vieil Océan. Enfin, nous voilà au sommet; remontons dans la carriole, et en route... Au bout d'un quart d'heure, la carriole ralentit peu à peu, puis elle s'arrête...

— Messieurs, voilà la seconde côte, il faut descendre!

— Oh! c'est intolérable, nous ne bougeons plus!

— A votre aise, messieurs; mais, moi, je connais ma bête, elle va se pâmer.

Cette fois, nous résistons énergiquement.

— C'est égal, dit Édouard, visiblement inquiet; s'il est sûr qu'elle va se pâmer, il vaudrait peut-être mieux descendre.

— Demandez plutôt au garde-côte, crie le cocher. N'est-ce pas que ça lui arrive toujours sur c'te maudite côte?

— Oh, messieurs, descendez, et il n'est que temps; ce qui m'étonne, c'est que la chose ne soit pas déjà faite.

Nous dégringolons de nouveau; mais évidemment, c'est

un cocher qui ne prend des voyageurs que pour l'escorter et lui tenir compagnie, avec un garde-côte pour lui prêter main-forte; seulement ça coûte très-cher. Le pays est splendide, mais le soleil est brûlant; et bientôt je tombe échoué sur le revers du fossé en déclarant que je suis comme la jument, et que, si cela continue, je sens que je vais me pâmer...

... On entend des grelots... Vous êtes sauvés, nous crie-t-on; voici Bapaume... Qu'est-ce que c'est que Bapaume ?... Bapaume !... C'est l'ami du pays; le voilà qui s'arrête au village pour déposer un enfant, prendre un panier, héler le garde-côte, confier une petite fille à un brave gendarme qu'il n'a jamais vu; et, si vous oubliez de payer votre place, ce n'est pas lui qui vous la réclamera. Sommes-nous loin de Paris, mon Dieu!... Et nous voilà emportés par cinq chevaux, qui n'ont nullement envie de se pâmer.

— Où allez-vous, messieurs ? dit Bapaume.

— Nous ne savons pas, mon ami. Mais nous voudrions bien être arrivés avant le dîner, afin de pouvoir prendre notre bain.

— Dame ! vous avez Houlgate; et puis, il y a Beuzeval...

Nous reprenons notre guide. La description si différente de ces deux villes d'eaux nous laisse longtemps rêveurs. Dans l'omnibus, chacun dit son mot. Les partisans de Beuzeval disent qu'Houlgate est un tourbillon de plaisirs, un vrai lieu de perdition, et les partisans d'Houlgate affirment que Beuzeval est habité par des puritains d'Ecosse. Pendant ce temps, la route, qui s'était jetée dans les terres et qui s'était fermée comme une vallée des Vosges, s'ouvre tout à coup et nous découvre un

merveilleux horizon tout baigné dans une radieuse lumière.

— Ah ! c'est trop enchanteur ! je m'arrête ici. Comment cela s'appelle-t-il ?

— C'est Houlgate, Monsieur.

— Eh bien ! et le tourbillon ?... Je ne vois pas de chignon sur la grève !... Enfin commençons par Houlgate ; demain nous ferons le voyage de Beuzeval.

Et dans mon ravissement je cours sur la plage ; je rencontre un pêcheur.

— Dites-moi, mon ami, est-ce bien loin Beuzeval ?

— Mais, Monsieur, vous y êtes.

— Ah ! mon Dieu ! moi qui me croyais à Houlgate !

Je vais à l'hôtel prévenir mes amis.

— Alerte ! alerte ! on nous a trompés, nous sommes à Beuzeval.

— Point du tout, répond le domestique, Monsieur est dans l'erreur ; ici, c'est Houlgate.

— Mais, on m'a dit que j'étais à Beuzeval ?

— Tout à l'heure, derrière cet arbre, Monsieur était bien à Beuzeval ; mais, depuis qu'il a passé le ruisseau, Monsieur est à Houlgate.

— Eh bien, et cette chèvre qui broute là sous les fenêtres ?

— Elle est à Beuzeval.

— Et la vache qui passe sur le chemin ?...

— Monsieur, la voilà qui entre à Houlgate.

On n'ose plus bouger... à chaque pas on change de village... ce qui n'empêche pas les guides de vous dire le plus sérieusement du monde qu'il y a sur cette plage deux villes d'eaux, toutes différentes d'esprit et de climats, et qu'il faut bien savoir les distinguer, attendu que leurs

mœurs et leurs habitudes n'ayant aucune espèce de rapport, la moindre confusion serait tout à fait déplorable; si bien, qu'avant de partir on voit une quantité de familles qui sont là hésitantes devant cette grave détermination !

Mais il ne s'agit pas de cela; la mer est superbe, je l'entends qui m'appelle. Ici, point n'est besoin de cabines: on sort de sa maison pour se jeter dans l'eau, et, à travers tout le village, on ne rencontre que des gens demi-nus courant à la plage.

— Allons, allons !

Seulement le temps de défaire ses malles, de se déshabiller, de causer avec son hôte, on regarde... il n'y a plus rien, la mer est partie !

On sonne le garçon.

— Garçon, où est la mer ?

— Monsieur, elle se retire.

— Oui, elle se retire; mais où va-t-elle comme cela? Je ne la vois plus.

— Ah ! Monsieur, ça dépend : quand c'est la *morte-eau*, elle s'arrête là-bas; mais quand c'est la grande mer, il faut aller bien loin.

— Eh bien, aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur, c'est la morte-eau; et en partant maintenant vous pourrez peut-être la rattraper.

— En route ! en route ! il n'y a pas un instant à perdre !... Et nous voilà tous courant sur un sable d'or, sautant joyeusement dans les flaques d'eau, enivrés par cette brise de mer, ce soleil radieux, et par-dessus tout cette joie d'être échappés de Paris !... car, si on voit des crabes et des méduses, on ne voit pas de républicains... Seulement, si nous courons bien, il est certain que la mer

court plus vite que nous. Aussi, je commence à craindre que le domestique ne se soit trompé, et que ce ne soit pas la morte-eau. Elle se sauve comme une enragée, abandonnant tous ces pauvres poissons le ventre en l'air, avec des milliers de coquillages dont la nacre étincelle sous nos pas. Enfin, après une demi-lieue, je crois que nous la tenons.

— Comme nous allons faire une pleine eau!... disent les nageurs en me regardant d'un air dédaigneux. Ils me le disent comme ça, parce que moi, je ne peux pas! c'est-à-dire, je nage très-bien, mais, pour cela, il faut que j'aie pied. Je fais tous les mouvements le plus régulièrement du monde, seulement dès qu'un monsieur me crie : on n'a plus pied! tout de suite je vais au fond. J'ai tout essayé : j'ai pris les liéges, j'ai pris les gourdes, rien n'a fait; et il me suffit de penser qu'il y a cinq pieds d'eau pour entraîner le tout au fond de la mer.

Enfin, ces messieurs s'élancent pour piquer leur tête, et ils tombent le ventre sur le sable. Nous nous étions trompés; c'était peut-être la morte-eau, mais, ce n'était certainement pas la mer. — Continuons, disent les plus intrépides, et la caravane repart de plus belle. Au bout d'un autre kilomètre on commence à avoir de l'eau au-dessus du genou. — Mais, enfin, où est la mer? cela n'a pas de bon sens; où va-t-elle comme cela?... faut-il courir jusqu'en Angleterre?

— Monsieur, répond un pêcheur, c'est que vous êtes sur la plage de Beuzeval; si vous aviez pris celle d'Houlgate ce ne serait pas la même chose.

— Oui, je sais, mon ami.

— Du reste, ne riez pas, tous les ans nous avons des familles entières qui se noient sur nos côtes.

— Mais, enfin, pour cela, il faut se coucher sur le ventre ! Ce n'est pas possible ! Allons, allons, faisons comme eux, couchons-nous !

Et nous voilà à quatre pattes, sautant en rond comme des grenouilles. Mais, bientôt la mer, qui n'a pas fini sa course, se sauve plus loin, nous laissant échoués sur le sable avec les crabes et les méduses.

C'est le moment du retour. Baigneurs, femmes et enfants, reviennent en pataugeant dans les flaques d'eau, cherchant les bêtes, se roulant sur le sable. Quand je dis : des femmes, on ne sait pas au juste. On voit un affreux lainage tout ruisselant surmonté d'une coiffe de toile jaune ; et un monsieur vous dit tout bas : voici la plus jolie femme de la saison ! Et même, je vous avoue que je n'ai jamais compris qu'il se fît tant de mariages au bord de la mer. Là, l'espèce humaine m'est toujours apparue sous son plus fâcheux aspect. Quand une fois on a vu une femme dans cet état, et que le soir on la retrouve au Casino, on ne la reconnaît vraiment plus ; et il semble qu'on lui a mis une tête neuve comme à une poupée.

Le meilleur, c'est qu'au lieu de se préoccuper de toutes ces choses, ainsi que cela se passe à Trouville, il y a ici une bonhomie, une honnêteté, une simplicité de mœurs !... On rit, on vous éclabousse en passant ; on vous parle sans vous connaître. Un monsieur m'apprend qu'il est question de créer une compagnie d'omnibus avec correspondance et des prix différents pour la grande mer et la morte-eau ; les jours où l'omnibus n'attrapera pas la mer, l'argent sera rendu. Pour le retour, les femmes monteront dans l'intérieur, et les hommes ruisselleront au-dessus. Mais, on nous appelle ! courons nous habiller, et partons à l'aventure, sans guide, sans rien !...

Quel merveilleux pays! quelle verdure! Au lieu de ces tristes dunes, de ces grèves désolées qui marquent toujours la fin d'un continent, ici ce sont les prairies dans leur splendeur qui s'en vont emmenant les ruisseaux d'eau vive, les arbres et les troupeaux jusqu'à la mer!

Comme cette nature est calme et bien faite pour restaurer l'âme et donner la paix! Comme on sent qu'ici chaque chose est à sa place et que chacun est content de son sort! Et puis, en sortant des tristesses de Paris, cette nature a des sourires qui vous enivrent. On est ébloui par l'éclat et la limpidité de l'air. Et vraiment, en voyant ces troupeaux, ces splendides pâturages, cette terre bénie entre toutes, on se demande quelle serait la richesse de notre chère France si elle n'était livrée à l'étranger et aux républicains.

Pendant que nous causons de ces choses, le soleil se plonge dans la mer comme dans un métal ardent. Alors, ces lagunes dont je me plaignais tout à l'heure deviennent d'une incomparable beauté. Je les vois comme autant de lacs avec des tons changeants, des lueurs d'opale, tout cela baigné dans une vapeur pourpre qui embrase l'horizon!...

Mais, là-haut, derrière les arbres, des cloches et des chants nous attirent; c'est Notre-Dame de septembre. Je gravis les marches de la chapelle, je m'appuie à la colonne, et tout en regardant l'horizon de temps à autre, mon œil plonge dans cette église de campagne. Les murs sont couverts de ces *ex-voto* apportés par les marins. On ne voit partout que navires en détresse; saintes vierges apparaissant tout à coup; petits mousses sauvés du naufrage; et l'église se remplit peu à peu... Les pêcheurs

arrivent avec leurs femmes et leurs enfants ; je vois ces hommes simples et paisibles qui passent près de moi, la vareuse sur l'épaule. Ils mènent une vie dure, luttant sans relâche avec le vieil Océan pour lui arracher le pain du jour; ils souffrent, mais ils ne connaissent ni la haine, ni l'envie ; ils acceptent leur sort, espérant une vie meilleure ; en passant, ils me saluent sans me connaître, et pour moi, infortuné Parisien, je me sens le cœur tout rafraîchi de voir des pauvres qui ne me haïssent point.

Déjà le soleil s'est couché, et la mer s'est recouverte d'une teinte plombée, lorsque tout à coup des flèches d'or s'élançant comme une gloire, montent jusqu'au zénith, empourprent le ciel et l'eau et projettent sur tout l'horizon comme des reflets d'incendie ! Sous la réverbération de cette lumière étrange, les lagunes prennent un éclat de vif-argent et de métal en fusion... On regarde ! On a le frisson du beau ! C'est insensé ! c'est superbe, c'est la création dans sa gloire !...

— Bon saint patron, protégez le petit Antoine ! dit une voix derrière la colonne.

...Et si j'entrais aussi prier mon patron?...Et dire qu'autrefois c'était si facile de prier !... dire que si, au temps jadis, j'étais venu sur cette plage, après avoir contemplé un pareil spectacle, j'aurais fait comme le petit Antoine, je serais venu trouver mon patron et remercier Dieu !... dire que j'aurais fait cela simplement, sans lutte et sans effort... tandis qu'aujourd'hui, il faut lutter pour prier, lutter pour espérer, se défendre du doute !...le doute hideux qui se glisse partout, se dresse à votre foyer, vous poursuit à l'église, où on entend son rire de damné...

— Allons ! allons ! descendras-tu ? me crie Édouard. On va manger les crevettes sans toi ; ce soir nous faisons le grand voyage de Beuzeval !...

XXXIII

LE COMPLOT

19 septembre.

Chaque jour j'entends parler du complot ; et je reconnais qu'autour de moi on commence à s'en préoccuper sérieusement. Malgré tout, je persiste à dire que le danger n'est pas du côté où l'on regarde. Ayez l'ordre, le respect des lois, faites régner la confiance et vous n'aurez pas de conspiration bonapartiste à redouter. Vous semblez croire qu'un homme peut, tout à coup, se jeter sur un gouvernement fort et respecté. Dieu ne permet pas ces choses. Un homme ne peut rien ; il profite d'une situation que d'autres ont créée. Quand un despote arrive, c'est la révolution et ses crimes qui l'ont porté au pouvoir ; et il est toujours vrai de dire qu'un peuple n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite.

Si Bonaparte à son retour d'Égypte n'avait pas fait le 18 brumaire, un autre général l'eût fait à sa place ; car, les forfaits de la Convention et l'incapacité du Directoire avaient rendu une dictature inévitable. De même, au lendemain des saturnales de Juin, quand la France épou-

vantée a été se jeter aux pieds de Napoléon III, qui n'était connu que par les exploits de Strasbourg et de Boulogne. Et voilà ce qui révolte ma raison dans ce que j'entends chaque jour. Ce n'est pas pour l'exilé de Chislehurst que je proteste, c'est pour la France. Ayons au moins de la dignité, respectons-nous nous-mêmes; et au lieu de perdre notre temps en récriminations stériles; au lieu d'outrager, quand elle est tombée, une dictature qui est notre ouvrage, tâchons de ne pas en préparer une autre par nos folies; efforçons-nous de relever la nation, et de devenir meilleurs. La vérité, c'est que deux fois depuis le commencement de ce siècle, après des orgies sans nom, la France, éperdue, s'est jetée dans les bras d'un despote et a été lui demander l'ordre, le repos, la sécurité. La véritable honte n'a pas été de subir ce despotisme, mais de l'avoir rendu inévitable. Ce sont les échafauds de 93 qui ont fait le premier Empire; ce sont les massacres de Juin qui ont fait le second; et si nous sommes vraiment destinés à revoir un despote, ne cherchez ni bonapartistes, ni complot, ne vous en prenez qu'aux forfaits de la Commune et à la terreur des révolutions nouvelles.

« — La Commune, dit-on, à qui la devons-nous, si ce n'est à la corruption de l'Empire?... pauvre peuple égaré, perverti par les exemples d'en haut... » Ces choses se disent, se répètent, et bientôt feront partie de l'histoire... A cela je n'ai qu'un mot à répondre : Et les journées de Juin, voudriez-vous me les expliquer?... Les journées de Juin qui auraient été aussi terribles que celles de Mars, si le peuple avait eu quatre cent mille fusils, deux mille canons et les forts, et l'enceinte!... Les journées de Juin, où cent mille sauvages ont fusillé l'archevê-

que, coupé le général Bréa en morceaux, mis Paris au pillage et assassiné nos soldats!... Les journées de Juin, qui ont jeté la société dans un tel péril qu'il a fallu que la France entière se levât pour sauver notre capitale!

Depuis quatre-vingts ans que la révolution prêche le désordre, l'émeute, la haine, l'envie; depuis quatre-vingts ans qu'on dit à ce peuple qu'il n'y a pas de Dieu et qu'il faut jouir au plus vite, il est commode, en vérité, le jour où ces conseils ont porté leurs fruits, de répondre simplement : « C'est la faute de l'Empire. » Mais qui espère-t-on tromper ainsi? Il faudrait pour cela que la veille du Deux-Décembre ces mêmes hommes, déchaînés sur nous, n'eussent pas entraîné la France au bord de l'abîme. Ce n'était pas la corruption de l'Empire qui leur avait inspiré cette fureur alors... Non, c'était le sentiment qui les anime aujourd'hui, qui les animera toujours, c'était la haine, c'était l'envie...

Après les trente-trois années du gouvernement constitutionnel, au lendemain du règne des d'Orléans, les plus honnêtes des princes, alors qu'il n'y avait ni le luxe, ni les plaisirs, ni toutes ces choses que l'on blâme à bon droit, cette haine s'est dressée aussi vivace, aussi terrible qu'elle devait l'être après la chute du despote... Louis-Philippe a été renversé sans raison, comme à sa place l'aurait été tout autre. C'est le trône, ou plutôt, c'est l'ordre, les lois, la société, la religion, que rêvaient d'anéantir ces hommes qui, lorsqu'on leur demandait ce qu'ils voulaient, répondaient : — Nous ne voulons *rien*... Ce sont ces hommes qui sont les véritables auteurs du Deux-Décembre. Ce sont eux qui, par la terreur qu'ils inspiraient, ont jeté la nation aux pieds d'un dictateur. Ce sont eux qui lui ont fait accepter un pareil régime, malgré les fau-

tes, malgré les crimes, malgré tout, parce qu'avant de songer à la politique, la première pensée d'un citoyen sera toujours de protéger sa demeure, sa famille, son foyer.

Mais, en vérité, ce qui semble inconcevable, c'est de voir que les hommes qui nous reprochent ce gouvernement sont ceux-là mêmes qui en seront responsables vis-à-vis de l'histoire. Ils nous disent aujourd'hui : « Vous avez voté le plébiscite !... » Je crois bien que nous l'avons voté ! Et, je puis l'affirmer, de tous ceux que je connais, pas un ne l'a fait par dévouement pour le dictateur, tous l'ont fait par horreur de vous. Car on sentait instinctivement que la lutte n'était pas entre l'empereur et un autre gouvernement, mais entre l'ordre et la révolution, entre la société et le chaos; instinct qui ne nous trompait pas, puisqu'à peine cet homme tombé, les saturnales de Juin, interrompues par lui, ont recommencé de plus belle, pour aboutir à cette orgie de la Commune, qui restera comme le plus grand forfait des temps modernes.

Quand une nation a connu de pareilles hontes, au lieu de maudire les dictatures qui ne sont que les effets, elle ferait mieux de remonter aux révolutions qui sont les causes. C'est absolument comme une contrée infestée par les brigands, où les habitants affolés de peur, auraient été demander aide et protection à un gendarme. Après avoir été défendus par lui pendant vingt ans, ils auraient beau dire que le gendarme était corrompu, qu'il avait de mauvaises mœurs, qu'il a fait une grande fortune dans le pays, on serait toujours en droit de leur répondre : Pourquoi avez-vous eu besoin de lui ?

Notre malheur, c'est d'avoir eu besoin du gendarme... Et, nous ne pouvons le nier, puisque la veille de son ar-

rivée la contrée était à feu et à sang, et que le lendemain de son départ tous les crimes ont recommencé. Et au lieu de vous en prendre à lui, prenez-vous en donc aux brigands qui vous ont forcés d'aller le chercher.

Pour moi, je trouve indigne d'une grande nation de ne pas savoir supporter le poids de ses fautes. L'Empire était corrompu, dit-on; c'est que la nation, corrompue elle-même, était descendue au point d'avoir besoin d'un tel régime. Et, vis-à-vis de l'Europe qui nous regarde et qui nous juge, nous devrions au moins garder le silence sur un gouvernement que nos folies avaient rendu inévitable, et qui, au bout de vingt années, paraissait si nécessaire à la France que huit millions de citoyens venaient le supplier de rester. Relevons-nous; ayons un gouvernement qui inspire la confiance à tous les honnêtes citoyens, à tous les hommes de bien, et nous n'aurons plus de complots à redouter. Vous vous plaignez qu'il se crée des journaux bonapartistes? Ces journaux ne sont rien par eux-mêmes. Vous seuls pouvez leur donner de l'influence; et déjà, j'ai le regret de le dire, votre République a commis assez de crimes pour leur permettre de paraître avec éclat. Au lendemain de Sedan, ces journaux étaient impossibles. Rien au monde n'aurait pu faire accepter à l'opinion publique un réveil de l'idée napoléonienne. Non-seulement l'Empire semblait englouti pour jamais, mais la façon dont la chose était tombée semblait condamner ses partisans eux-mêmes à un silence éternel. Eh bien, savez-vous pourquoi ils peuvent parler aujourd'hui? c'est que depuis l'Empire il y a eu le scandale du 4 septembre, le chaos révolutionnaire, et surtout les forfaits de la Commune; c'est qu'au lendemain même de la chute de l'usurpateur, la populace déchaînée a jeté

l'épouvante et qu'alors chacun s'est dit : Quels que soient les crimes de cet homme, c'était vraiment lui qui nous défendait contre ces gens-là.

Au lieu de retourner toujours un cadavre et de chercher à l'horizon des conspirations bonapartistes, rendez donc la France assez forte pour n'avoir plus à les redouter. La véritable conspiration bonapartiste, c'est la conspiration révolutionnaire. Ceux qui préparent le retour d'un despote, ce sont les hommes qui ont incendié nos palais, fusillé les otages, assassiné nos soldats. N'effrayez pas la société et elle ne cherchera pas un sauveur. Vous demandez qu'on agisse contre les journaux bonapartistes ? Ce sont donc les vôtres que l'on supprimera; car l'*Ordre* aura beau faire, il ne viendra jamais à bout de disculper l'Empire, tandis que vous autres vous viendrez peut-être à bout d'épouvanter la nation !

Enfin, quelles que soient vos clameurs sur le complot, je vous le répète encore, je le répéterai toujours : ce sont les massacres de 93 qui ont fait le 18 brumaire; ce sont les massacres de Juin qui ont fait le 2 décembre, et si nous sommes destinés à revoir un nouveau coup d'État, c'est la Commune seule qui l'aura rendu possible.

C'est vous qui avez amené l'oncle; c'est vous qui avez amené le neveu; et véritablement, après Sedan, il n'y a que vous qui soyez capables de ramener l'enfant !...

XXXIV

LES VIEUX CATHOLIQUES

21 septembre.

L'agitation est grande en Allemagne, et le nouveau schisme fait rage. Peut-être me demanderez-vous ce que c'est que les *vieux catholiques*. Je ne vous le dirai pas bien ; car, tout ce que j'ai pu comprendre jusqu'ici, c'est qu'on ne devient vieux catholique que le jour où on ne l'est plus du tout.

Vous le savez, en Allemagne, on a une manière particulière de dire les choses, et il semble vraiment que ce soit dans ce pays que la langue ait été donnée à l'homme pour ne pas exprimer sa pensée. Le catholicisme n'étant autre chose que le christianisme sous l'autorité du pape, je me demande comment c'est en secouant cette autorité qu'on devient tout à coup vieux catholique, tandis qu'en respectant la tradition de dix-huit siècles on se trouve subitement n'être plus qu'un jeune. Aussi, malgré notre entraînement vers tout ce qui ressemble à une révolution, je crois que cette agitation gagnera difficilement notre pays, parce que nous ne la comprenons pas bien.

Avec ce bon sens, cette lucidité d'esprit que nous n'avons jamais en politique, mais que nous retrouvons dans les discussions de ce genre, nous voulons savoir de quoi on nous parle, et il ne suffit pas de nous dire quelque chose d'absolument incompréhensible pour nous le faire admirer.

Les Allemands nous répondent qu'ils sont plus vieux catholiques que nous, parce que ce dernier dogme étant une nouveauté, c'est en ne le reconnaissant pas qu'ils sont fidèles à la religion que le pape enseignait auparavant. Je ne discute pas le raisonnement. Mais, depuis dix-huit siècles, si je m'en rapporte à l'histoire, les papes n'ont fait autre chose que proclamer des dogmes qui n'existaient pas la veille de leur proclamation. Si donc, à chaque dogme nouveau, il s'était rencontré une certaine quantité d'Allemands qui eussent refusé de le reconnaître, cela aurait fait toute une série de vieux catholiques près desquels les vieux catholiques d'aujourd'hui ne seraient plus que des jeunes, et qui, eux-mêmes, auraient été jeunes auprès des anciens vieux qui n'auraient pas voulu reconnaître le premier dogme. Tout ce que je demande, c'est qu'on appelle les choses par leur nom. Et, jusqu'à nouvel ordre, il me semble que quand on ne reconnaît pas l'autorité du pape, on proteste, et que, quand on proteste, on est protestant ; aussi, je voudrais bien qu'on m'expliquât comment on peut se révolter sans protester ; ou alors, comment on peut protester sans être protestant ; ou comment, enfin, on peut devenir vieux catholique à force de ne plus l'être.

On dit que M. Loyson va nous donner là-dessus ses lumières ; et qu'en ce moment même, il nous prépare un livre où, après avoir débrouillé ces mystères, il nous ré-

vélera tous les combats de son âme. Quelque opinion que l'on ait de M. Loyson, ce livre sera édifiant entre tous. Puisqu'il paraît que *depuis cinq ans* ce moine ne croyait plus à la religion qu'il enseignait si admirablement aux autres, ses souffrances ont dû être singulièrement cruelles : renouveler tous les ans des vœux que l'on maudit, monter en chaire pour affirmer des vérités dont on a reconnu le néant, et, sous ce costume sacré, se mentir à soi-même, et mentir aux autres, jusqu'au jour où, voyant le pape prisonnier, on peut enfin aller à Rome lui dire courageusement sa pensée... quel long martyre !...

Ce livre nous expliquera sans doute ce qui se passe dans ces réunions d'Allemagne dont les journaux nous font de merveilleux récits. On y voit autour d'une table, à côté du moine défroqué, d'abord, M. Dœllinger, un vieux catholique ; puis, M. Weber, qui, ayant cessé d'être *jeune*, n'est pas encore devenu *vieux;* puis, M. Humann, qui, n'étant plus catholique, n'est pas tout à fait protestant ; puis, deux pasteurs qui, tout en restant protestants, ont cessé d'être chrétiens ; puis, un voltairien qui croit en Dieu sans croire à l'âme ; puis, un philosophe qui ne croit ni à l'âme ni à Dieu ; et, enfin, tournant autour de la table : libéraux, doctrinaires, démocrates, correspondants de la presse révolutionnaire, émissaires de l'Internationale... qui attendent pieusement les arrêts de cet étrange concile. Quand on demande comment ces gens peuvent s'entendre, on vous répond simplement qu'ils s'entendent pour détruire ; et que, s'il y a entre eux certaines divergences dont je viens de parler, ils se réunissent tous pour frapper sur le Saint-Siége, et que cela suffit à leur conscience. Si bien que M. Loyson, qui ne pourrait écouter un instant les fidèles qu'il a ramenés à

la foi, raisonne le mieux du monde avec ceux qui ne croient ni au Christ, ni à l'âme, ni à Dieu, ni à rien !

Voici, du reste, que nous recevons, traduit de l'allemand, le *Credo* de M. Schulte, qui, dans un magnifique symbole, réussit à concilier toutes ces choses.

« Au nom du rapport du fini avec l'infini, je crois en « Dieu le Père, l'*être pur*, et en même temps le *rien* « *pur*, qui, disparaissant l'un dans l'autre, reparaissent « sous la forme de l'*être-autre* dans leur extérioration, et qui, de la sorte, créent le monde dans leur « unité.

« Je crois en Jésus-Christ, fils unique du Père, l'être « primaire, l'unité absolue de l'*être de soi et par soi*, « sortant du retour parfait de l'être, et devenant par la « parfaite solution de toute opposition l'esprit du genre « humain des temps modernes... »

Il est inutile d'insister sur l'importance d'une pareille révélation, et sur la vive lumière qu'elle va répandre dans les esprits. Aussi, paraît-il, les philosophes allemands qui, jusqu'ici, acceptaient difficilement le christianisme dans sa forme ordinaire, se rendent tous à cette idée de l'*être pur* en même temps que *rien pur* qu'ils aperçoivent désormais dans l'unité de l'*être de soi et par soi*. C'est sur cette base solide que se prépare l'entente définitive entre la démocratie et la religion révélée. Mais il restait encore bien des objections, et on craignait que M. Schulte, qui venait de dégager des mystères de la Bible les vérités que la science pouvait accepter, fût impuissant à expliquer les autres dogmes. Il y répond victorieusement dans la seconde partie de son *Credo* :

« Apparaissant dans la subjectivité de l'idée, le Verbe « a été conçu du Saint-Esprit, est né de Marie, qui re-

« présente l'ancien monde, a souffert sous Pilate; qui est « la monarchie universelle... De là, l'infaillibilité et l'in- « *défectibilité de la communion des scientifiques* à l'état « conscient de l'intelligence, par la raison du vouloir et « du faire, à l'exclusion de l'opposition de la con- « science... »

On se demande, en effet, quelles objections la philosophie pouvait faire; et, quant à moi, j'avoue qu'il me serait impossible d'y répondre. Mais il paraît que ce *Credo*, si simple en apparence, a été le fruit de longues et douloureuses discussions. Les vieux catholiques de Munich ne voulaient pas admettre la solution de l'unité absolue par le retour parfait de l'être. Ils ne pouvaient nier que, dans les rapports du fini avec l'infini, l'être pur et le rien pur disparaissent toujours l'un par l'autre; mais, le croirait-on? ils se refusaient à reconnaître qu'ils reparaissent ensuite dans l'*être autre* sous la forme de leur extérioration? Vérité dont il est inutile de faire remarquer l'importance, puisqu'il paraît que c'est à cette extérioration seule qu'est due l'unité de notre monde.

À partir du jour où ils l'ont reconnue, tous les autres dogmes ont suivi, et c'est par là que, contrairement au « Syllabus », l'entente s'est faite entre le progrès et cette religion qu'on avait voulu rattacher aux superstitions du moyen âge. Dès lors, on le comprend, toutes les barrières sont tombées; la philosophie allemande a tendu la main à la religion révélée, et, au lieu du Dieu de la Bible, l'être de soi et par soi, devenant l'esprit même des temps modernes, Marie représentant l'ancien monde, et Pilate la monarchie universelle, tous les problèmes de notre époque sont venus se résoudre dans la subjectivité de l'idée. Enfin, l'infaillibilité du pape, qui est une concep-

tion monstrueuse, a fait place à l'indéfectibilité de la communion des scientifiques, dogme qui se démontre aisément par la raison du vouloir et du faire, à l'exclusion de l'opposition de la conscience...

Eh bien, si ces choses nous frappent déjà d'admiration, il paraît qu'on se ferait difficilement une idée de l'effet qu'elles produisent en allemand, où, étant un peu moins compréhensibles encore, elles jettent cette heureuse population dans des extases sans pareilles ! Mais, on nous écrit qu'à la fin des conférences, lorsque les *vieux* catholiques raisonnent avec les *jeunes*, les philosophes et les athées sur le rien pur, l'être pur, l'être autre et l'extériorisation..., il y aurait parfois certains démêlés, si tout le monde ne terminait le *Credo* en frappant sur le Saint-Siége.

Cela est parfait. Maintenant, j'ai un conseil à donner à M. Loyson : c'est de rester là où il est, et de ne pas revenir en France. Plus que jamais, au milieu des ruines qui encombrent notre route et de ce vent de tempête qui menace de renverser le reste, les honnêtes gens ont un instinct qui les rapproche des colonnes du temple. Tous ne peuvent y entrer, car, hélas ! dans ce siècle de doute, tous n'ont pas la foi ! Mais, en voyant ce qui se passe, ils voudraient l'avoir ; et, s'ils ne sont pas à l'autel, au moins, se tenant debout sur le parvis, ils jugent sévèrement ceux qui, dépouillant un costume sacré, sortent du sanctuaire en outrageant la religion qu'ils servaient la veille. Je crains que ces hommes n'aient mal choisi l'heure de la désertion, et que, condamnés par les croyants, ils n'aient même pas l'estime des incrédules; car, Dieu merci, dans notre France, les sceptiques eux-mêmes ont en grand

dédain ces moines défroqués qui, au lieu de travailler à l'œuvre commune, agitent notre pauvre monde, déjà si troublé, de leurs scandaleuses révélations ! S'ils se retiraient silencieusement dans leurs cellules, nous croirions peut-être à leur conscience ; mais en entendant tout ce bruit, nous ne croyons qu'à leur orgueil. Orgueil qui jadis a fait rouler Lamennais si bas, qu'à la fin on n'entendait plus le bruit de sa chute.

Il y a une chose que ces hommes ne peuvent nier, c'est que, dans la route qu'ils ont prise, ils ne sont jamais accompagnés et applaudis que par les ennemis mortels de leur religion.

Puis, il y a une autre chose qu'ils ignorent, c'est qu'aussi bien dans l'armée que dans le clergé, déserteurs et renégats, rencontrent autant de dédains chez ceux qu'ils ont été trouver que chez ceux qu'ils ont abandonnés.

XXXV

L'ARMÉE DE GAMBETTA

23 septembre.

La commission des grades poursuit son œuvre ; œuvre cruelle, saignante, et qui devrait être depuis longtemps accomplie. Jamais plus qu'aujourd'hui le pays n'a eu besoin de faire appel à cet esprit de sacrifice qui a toujours animé l'armée. Au lendemain de souffrances sans exemple, venir arracher à des officiers des galons qu'ils croient avoir noblement conquis, et que depuis près d'une année ils portent vis-à-vis de leurs soldats, c'est une des opérations les plus douloureuses que l'on connaisse dans l'histoire.

Il faut que la France vienne dire : Je vous ai déjà demandé de grands sacrifices ; vous, les premiers soldats du monde, je vous ai conduits à un désastre, que tout votre héroïsme n'a pu conjurer ; puis, ensuite, quand il n'y avait plus d'espérance, pour mon honneur je vous ai fait combattre sans armes, sans vêtements, sans vivres... Aujourd'hui je vous demande plus encore... plus que

votre sang, plus que votre vie, je vous demande, pour récompense de tant de services rendus, de vous dégrader vous-mêmes...Et cela les officiers le feront, parce que avec eux il n'y a pas de limites aux sacrifices à la patrie.

Mais, le croirait-on, dans un pareil moment, alors qu'on ne devrait entendre parler que d'apaisement et de résignation, voici des brochures et des journaux qui cherchent encore à jeter la discorde entre les prisonniers d'Allemagne et ce qu'on appelle toujours l'*armée de Gambetta !* A mesure que les citoyens de bonne volonté, les honnêtes gens, cherchent à combler le fossé, les révolutionnaires, les hommes de désordre, sont là creusant toujours... Je ne connais pas d'œuvre plus coupable. C'est un véritable crime de haute trahison. Que toute autre question soit agitée par nos passions, je le conçois; mais celle-là, qui est la question de vie ou de mort, devrait vraiment dominer les rancunes et les colères.

Aujourd'hui, pour la France, l'armée, c'est le salut, c'est l'avenir, c'est le seul point d'appui au milieu du chaos. Aussi, je ne puis dire ce que je pense des hommes qui viennent troubler la conscience de cette armée, l'excitant au mécontentement, envenimant la plaie qui est déjà si douloureuse. A côté de ces hommes, il y a des généraux qui nous expliquent comment en servant l'empereur ils lui ont toujours été infidèles, et comment, plus l'Empire les a comblés de grades et de croix, plus leur haine contre lui était vivace et mortelle. A ces généraux je ne répondrai point, n'ayant pas l'esprit assez délié pour comprendre toutes ces subtilités entre les serments faits dans les colonies et les serments faits dans la mère-patrie. Je crois que pour un soldat il n'y a qu'une parole, qu'un devoir, qu'un drapeau ; et, quand on a eu le mal-

heur de prêter un serment à un homme qu'on méprise, la seule chose à faire, c'est de garder le silence.

Enfin, dans ces temps troublés, la passion, l'esprit de parti sont tels que voilà une brochure sur Gambetta et son armée, où, après des accusations cruelles, on finit par déclarer que la France n'a pas à tenir compte des grades donnés par un tel homme. Je remercie l'auteur des paroles flatteuses qu'il a bien voulu m'adresser; mais j'ai le regret de lui dire qu'il m'est impossible de le suivre sur un pareil terrain. On s'honore en rendant justice à ses ennemis. M. Gambetta est un ennemi politique, et de tous le plus redoutable. Peut-être à cause de cela, si je suivais certaine tactique qui est comme de droit dans la polémique, mon premier devoir serait-il de l'attaquer, quand même, et d'accueillir toutes les calomnies dirigées contre lui. Cela, je ne le ferai point, persuadé que, pour servir une cause juste, ce qu'il y a de plus habile encore, c'est d'être juste soi-même et de rester toujours vrai.

Supérieur à son parti qui nous a fait connaître les plus lamentables trahisons, M. Gambetta a été véritablement patriote. Il a rêvé une défense de son pays, défense folle, furieuse... mais enfin, il a eu la foi, il a cru à son œuvre; il a communiqué autour de lui la flamme qui le dévorait, et je n'en voudrais d'autre preuve que la haine des Prussiens à son endroit. Ses armées étaient mauvaises, sans organisation, sans discipline, sans vivres, sans rien... mais enfin, c'étaient des armées qu'il avait fait sortir de terre et qui ont tenu l'ennemi en échec pendant cinq mois. Vous, qui étiez enfermés à Paris, vous n'avez pas connu ces choses; vous ne savez pas ce qu'a été le nom de Gambetta pour toute la France. Je vous avouerai même que j'aurais mieux aimé qu'il en fût autrement, et que ce rôle

n'eût pas été pris par un homme de la révolution. Mais je crois que le mieux c'est de voir la réalité en face ; je crois que ces accusations sont injustes, indignes de lui, indignes de nous ; et je ne comprends pas, quand on a de si légitimes griefs contre un homme, qu'on en invente de pareils.

Le crime de Gambetta, je vais vous le dire : c'est, tout en aimant passionnément son pays, de lui avoir encore préféré une chose : la révolution. Préférence qu'il avait un peu voilée au seuil de la guerre, mais qui, éclatant plus tard jusqu'à la fureur, a été un véritable scandale pour la nation. Son crime, c'est d'avoir demandé aux orléanistes, aux légitimistes, aux bonapartistes le sacrifice de leurs convictions et de leur foi, sans rien sacrifier lui-même ; c'est d'avoir été si convaincu de la supériorité d'âme des hommes de la monarchie, que, tout en déclarant que le parti républicain ne se battrait qu'à la condition d'imposer toutes ses volontés, il n'ait jamais fait la moindre concession, bien sûr qu'avec nous autres il n'y avait pas de limite à l'abnégation, au dévouement, à la patrie, à la résignation avec laquelle nous nous laisserions outrager chaque jour. Son crime, c'est d'avoir voulu diriger des armées comme Carnot, et de n'avoir pas compris que si les militaires se trompent souvent à la tête de leurs troupes, il y a des hommes qui se trompent bien davantage, ce sont les journalistes et les avocats, lorsque, réunis autour d'une carte, ils franchissent les rivières, traversent les montagnes, prennent d'assaut les forteresses, et sacrifient de vieux généraux comme d'Aurelles et Bourbaki à leurs ordres insensés ! Enfin, son crime suprême, c'est, alors que la lutte était finie, Paris aux mains de l'étranger, toutes les armées anéanties,

alors qu'il ne restait plus ni régiment, ni canons, ni rien, d'avoir laissé croire au peuple qu'il voulait continuer la lutte, quand, mieux que tout autre, il savait cette lutte impossible.

La vérité, c'est qu'au lieu de croire au bon sens, à la pratique, à l'expérience, Gambetta n'a cru qu'à deux choses : la révolution et lui-même. Si, faisant appel aux lumières de M. Thiers, et lui confiant la direction de nos armées, il avait parcouru la France à la manière d'un Pierre l'Ermite, prêchant partout la croisade contre l'ennemi, communiquant à tous le feu qui dévorait son âme, appelant aux armes Vendéens, révolutionnaires, soldats du Christ, sans jamais parler de trahison, et sans semer la défiance... puis, quand tout espoir était perdu, si, dédaigneux d'une popularité malsaine, il avait eu le courage de dire : « Français, jusqu'au dernier jour je vous ai demandé des sacrifices surhumains ; aujourd'hui la lutte est impossible, mais l'honneur du pays est sauvé !... » Ah ! s'il avait fait cela, j'ose dire qu'il aurait une page superbe dans l'histoire, et, tout révolutionnaire qu'il soit à mes yeux, je lui aurais crié : « Merci ! » parce qu'il y a une chose qui pour moi domine tout, c'est la défense du pays !

Ce que je ne comprends pas, c'est que, quand on a de telles choses à reprocher à un homme, on aille inventer contre lui de misérables calomnies. Ce que je ne comprends pas, surtout, c'est qu'on fasse peser les fautes de cet homme sur l'armée qui a été sa victime, et que, bien au contraire, on ne sente pas que plus les ordres ont été insensés, plus les officiers ont été admirables en s'y soumettant.

Bientôt, je l'espère, on ne saura plus ce que c'est que

l'armée d'Allemagne et l'armée de Gambetta. Elles se seront fondues dans ces sentiments d'honneur, de loyauté, de dévouement que l'on retrouve tôt ou tard chez le soldat français. Quels que soient les efforts des révolutionnaires, la noblesse et la fierté d'âme de notre vieille armée triomphera de tout. D'ailleurs, quelles causes sérieuses de dissenssions pourrait-il y avoir entre les glorieux vaincus de Frœschwiller et de Gravelotte et les héroïques victimes de Bapaume et d'Héricourt, puisque tous ont le droit de dire qu'ils ont bien mérité de la patrie? Je sais qu'il y a des officiers qui se sont laissé entraîner à des réclamations regrettables ; mais, ces officiers ne sont pas les vrais coupables. Il faut être indulgent pour eux, et laisser à une presse malsaine la responsabilité de paroles empoisonnées.

Car, Dieu merci pour la France, aujourd'hui encore on peut répéter les paroles du poëte :

« L'abnégation du guerrier est une croix plus lourde que celle du martyr; mais il faut l'avoir portée pour en connaître et la grandeur et le poids. On y est soutenu par une vertu superbe qui se tient debout au milieu de tous nos vices: c'est l'honneur!... l'honneur, c'est-à-dire la conscience exaltée; l'honneur, dont le plus grand mérite est d'être si puissant et toujours beau, quelle qu'en soit la source... car, c'est la chose sacrée que cette chose inexprimable... » Oui, aujourd'hui encore, malgré nos troubles et nos désastres, cette chose sacrée gouverne souverainement l'armée française.

Et, plus tard, nos braves officiers auront le droit de dire en contant leurs exploits : « Tel jour, j'ai vaillamment combattu... Puis, à travers la boue et la neige, j'ai obéi à des hommes qui n'étaient pas dignes de me com-

mander... et, enfin, il est venu une heure où j'ai été plus fier de moi-même que si j'avais pris un drapeau, c'est quand j'ai fait à la patrie le sacrifice d'un grade noblement conquis. »

XXXVI

HOULGATE-BEUZEVAL

25 septembre.

Avez-vous eu l'équinoxe à Paris ? La Seine a-t-elle fait des ravages? Depuis huit jours ici il n'est plus question d'autre chose. Le soir, au beau milieu du repas, le garçon entre tout effaré : Si ces messieurs veulent voir le flot, c'est le moment de descendre !... Nous nous levons précipitamment, abandonnant moules et crevettes, et nous courons au bord de la rivière suivis par les enfants qui cabriolent à travers les tamaris en criant joyeusement : Voilà le flot ! voilà le flot !

Arrivés sur la berge nous nous mettons en rang, et nous attendons patiemment...

— Ah mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit pas passé, dit la petite Caroline tout émue.

— Non, mon enfant; ne fais pas de bruit, il va venir !

A côté de moi, un monsieur qui est très-savant, fait des calculs sur le sable et nous explique le mieux du monde que le soleil étant par ici, la lune tout en face, et la mer dans le milieu, la marée va faire des ravages sans

pareils! Pendant ce temps-là, les autres convives mangent notre dîner, et nous restons une heure entière, les yeux écarquillés, à regarder dans le vide, jusqu'à ce qu'un marin venant à traverser la berge : — Mon ami, savez-vous où est le flot?

— Ah ! le flot!... il y a beau temps qu'il est passé, monsieur.

On rentre sans mot dire ; mais il y a beau temps que le dîner est passé aussi !

— Diable de flot! dit le petit Édouard, qui déjà la veille a manqué ses crevettes de cette façon-là !

Le lendemain matin tout le monde dort d'un profond sommeil, quand on entend un grand bruit dans les corridors :—Voilà le flot! voilà le flot!... Oh ! cette fois nous ne le manquerons pas ! On saute à bas du lit, on s'enveloppe dans sa couverture, on dégringole les escaliers et on court se remettre en position sur la rive. Le monsieur, qui est encore plus savant que la veille, nous explique que c'est aujourd'hui le deuxième jour de l'équinoxe, que la lune est juste à l'endroit qu'il faut, et que, par le moyen de la conjonction et du périhélie, le spectacle va être quelque chose de magnifique !

— N'approchez pas trop, mes enfants, disons-nous, tout épouvantés !

Au bout d'une heure, on voit un mince filet d'eau qui arrive en gazouillant sous nos pieds, pendant qu'une brise légère nous caresse les cheveux. — Mais ce n'est pas un équinoxe, ça ! dit la petite Caroline. Moi, je vous avoue que je suis de son avis... Les tamaris encore humides de rosée sont traversés par une lumière d'or, la mer a des lueurs nacrées d'un éclat incomparable ; c'est ravissant, j'en conviens, mais ce n'est pas un équinoxe. Seulement,

si le flot arrivait toujours à l'heure des repas, ce serait une véritable fortune pour le pays, vu qu'en criant invariablement, au potage : Messieurs, voilà le flot! le même souper pourrait servir pendant huit jours aux voyageurs !

Enfin, puisqu'il n'y a pas de tempête, profitons-en pour monter au château de Careilles : Garçon, une voiture !

— Monsieur, tous les paniers sont déjà partis !

— Eh bien, avez-vous des chevaux ?

— Non, monsieur ; ici les chevaux sont des ânes. Nous avons la charrette suspendue pour ces dames, trois petits ânes pour les enfants, et la grande ânesse pour monsieur.

— Bah ! ce n'est pas loin, dit le savant qui a déjà sa boîte aux herbes attachée sur le dos ; nous irons moitié à pied, moitié en nous promenant; il y a sur la colline la flore la plus curieuse du monde !

Je n'en doute pas; mais cette manière d'aller me laisse rêveur... — Des ânes ! des ânes! crient les enfants...

Il est impossible de résister, et au bout d'une demi-heure toute la caravane se met en route... Je ne sais pas sur quoi la charrette est suspendue, mais on y entend des cris de détresse... et mon ânesse, qui n'est pas d'avis de cette promenade-là, me donne des inquiétudes que je cherche en vain à dissimuler. Mais la journée est si belle !.. Ce n'est pas le ciel éclatant de l'autre jour ; à travers les vapeurs, un soleil d'automne verse sur la vallée sa sereine et tranquille lumière. Tout autour de nous, c'est le silence, la paix... pas un mouvement, pas un bruit... Là-bas, au bout du pré, les vaches couchées sous l'orme nous regardent avec leur tête pensive ; c'est un paysage honnête et charmant, baigné dans

des clartés adoucies. Quand on se penche, on voit ces lagunes avec leurs nuances et leurs bordures de coquillages qui étincèlent comme des pierreries sur un fond de sable d'or.

Pendant l'ascension, le monsieur qui est plus savant que jamais, explique aux enfants que si la mer est partie, c'est que la lune l'attire tant qu'elle peut; que dans le monde tout se tire de cette façon-là, les plus gros emportant les plus petits, et que, si la lune était plus forte que nous, l'Océan nous quitterait pour aller tomber dessus, absolument comme cette pierre qu'il jette du haut du rocher s'en va trouver la rivière. Évidemment il a raison. Pourtant, vous me croirez si vous voulez, j'aime bien la science dans les livres, mais comme ça, en sortant de table, en face de ce splendide horizon, cela me trouble singulièrement... De savoir comment les choses sont faites, pourquoi elles arrivent, je trouve que cela enlève à la nature toute sa poésie. J'aime mieux écouter un pêcheur qui me parle avec épouvante des mystères du vieil Océan... et je pense toujours à ce mot de Béranger : « J'ai perdu ma sainte ignorance, follets, dansez, dansez... » Du reste, j'ai moins de regrets qu'un autre de ce côté, ayant fait au collége tout ce qu'il fallait pour la perdre le moins possible. Mais enfin, j'en sais encore trop, et je vous avoue que ces gravitations, ces périhélies et ces conjonctions-là me gâtent toute la joie d'une promenade.

Pendant ce temps, le chemin côtoie un précipice; on nous conseille de descendre; comme j'ai encore plus le vertige que mon âne, je reste dessus, et je continue sans regarder. On voudrait s'arrêter, mais le guide, qui a son idée, parle sans cesse d'une certaine colonne où des sur-

prises nous attendent. Tout à coup, au détour du chemin, la colline s'abaisse, et nous découvrons un merveilleux horizon. Un golfe de trente lieues d'étendue avec toutes les côtes de la Normandie... C'est comme une coupe immense brisée par la moitié, d'où s'échapperait l'Océan. Aux deux cornes, les rochers d'Étretat et les dunes de Courseuilles... puis le Havre, Trouville, Cabourg... et l'Orne et la Seine couvertes de voiles blanches... Un rayon de soleil, un seul, s'échappant à travers les nuages, vient frapper la pointe du Hève, et lui donne des reflets dorés comme à un socle de bronze florentin. Alors, on s'éparpille, on crie, on court sur la bruyère... La mer a des teintes ardoisées, les lagunes s'éclairent des lueurs du couchant, c'est superbe, tout cela est d'une beauté souveraine qui grandit et pénètre l'âme.

Le guide, qui a toujours son idée, fait signe à mon ânesse de m'amener près de lui. Je voudrais résister, mais l'ânesse obéit; et, un instant après, nous voilà tous les trois au bord du précipice, au pied de la fameuse colonne.

— Vous voyez, dit-il, ce que nous avons de plus curieux dans le pays; et si seulement monsieur était venu huit jours plus tôt, il aurait vu la grande foire de Dives, qui, comme on le sait, a lieu chaque année en souvenir du roi Guillaume...

A ce nom, moi qui n'ai plus que la Prusse en tête, j'arrête mon ânesse :

— Quel roi Guillaume, mon ami?

— Le fils de Robert le Diable, monsieur.

— Comment! Robert le Diable qui est à l'Opéra?

— Je sais qu'on l'a mis en musique, monsieur; mais, ce que je puis vous assurer, c'est qu'il est né tout près

d'ici, à la petite ville de Falaise. Si monsieur veut regarder dans la lunette, il verra la fenêtre d'où il a aperçu la belle Alette pendant qu'elle blanchissait son linge dans le petit lavoir, ce qui l'a rendu si amoureux, qu'il en a comme perdu la raison.

— Ah ! mon Dieu ! et la princesse Isabelle ?

— On n'a jamais entendu parler de cette dame-là dans le pays, monsieur.

— Henri, écoute donc. Il paraît que Robert le Diable est venu ici, qu'il faisait la cour aux blanchisseuses, et qu'Alice et Isabelle, ce n'est pas vrai du tout.

— Si ces messieurs veulent m'écouter, je vais leur raconter l'histoire qui est bien connue de tout le pays : Robert le Diable était un seigneur si magnifique que, lorsqu'il voyageait à travers le monde, ses mules avaient des fers en or que l'on ramassait partout sur la route. Il portait alors le nom de Robert le Superbe, et toute la journée il était à la fenêtre à regarder la jeune Alette qui travaillait dans le lavoir de son père. Mais, comme il avait un crime sur la conscience, il fut obligé de s'en aller en Terre Sainte pour obtenir son pardon. Il passa d'abord à Rome, où le pape lui donna sa bénédiction ; puis à Palerme, où il s'arrêta dans un couvent...

— Eh bien, mon ami, c'est là qu'il a vu Isabelle !

— ... Et ensuite à Jérusalem, d'où l'on n'a plus entendu parler de lui ; si ce n'est qu'un Normand du nom de Hugues le Vilain, l'ayant rencontré, là-bas, porté en litière par des nègres : « Mon ami, lui dit Robert, va-t'en dire au pays que tu as vu ton Seigneur conduit par des diables en paradis. »

— Eh bien, alors, c'est donc Alette, la blanchisseuse, qui a mis au monde Guillaume le Conquérant ?

— C'est-à-dire, monsieur, qu'elle a d'abord mis au monde Guillaume le Bâtard, qui, par suite de ses magnifiques conquêtes, a été changé en Guillaume le Conquérant. Si monsieur va à Cabourg, on lui racontera que c'est là que Guillaume a rassemblé son armée ; on dit cela pour attirer les étrangers. C'est comme là-bas, à Saint-Valery, où ils ont mis une plaque pour faire croire que la flotte s'était relâchée dans leur port. Mais moi, je peux jurer à monsieur que c'est bien ici que toute l'armée s'est réunie. Ils étaient cinquante mille chevaliers cantonnés dans le village, et toute la flotte tenait dans le port que voilà !

Je me penche et je vois un joli petit village qui contient à peine un troupeau de moutons, et tout à côté, trois gouttes d'eau dans une espèce de mare, avec une barque qui est là le ventre en l'air, à attendre que le flot vienne la chercher.

— Mais, mon ami, où était donc la flotte ?

— Elle était là derrière ces ajoncs dans la rivière qu'on appelle la Dives.

— Mais il n'y a pas d'eau dedans !...

— Parce que la mer s'est retirée, monsieur !

— Oui, je vois bien qu'elle s'est retirée. Mais elle ne se retirait donc pas du temps de Robert le Diable ?

— Je ne peux vous dire, monsieur, répond le guide visiblement blessé ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait ici cinquante mille chevaliers, et que c'est sur cette colonne que se tenait Guillaume pendant l'embarquement ; à preuve que voilà le dessin de la tapisserie qu'on peut voir encore à Bayeux, tapisserie brodée par la reine Mathilde elle-même, où tous les chevaliers sont les

plus ressemblants du monde. Et voilà la chanson bretonne que l'on chante encore dans le pays :

« Entre la paroisse de Pouldrégot et la paroisse de « Plouaré, il y a de jeunes gentilshommes qui lèvent une « armée pour aller à la guerre.

« Pour aller à la guerre par delà la mer, au pays des « Saxons. J'ai mon fils Silvestick qu'ils attendent. J'ai « mon fils Silvestick, mon unique enfant, qui part avec « l'armée, à la suite des chevaliers... »

Mais je n'écoutais plus..., et je rêvais à ces Normands. Qu'est-ce que c'était que ces gens-là ?... L'avez-vous jamais compris ?... Il y a des choses dans l'histoire que je lis comme un somnambule. Qu'était-ce que cette nation, vivant toujours sur l'eau, parcourant les mers, remontant les fleuves, et ne mourant jamais de faim ?... On raconte qu'à sa mort, Charlemagne s'est mis à pleurer en les voyant pénétrer dans la Seine... Je ne sais pas si j'aurais pleuré, mais j'aurais été grandement surpris !...

C'est comme Xerxès, qui, quand j'étais petit, traversait l'Hellespont avec un million d'hommes, et qui faisait fouetter la mer les jours où elle était mauvaise. Ce qui m'étonne aujourd'hui, ce n'est pas que la mer fût mauvaise et qu'elle se laissât fouetter ; c'est que Xerxès pût mettre un million d'hommes dessus !...

Il y avait jadis, en Touraine, une dame qui ne croyait pas à la Chine. Toutes les fois qu'elle voyait des habitants du Céleste-Empire avec leurs queues et leurs pieds cassés, elle disait que ce n'était pas vrai et que ces gens-là jouaient la comédie. Je ne vais pas si loin, mais, quand on me montre un petit ruisseau qui peut à peine porter la barque d'un pêcheur, et un village qui ne nourrirait pas un bataillon, et qu'on me dit que cinquante mille che-

valiers ont organisé là leur flotte, cela jette mon esprit dans une inquiétude impossible à décrire ! Et cependant... il y a bien quelqu'un qui a pris la grande Bretagne ! Mais qui nous expliquera le mystère?... Comment ! j'ai vu, pendant la guerre d'Italie, ce que c'était que d'embarquer une brigade de cavalerie, et de nourrir quelques milliers d'hommes !... Et, alors, nous avions la vapeur, le télégraphe, toutes les ressources d'une centralisation sans pareille !... Comment ! Napoléon a passé trois ans sur ces côtes sans parvenir à franchir le détroit !... Aujourd'hui encore, on nous dit qu'il est impossible de transporter tous les brigands qui ont incendié Paris, et voilà le fils de Robert le Diable et de la blanchisseuse Alette qui trouvait le moyen d'embarquer cinquante mille hommes dans un port où il n'y avait pas d'eau et de les nourrir pendant trois mois sur la côte !... Quelle intendance avait-il donc, mon Dieu !...

Et encore, nous dit la chronique de Guillaume de Poitiers, « l'armée se fit remarquer par une discipline si sé« vère, que les villageois vivaient paisibles et joyeux au « milieu des hommes d'armes, sans craindre le moindre « larcin pour leurs récoltes ni pour leurs troupeaux... » Eh bien, les habitants de Dives avaient de la chance ! et si seulement il leur était venu trois franc-tireurs pendant cette dernière guerre, ils auraient joliment regretté le temps de Robert le Diable !

Mais, depuis quelques moments, le guide semble inquiet. Il nous dit qu'il faut se hâter. On entend des bruits étranges... quelque chose de sourd et de profond qui arriverait du fond de l'horizon ; les oiseaux de mer volent en tout sens... Chose bizarre ! il n'y a pas un souffle et les

vagues accourent avec fracas. C'est le vieil Océan qui se réveille... marins, baigneurs, blanchisseurs courent à ce qu'ils ont laissé sur la rive... Puis, le vent s'élève, et voilà la tempête dans sa furie!...

La nuit est déjà venue que nous ne pouvons encore nous arracher de la plage ! C'est que, tout à coup, au milieu de ces ténèbres, les vagues se couvrent de flammes ! Tout prend feu... le sable, les coquillages... chacun de nos pas fait jaillir des étincelles !... Le savant veut nous expliquer que cette phosphorescence vient de petites bêtes qui ont une lumière sous la queue... mais je le quitte précipitamment, et je cours au milieu des flammes, poursuivi par ces flots qui semblent hurler après moi... J'ai le vertige de ce bruit, de ces ténèbres, de ce feu... Ah ! tu t'es moqué de moi, semble me dire le vieil Océan, en même temps qu'un coup de vent lui porte mon paletot...

— Allons-nous dîner cette fois, crie Édouard !

— Me voilà, mes amis !... Je ne sais pas si cela vient du périhélie ; mais, depuis qu'il m'a pris mon paletot, je crois à l'équinoxe !

XXXVII

OUI! JE LES DÉFENDS TOUS!

8 octobre.

—Mais c'est une chose étrange, me dit-on chaque jour, vous les défendez tous?

— Eh, oui, je les défends tous! Et voilà ce qui me sépare de vous autres, qui ne saisissez un drapeau que pour frapper des hommes qui devraient être vos alliés. Devant le danger qui nous menace, quand j'entends des partisans de la monarchie s'attaquer entre eux, cela me semble une guerre civile!... Que vous faut-il donc pour vous réunir?... Jamais je n'attaquerai ni les Bourbons, ni les Bonaparte, ni les d'Orléans. Et quand on me demande quelle peut être ma pensée, je la résume ainsi : Je défends tous ces souverains, parce que l'étude de notre histoire m'a prouvé que chacun d'eux, à son heure, a protégé mon pays contre les barbares.

Depuis quatre-vingts ans, c'est la Révolution qui a fait tout le mal. C'est elle qui sans cesse précipite la France au bord de l'abîme où nous nous débattons aujourd'hui, et chacun de ces princes est venu successivement l'en

tirer, pour lui faire connaître quelques années d'ordre et de repos. Peu importent les préférences que je puis avoir. Les uns ont pu commettre des crimes, les autres ont commis des fautes; mais pour moi, le fait éclatant, c'est que tous sont venus arracher la France au chaos démocratique, et la faire respirer pendant quelque temps, jusqu'au jour où la Révolution s'est déchaînée de nouveau.

Après les horreurs de 93, Bonaparte nous a donné les années du Consulat, qui sont, peut-être, les plus belles et les plus glorieuses de notre histoire. Mais, comme lui-même était la Révolution à cheval, après des triomphes et des désastres sans pareils, il a fini par faire crouler l'Europe sur la France! C'est alors qu'à leur tour les Bourbons sont venus se jeter entre nous et l'étranger, sauvant peut-être d'un démembrement cette nation ingrate qui, dès la première heure, n'a cessé de leur faire une guerre acharnée, jusqu'au jour où ces princes eux-mêmes, exaspérés par la lutte, se sont rendus coupables envers la nation. En 1830, la Révolution était de nouveau déchaînée, et les hommes de 93 se dressaient menaçants quand on est venu demander au duc d'Orléans d'accepter la royauté constitutionnelle.

Il ne me convient pas d'examiner ici jusqu'à quel point le duc d'Orléans avait le droit, pour sauver le pays, de prendre le trône de l'enfant qui lui avait été confié. Ce sont des questions irritantes que je trouve mauvaises à notre époque. Mais le fait indiscutable, c'est qu'après les *glorieuses Journées,* le trône des Bourbons était irrévocablement perdu, et que, si Louis-Philippe avait refusé, la Révolution était déchaînée ! Seulement, comme la situation elle-même condamnait ce prince infortuné à

flatter la démocratie, attaqué sans relâche, assassiné vingt fois, ne trouvant de dévouement vrai ni dans le peuple ni dans l'armée, il a lutté contre les émeutes jusqu'au jour où les libéraux imbéciles, les rêveurs, les idéologues, toute cette race impuissante et bavarde qui reparaît encore aujourd'hui, est venue, avec ses réformes et ses banquets, prêter main-forte aux révolutionnaires et ouvrir la brêche par où le flot s'est précipité, emportant libéraux, démocrates, républicains... et un peu plus la France elle-même. Si bien que, lorsque le second Bonaparte est apparu, la nation, affolée de terreur, s'est précipitée à ses pieds. Et il est tellement vrai que nous lui devons le calme de ces vingt dernières années, que, la veille de son arrivée, ces hommes finissaient à peine les journées de Juin, et que le lendemain de son départ ils commençaient la Commune. C'est un malheur, c'est peut-être une honte, mais c'est comme cela. Et l'Europe, qui le sait, trouve que nous ferions mieux de nous taire.

En un mot, pour reprendre une image que je crois avoir déjà faite, mais qui seule explique bien ma pensée : depuis quatre-vingts ans que les bêtes féroces sont déchaînées, je considère tous les souverains comme les gardiens qui sont venus les faire rentrer, et qui, plus ou moins, ont su fermer la cage. Ils l'ont fait de diverses manières; chacun a employé des procédés différents; mais tous nous ont protégés, et je leur en serai éternellement reconnaissant.

Maintenant, vous, mes chers amis, vous au milieu desquels je vis, vous vous écriez avec indignation que c'est un blasphème de faire de telles comparaisons; vous me dites que tel gardien à toutes vos sympathies, que tel au-

tre vous inspire des sentiments d'horreur, que celui-ci était l'honnêteté même, que celui-là était un aventurier... Pour moi, je répète invariablement ceci : Pendant leur règne ils ont contenu les bêtes; quelques choses qu'ils aient faites, nous sommes condamnés à la reconnaissance ; et j'ai même le regret de dire que ceux que vous outragez le plus aujourd'hui, sont ceux-là mêmes qui nous ont donné le plus d'ordre au jour où vous étiez le plus épouvantés! La différence entre vous et moi, c'est que, avec une conviction pareille, j'ai dirigé tous mes coups sur les bêtes féroces, et que je n'ai jamais voulu attaquer les gardiens; non point que je considère ceux-ci comme ayant été irréprochables, mais à cause des services que tous nous ont rendus. Et le malheur de la France vient de ce que vous êtes tellement aveuglés sur le véritable péril, que, dans votre haine pour certains gardiens, vous iriez tendre la main aux bêtes féroces elles-mêmes.

Je sais que cette manière d'envisager la politique m'est absolument particulière; mais c'est le dernier de mes soucis. Pour moi, il y a un ennemi, il n'y en a qu'un seul : la démocratie révolutionnaire ! C'est cet ennemi qui broie la France depuis quatre-vingts ans : à lui tous mes coups, à lui toute ma haine!... Guerre acharnée, implacable, sans merci!... mais, quand je vous vois agir de la sorte, guerre sans espérance! Malheureusement, si je dis : à lui toute ma haine, je ne peux pas dire : à lui tout mon mépris : car, entre des bêtes qui attaquent si bien et des hommes qui se défendent si mal, ce n'est pas toujours les bêtes qu'on méprise le plus.

Votre crime devant l'histoire, à vous, légitimistes, or-

léanistes, bonapartistes, sera de n'avoir pas compris ces choses. Vous vous frappez entre vous avec un acharnement sauvage ; et quand je vois à la Chambre, dans la presse, cette lutte mortelle, je me dis que c'est folie. Vous ne sentez pas le danger, vous ne voyez pas le véritable ennemi, et, je vous le répète encore : c'est de la guerre civile. Vous trouvez ma politique misérable? Ah ! mieux que vous j'aime la France! Je suis le parti de l'ordre; j'aurais acclamé n'importe quel drapeau, si vous aviez pu vous entendre. Jusque-là, je mettrai mon honneur à ne jamais attaquer aucune monarchie, *me rappelant toujours ce que j'aurais eu sans elle!!*...

Plus tard on verra qui était dans le vrai. Mais enfin, nous ne pouvons vivre ainsi. Puisque M. Thiers, qui a commencé à flatter les bêtes, est impuissant à les contenir désormais, je demande que l'Assemblée, cette Assemblée qui est souveraine, soit *notre gardien* aujourd'hui. Encore une fois, je la supplie de laisser là les préoccupations monarchiques, qui ne peuvent conduire à rien, et de nous donner l'ordre; l'ordre que nous attendons toujours, l'ordre sans lequel une nation ne peut vivre. Et pour cela je lui demande de faire disparaître les hommes de la démocratie révolutionnaire; ces hommes de scandale et de malheur qui gouvernent notre France, ces hommes que l'on rencontre dans toutes nos provinces, et qui ont été placés au lendemain de l'émeute de Septembre, une des plus lâches trahisons des temps modernes. Je lui demande de faire respecter la France, de se faire respecter elle-même!... car, chacun le dit, il en est temps!

Enfin, je le répète encore, je le répéterai toujours : si jamais ces Bonaparte que l'on outrage reviennent nous gouverner, c'est que, malgré leurs fautes ou malgré leurs

crimes, la France aura comparé l'énergie qu'ils ont déployée en gardant les bêtes, avec la faiblesse, l'impuissance et la lâcheté que d'autres ont montrées vis-à-vis d'elles.

XXXVIII

LES DROITS DU SEIGNEUR ET LES DROITS DU PEUPLE

29 septembre.

Il y a quelques jours, traversant une bourgade des environs de Paris, je vis un groupe de villageois qui disputaient à propos de la Commune et de ses bienfaits. — Avant d'accuser ces gens-là, disait l'un d'eux, écoutez donc ce que dit M. Chapuis dans son livre, et vous verrez où nous en serions sans le dévouement des républicains !...

J'ai voulu savoir comme les autres ce que disait M. Chapuis, et bien m'en a pris, car ce sont des choses que nous ignorons absolument. Une conspiration légitimiste se tramait à Versailles ; déjà Henri V s'était entendu avec l'Assemblée, quand l'héroïque population de Paris a sauvé la France par cette suprême convulsion de la Commune. Sans elle, tout le passé allait nous revenir : corvées, tailles, droits du seigneur, et quels droits !... Les connaissez-vous tous ?... M. Chapuis en sait l'histoire et se fait un devoir de la raconter à nos campagnes. C'est toute une suite de scènes merveilleuses, bien faites

pour jeter autant de surprise que d'épouvante dans l'esprit des pauvres villageois.

..... Ainsi, « le paysan devait donner le cheval qui venait après le meilleur, le fermier la vache qui venait après la meilleure, et sa femme devait donner la robe, à moins qu'elle n'eût une fille assez grande pour souffler une chandelle allumée...

..... « Et, quand l'aïeul venait à mourir, le serviteur de l'abbé, prenant un bâton blanc, marchait à reculons vers le troupeau, et la bête qui était touchée lui restait...

« Tandis qu'à la fête du prieur les paysans étaient tenus d'apporter un chapon bouilli sur la table des abbés, et, le découvrant de telle sorte que la fumée s'échappât, ils le remportaient ensuite pour le manger à la maison... »

Mais il me serait difficile de vous redire cette longue suite d'abus, et, par-dessus tout, bien impossible de vous peindre l'effet qu'ils produisaient autour de moi !... Pourtant, dans la foule quelques-uns d'entre eux ne semblaient pas parfaitement convaincus. Habitants de Neuilly, pillés et brûlés pendant la Commune, ils paraissaient moins préoccupés des abus du passé que des inconvénients du présent. — Ne vous arrêtez pas à ces choses, leur disait-on, vous ne savez pas où vous retomberiez sans les révolutionnaires; et peut-être qu'à l'heure même où vous vous plaignez, vous seriez à battre les étangs pour empêcher les grenouilles de chanter; et il y aurait tout en haut du mont Valérien un seigneur dont les pigeons et les droits vous gêneraient singulièrement.

Pour moi, je ne conteste point l'histoire des pigeons et des grenouilles; et, si j'avais vécu au moyen âge, il est probable que quelques-uns de ces droits m'auraient paru

singulièrement désagréables. Mais enfin, il y a une chose que je voudrais dire, et à laquelle il me semble qu'on ne pense jamais : c'est que, si nous n'avons plus les droits du seigneur, nous avons à la place les droits du peuple; droits qui sont moins compliqués sans doute, plus faciles à saisir, mais qui ne laissent pas en certains jours d'être assez rudes pour le pauvre monde. M. Chapuis nous dit que tous les vingt-cinq ou trente ans le seigneur prélevait des dîmes considérables. Il faut bien reconnaître que rien n'est changé, et qu'aujourd'hui, à peu près aux mêmes époques, le peuple souverain vient exercer ses droits d'occire, piller et brûler; droits qu'il exerce magnifiquement du reste, avec cette différence que dans la suite des temps ceux du seigneur avaient fini par s'en aller *en fumée*, tandis qu'à chaque génération nouvelle les droits du peuple me semblent d'une réalité plus terrible.

Et, on le voit, je ne discute même pas la question de savoir si ce sont vraiment les républicains qui nous protégent en ce moment contre les abus du passé... Puisqu'ils en parlent, puisque au milieu de nos désastres et vis-à-vis de l'étranger, ils promènent ces choses à travers les campagnes, aux yeux de nos paysans épouvantés, c'est qu'ils sont convaincus que là est un des plus grands dangers de l'heure présente. Mais ce qui m'étonne, je le répète, c'est qu'on ne pense jamais à comparer les abus d'autrefois à ceux d'aujourd'hui. Je ne parle pas de certain droit dont on avait fait grand bruit et que nous savons aujourd'hui n'avoir jamais existé. Je dois même dire que je n'avais pas attendu le livre de M. Veuillot pour en être bien convaincu; car, dans tous les récits que l'on m'en faisait, ce qui me surprenait toujours, ce n'était

pas les populations, c'était le seigneur. Non; mais, pour tous les autres, j'ai beau les relire dans le livre de M. Chapuis, quand je les compare à ceux du peuple, je trouve ceux-ci plus terribles que ceux-là. Car, enfin, s'ils étaient désagréables, il y avait encore moyen de s'arranger.

On me dit, par exemple, que je serais forcé de donner le cheval qui viendrait après le meilleur... cela prouve donc qu'on me laisserait celui-ci et les autres, sans compter que si ma fille était assez grande pour souffler une chandelle allumée, je garderais ma vache..., tandis que le peuple est bien trop avisé pour prendre la chose qui vient après la meilleure, et quand bien même on aurait une fille assez grande pour éteindre un feu de cheminée, il ne vous laisserait jamais votre bête!

On me dit ensuite que, le lendemain, le serviteur de l'abbé viendrait avec son terrible bâton... Cela me gênerait fort de le voir arriver; mais enfin, puisqu'il serait forcé de marcher à reculons, j'aurais toujours la ressource de mettre en tête la plus mauvaise bête du troupeau...; tandis que le peuple se garde bien d'aller à reculons ; tout au contraire, il va droit devant lui, et, comme il a les yeux grands ouverts, il n'a que faire d'un bâton pour marquer ce qu'il veut prendre !

Je sais bien qu'à la fête du prieur il me faudrait porter un chapon bouilli sur la table des abbés... mais enfin, je ne perdrais jamais que la fumée, et une fois qu'ils l'auraient respirée, j'aurais toujours la consolation de m'en retourner chez moi manger mon chapon, tandis que le peuple est bien trop intelligent pour se contenter de la fumée, et qu'il veut toujours avoir la bête !

Mais, me dira-t-on, et si les grenouilles se mettaient à

chanter, songez-vous à ce qu'il vous faudrait faire ?... Eh bien, oui, mes amis, j'y ai songé, et c'est là ce qui me prouve, comme je vous le disais l'autre jour, que, chez moi, le grand ressort est brisé, car lorsque je vois le droit que le peuple vient d'exercer dans ma demeure, où tout est pillé de la cave au grenier, et quand je pense à mes pauvres camarades tués dans les rues de Paris, vous m'en croirez si vous voulez, mais je vous avoue que j'aimerais encore mieux aller le soir, pendant une heure, empêcher les grenouilles de chanter ; car, enfin, s'il était humiliant de venir *faire la moue au seigneur* et de battre l'eau de ses étangs, déjà cette grimace était une sorte de consolation ; et puis, quand les grenouilles ne chantaient plus, on retrouvait en rentrant sa famille et son foyer, que personne ne songeait à détruire.

Oui, quelque surprenante que semble la chose, si aujourd'hui le peuple souverain consentait à changer contre les droits du seigneur tous ceux qu'il a conquis depuis l'immortelle révolution, je vous jure que je m'y soumettrais à l'instant. Plusieurs fois par an, à l'époque déterminée par lui, je m'engagerais à mettre sous son nez un chapon bouilli dont il respirerait un instant la fumée, et même à aller battre la pièce d'eau des Buttes Chaumont si les grenouilles empêchaient Belleville de dormir !...

Maintenant, ce qui me surprend, ce n'est pas que M. Chapuis dise de ces choses, c'est de les retrouver plus ou moins dans des ouvrages d'hommes considérables, dans les discours de M. Dupin, dans les articles des *Débats !!*... et quand on pense qu'un écrivain, tel que M. Veuillot, s'est cru obligé de venir avec son immense talent s'occuper de semblables questions... c'est véri-

tablement un des signes du temps! Non point que je trouve étrange de voir tous les jours écrire sur les droits du seigneur et jamais sur les droits du peuple; car pourquoi mettrait-on dans un livre ce qui est magnifiquement écrit dans toutes les rues de Paris, sur nos palais incendiés, nos demeures anéanties, sur les tombes de nos prêtres et de nos soldats assassinés?.., droits du peuple exercés sous les yeux de l'étranger, avec son argent et applaudis par lui! Non, certes, je ne trouve pas cela étrange. Mais, quand on songe qu'après quatre-vingts ans de ruines et de désastres amenés par la révolution, au lendemain même de la Commune, et alors que nous sommes plus menacés que jamais, il y a des écrivains sérieux qui, au lieu de travailler au salut de la France, s'en vont fouiller dans les ténèbres du moyen âge, et reviennent agiter ces fantômes du passé pour nous empêcher de voir les terribles réalités de l'heure présente, on se demande quelle peut être leur pensée!

Et, je le répète, s'il n'y avait que les révolutionnaires pour dire ces choses, je ne m'étonnerais point, car c'est leur métier, et j'avoue même que c'est leur droit. Mais les libéraux!... dire qu'au milieu de cette société qui croule, alors que, dans la mesure de ses forces, chacun de nous s'attache à un pan de mur pour l'empêcher de tomber, dire qu'ils viennent nous parler de l'effroi que leur causent et la vache et le chapon et la grenouille!... cela semble vraiment une sinistre plaisanterie!

Et savez-vous pourquoi ils en parlent? car, enfin, tous ces hommes intelligents, considérables, reconnaissent mieux que moi que la société peut être menacée de mille dangers, mais pas de celui-là! Ah! c'est qu'en certaines heures il faut flatter le peuple souverain! c'est qu'il faut

se faire pardonner de résister parfois à la révolution en évoquant les choses du passé. C'est la concession obligée à l'opinion démocratique. Ce sont paroles perdues à une époque où il semble que nous n'ayons pas une heure à perdre !... Mais enfin, pour faire oublier certaines audaces, on frappe de temps à autre sur Rome, sur les jésuites, le moyen âge, le droit du seigneur... afin de n'être pas confondu avec ces affreux réactionnaires !... Ce qui fait qu'en l'attaquant, ce peuple vraiment souverain, chacun lui fait des sourires, se penche vers lui et lui demande un peu pardon. Et ce qui fait qu'on dira peut-être un jour que, de tous, ceux qui l'ont attaqué en face ont eu seuls du courage.

XXXIX

LES BOUCS ÉMISSAIRES

27 septembre.

Une nation coupable et vaincue ferait mieux de se replier sur elle-même et de travailler à son salut que de chercher à droite et à gauche sur qui elle peut rejeter le poids de ses malheurs. D'ailleurs, les divisions politiques qui sont toujours une triste chose, deviennent un crime en face de l'étranger. Tous, nous aurions dû le savoir, et presque tous nous l'avons oublié.

Aujourd'hui, la Prusse reprenant nos brochures, nos articles, nos discours, répond à l'Europe qui l'accuse de barbarie et lui dit : — Voyez et écoutez ce que ces gens-là ont dit eux-mêmes ! — Mais, vous avez été implacables dans l'invasion ! — Et comment ne l'aurions-nous pas été, quand, dès la première défaite, nous les avons vus crier à leur souverain que *la Prusse n'ayant rien fait pour s'attirer cette guerre, elle était une monstrueuse iniquité ?* — Mais, vous avez arraché la Lorraine au mépris du droit des gens. — Ecoutez-les donc, ils vous diront aujourd'hui que « Jules Favre et Gambetta sont res-

ponsables de tout, et que, s'ils avaient voulu céder Strasbourg au lendemain de Sedan, ils auraient sauvé la France d'un plus grand malheur... »

Et, à toute accusation nouvelle, la Prusse répond par *nos propres paroles!* C'est bien, il fallait s'y attendre! Dieu veuille que la leçon nous serve! Car il y a de ces choses que nous disons toujours après les événements, et je me demande si vraiment on peut être sincère en les disant. Naguères, ici-même, je protestais contre ce besoin de jeter sur d'autres les malheurs des temps, et surtout nos propres fautes. Nous n'avons pas le courage et la dignité de les porter nous-mêmes. Et je n'en fais pas une question de parti, car en cela nous ne valons pas mieux les uns que les autres. Sous le poids des malheurs qui nous écrasent, au lieu de songer à se relever, ce que l'on veut avant tout c'est un bouc émissaire. Chaque parti cherche quelqu'un. Ceux-là disent : c'est l'empereur ! les autres : c'est Jules Favre!... d'autres : Gambetta!... Personne ne dit : C'est moi !

Quand nous avons vu que la guerre était funeste, nous tous qui criions : « à Berlin ! à Berlin!... » nous avons déclaré que Bonaparte seul avait voulu y aller. Quand nous avons vu que la lutte à outrance avait imposé au pays des sacrifices inutiles, nous qui avions acclamé les nobles, mais imprudentes paroles de Jules Favre, nous avons déclaré que sans lui nous aurions signé la paix, cédé Strasbourg et gardé la Lorraine. Et en même temps, quand nous avons vu par quels désastres se terminait la guerre de province, nous qui avions juré de reculer jusqu'à la mer et de monter même sur un navire... nous nous sommes écriés que Gambetta seul était responsable de ces folies ! Peut-être ces paroles vont-elles déplaire à

mes amis politiques, seulement je crois que la vérité qui se dégagera plus tard, c'est que ces hommes peuvent être profondément coupables, mais que nous voulons jeter sur eux la responsabilité qui nous pèse.

Malheureusement, si cela ne trompe pas l'Europe, cela nous rabaisse à ses yeux. Depuis Sadowa, cette guerre était la guerre fatale; rien ne pouvait la conjurer, et le crime de l'empereur n'est point de l'avoir déclarée, mais de n'avoir pas été prêt. L'Europe le sait, et elle a trouvé qu'il y avait un manque de dignité de la part d'une nation qui courait folle, éperdue, sur Berlin, à dire au premier échec : — Je n'avais pas de haine contre vous, c'est cet homme seul qui m'a entraînée là!... On prétend que, de son côté, l'empereur a tenu le même langage au roi de Prusse, et qu'en l'abordant au lendemain de Sedan, il lui a dit : « Je ne voulais point commencer la lutte, c'est mon peuple qui me l'a imposée... » Si le récit est exact, le souverain et la nation ont également manqué et de dignité et de sincérité. Tout le monde voulait cette guerre, et à la première victoire chaque parti en aurait revendiqué l'honneur. Seulement, si on était prêt pour la victoire, on n'était pas prêt pour la défaite, et quand cette défaite est venue, chacun s'est regardé en disant : Je l'avais prévu ! Malheur à ceux qui ont voulu marcher sur Berlin!... Eh bien, non-seulement c'était manquer de fierté d'âme, mais par-dessus tout c'était une grande faute politique, car il était imprudent de se découvrir ainsi vis-à-vis de l'étranger. Aujourd'hui, l'étranger, reprenant nos paroles et nos discours, les retourne contre nous; l'Europe applaudit, et nous n'avons rien à répondre!

Jules Favre et Gambetta ont sans doute été bien coupables et on sait que je n'ai pas l'habitude de faire le

panégyrique de ces hommes. Le crime de Jules Favre, c'est d'avoir été, sauf pour le Mexique, complice de toutes les fautes de l'Empire. Son crime, c'est, le jour du 4 septembre, au lieu de suivre la patriotique pensée de M. Thiers, d'avoir proclamé sa République à l'ombre du drapeau prussien. Son crime suprême, c'est d'avoir préparé tous nos malheurs, et, après avoir donné des armes à une populace qui ne devait s'en servir que contre nous, de n'avoir pas su les arracher le seul jour où cela était possible sans effusion de sang.

Mais venir lui reprocher de n'avoir pas cédé Strasbourg au lendemain de Sedan, c'est se mentir à soi-même; et je ne comprends pas que l'esprit de parti puisse aller jusqu'à formuler de telles choses. Quel est donc celui de nous qui, au lendemain de la capitulation, aurait accepté une pareille honte?... Si un ministre avait osé y souscrire, nous aurions lapidé sa demeure... Et qu'aurait dit l'Alsace en voyant que la France la sacrifiait ainsi, sans même tenter un effort?... Cette Alsace à laquelle nous pouvons répondre aujourd'hui que c'est pour elle, pour elle seule, que pendant cinq mois nous avons subi tant de douleurs!... Il nous est facile, en vérité, de dire ces choses après les événements; et, voyant le résultat, de dicter à chacun ce qu'il fallait faire. D'ailleurs, je ne suis pas encore convaincu. Je crois que cette lutte folle, insensée, et d'autant plus héroïque qu'elle était sans espoir, nous a relevés aux yeux de l'étranger et a sauvé l'honneur de la France. Et puis, je le répète, quelles que soient les considérations qui se dégagent de cette guerre, il est injuste d'oublier l'état des esprits au lendemain de Sedan, alors que personne n'aurait consenti à déposer les armes.

Si l'Europe n'était là qui nous regarde et qui nous juge, je souffrirais moins de ces choses. Mais je crois que nous nous faisons sévèrement traiter à l'étranger. Il y a, dans cette manière de se dépouiller à tout prix des fautes qui nous écrasent, un manque de conscience et de dignité que je retrouve partout, dans tous les partis, et qui n'est pas fait pour rendre l'espérance. Au milieu de nos désastres, tous ne semblent préoccupés que d'une pensée : savoir sur quel adversaire ils pourront rejeter le fardeau qu'ils se refusent absolument à porter. Et, dès qu'ils sont parvenus à faire rentrer nos malheurs dans le cadre de leurs prévisions et de leurs passions personnelles, on les entend chanter des actions de grâces et se glorifier sur les ruines du pays.

Notre corruption venait de l'Empire; l'insouciance, la légèreté, l'outrecuidance, tous nos vices, venaient de l'homme de Décembre. Puis, c'est lui seul qui a voulu la guerre. Ensuite c'est Jules Favre et Gambetta qui seuls ont voulu la continuer... Quant à nous, peuple français, nous ne sommes coupables de rien; même pas de nous être mis aux mains de ces hommes. Ce n'est donc point la peine de devenir meilleurs; et comme nous avons là, sous la main, des êtres sur lesquels rejeter successivement tout ce qui nous pèse, nous voilà bien allégés, innocents de tout; et ceux qui croyaient que, grandis par le malheur, avertis par la destinée, nous allions travailler à notre salut, se sont étrangement trompés.

Malheureusement, je n'ai pas ce bonheur. Je voudrais bien me décharger un peu de la part de responsabilité qui me pèse, mais j'ai beau faire, elle m'écrase toujours, et plus je vois les malheurs du pays, plus ce poids me semble lourd. N'ayant jamais été un personnage, je devrais

pourtant en souffrir moins qu'un autre, car, quelles que soient ses erreurs, un pauvre soldat n'a jamais pu faire grand mal à son pays... Eh bien, le croiriez-vous, j'y songe sans cesse. Au lendemain de Magenta et de Solferino, alors que la France était heureuse, de pareilles pensées ne me venaient jamais. Menant la vie insouciante et joyeuse de garnison, j'attendais le jour d'une nouvelle campagne pour remplir mon devoir, selon l'habitude du soldat français. Mais aujourd'hui, après nos désastres, ces souvenirs m'obsèdent, et ce dont je riais jadis avec mes camarades, me poursuit comme un remords. En face de cette nation sérieuse, instruite, travailleuse, voyant ce qu'ont amené l'indiscipline, l'ignorance et la légèreté, je me demande si j'ai fait mon devoir et la part qui me revient dans nos malheurs. Je serais bien heureux de pouvoir dire comme les autres : C'est la faute de l'Empire. Mais j'avoue que, quelle que fût la corruption de Décembre, ce n'est pas elle qui dans mes garnisons de province me faisait manquer au pansage, négliger ma théorie, éviter les manœuvres, et demander à des colonels, toujours trop bons, des permissions de quarante-huit heures avec prolongation de six mois. Ce n'est pas elle qui faisait que j'étais léger, insouciant, ne doutant de rien, partant toujours pour la victoire et ne faisant rien pour la préparer.

Que chacun fasse son *meâ culpâ.* Je voudrais être un grand coupable pour donner un grand exemple ; malheureusement je ne suis personne, mais enfin je commence, que les autres suivent...

Pauvre France, elle est là se débattant sous le poids de ses fautes. Il lui faut des boucs émissaires... Elle a autour d'elle, et le cadavre de l'Empire, et Jules Favre et Gambetta, et les maréchaux qui ont trahi, et les

généraux incapables... et, quand les remords l'agitent, elle frappe sur toutes ces choses qui, pendant ce temps, s'accusent entre elles!... Relève-toi donc, laisse cette triste et stérile besogne, porte tes yeux plus haut, et sache bien d'ailleurs que tu ne grandiras devant tous qu'en t'abaissant à reconnaître tes fautes.

Un jour, un écrivain célèbre a dit : « La France est morte... la France va renaître... » La parole était terrible, mais il y avait une espérance ; tandis que, loin de songer à renaître, je la vois toujours penchée sur ces cadavres, les fouillant et les retournant sans pitié.

Malheureux peuple, au lieu de frapper sur eux, frappe donc ta poitrine, demande-toi comment tu t'es mis aux mains du despote d'abord, à la merci des révolutionnaires ensuite. Au lieu de t'en prendre à eux, qui ne sont que les effets, il faut t'en prendre à toi, à ton amour de la révolution, à ta passion de l'émeute et du désordre, qui depuis quatre-vingts ans te font passer de dictature en démagogie. Dis donc : C'est nous qui avons été légers, c'est nous qui avons été corrompus, présomptueux, imprévoyants, courant à la victoire sans jamais songer à la défaite... Et, le jour où on t'entendra parler ainsi, on se reprendra à l'espérance.

XL

FIN DES VACANCES

Houlgate-Beuzeval, 5 octobre.

Nous devions partir aujourd'hui, mais le moyen de s'arracher d'ici !... Grands horizons, paix de la nature, campagnes de Normandie, braves paysans qui me saluez sans me connaître, faut-il donc vous quitter pour rentrer dans ce Paris, retrouver sa maison pillée, lire le *Siècle*, et revoir M. Ranc et M. Jules Simon !... Allons ! un jour encore... et puis les enfants s'accrochent après nous. — Voyez ! voyez ! disent-ils, tout ce monde qui se promène au milieu de l'eau !

Et, en effet, je ne sais ce qui se passe là-bas sur les lagunes !... des caravanes interminables défilent avec leurs ânes et leurs petites charrettes ; de tous les côtés on en voit apparaître de Villers, de Houlgate, de Dives !... et du fond des terres, et du haut des collines, les voilà qui dégringolent par familles entières, jupes retroussées, jambes nues, un panier sur l'épaule, un trident à la main... Bientôt tout cela grouille dans les sables comme à la foire de Nijni.

— Garçon, qu'est-ce que c'est que cela? Est-ce encore une foire en souvenir de Guillaume le Conquérant?

— Non, monsieur, c'est la pêche aux équilles; un petit serpent qui vient dans le sable aux pleines lunes d'août et de septembre, et puis qu'on ne revoit plus du tout après.

Quel mystère, mon Dieu! Où est le savant de l'autre jour pour nous expliquer quel rapport il peut y avoir entre la pleine lune de septembre et un petit serpent qui vient dans le sable!... Le garçon m'en apporte un plat. Je vois une manière d'anguille avec un nez pointu; ce n'est pas bon du tout, mais il paraît que c'est très-rare.

Les enfants sont déjà sur leurs ânes. Allons, en route! Prenons des tridents, un panier, et suivons la pêche!... On passe à travers toutes ces files joyeuses qui se hêlent d'un bout à l'autre des lagunes. Voilà le maire de Dives qui arrive avec toutes les autorités, jambes nues et le trident à la main! Voilà un brave curé suivi de tous les pêcheurs de son village! Et puis une foule, une cohue, des cris!... c'est un spectacle inimaginable!

Comme c'est tout à fait *la grande mer*, il n'y a plus d'eau du tout, et l'Océan est si bien parti, qu'on se promène dans son lit comme dans les Champs-Élysées! Mais quelle vie dans ce sable! Dès qu'on soulève une roche, on surprend là des milliers d'animaux... et des crabes, et des méduses, et des araignées, et des crevettes, et des Bernard-l'Ermite, fourrés dans leurs coquilles d'emprunt! Tout cela, se mangeant, se dévorant; créés par la nature pour se détruire ainsi! Un pêcheur me raconte qu'ayant fourré un jour tous ces animaux-là dans un baquet, ils se sont fait une telle guerre, qu'à la fin on n'a plus trouvé qu'un gros crabe qui avait mangé l'avant-

dernier ! Tout de suite cette histoire me fait penser aux républicains, qui, il faut bien le reconnaître, ont des instincts qui les rapprochent beaucoup plus que nous de la nature. Et, quand on se rappelle ce qui s'est passé pendant la Convention et pendant la Commune, il est bien certain que si aujourd'hui on pouvait les faire entrer tous dans un bocal, au bout d'un mois on n'en trouverait plus qu'un, le gros crabe — Robespierre ou Félix Pyat — qui aurait mangé tous les autres, et qu'on ferait empailler, pour montrer aux générations futures comment l'espèce était faite.

Mais, pendant que nous causons, je vois les enfants qui se livrent à un violent désespoir. C'est une araignée de mer, une araignée immense, velue, hideuse, qui sortant tout à coup de dessous la roche, vient de saisir une petite crevette et l'étouffe dans ses bras ! C'est un spectacle cruel, et pendant quelque temps nous restons là comme épouvantés en songeant à toutes ces horreurs organisées dans la nature, permises par Dieu ! Le curé nous explique que cela vient du péché, qu'avant la faute ces bêtes-là ne se faisaient aucun mal, et que l'homme ne les mangeait même pas. Il dit cela dans un langage simple, élevé, que je serais bien incapable de vous répéter ici. Heureux prêtre ! Voilà trente ans qu'il enseigne ces vérités, il n'a pas l'âme troublée par la science, ni par la grande révolution ; il croit simplement ; sa foi lui a donné la paix, et il veut la donner aux autres. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais quand je pense au savant de l'autre jour, avec sa lune, ses périhélies et ses attractions, je ne puis dire combien j'aime mieux ce bon curé qui m'affirme que tout ce qui est beau a été créé de la main de Dieu, que cette méchante araignée vient du

péché, et quand je lui demande s'il ne croit pas que les républicains viennent du péché, absolument comme l'araignée, qui me répond simplement :

— Je n'en sais rien. Mais si vous le croyez, il faut prier pour eux.

— Je tâcherai, monsieur le curé, je tâcherai; mais le jour où mes amis me verront faire cette prière-là, ils pourront être bien sûrs de ma conversion.

Notre pêche n'est pas miraculeuse du tout. Avec nos tridents, nous prenons une grande quantité de coquillages et pas une seule équille. Allons, suivons les côtes de Normandie; c'est si amusant de se promener dans le lit de l'Océan, et de voir ses rivages, comme il les voit lui-même. Là-bas, on l'entend qui se retire en rugissant; c'est un bruit sourd et continu comme une cohue de chars terribles qui se sauveraient dans le lointain. Puis les nuages lui ont rendu ces belles lueurs verdâtres qui lui vont si bien. Hier, je ne sais s'il avait voulu imiter la Méditerranée, mais il avait pris une manière de robe bleue, avec laquelle je ne le reconnaissais plus. C'était un bleu ardoisé, un bleu triste sans éclat et sans chaleur, qui me faisait regretter les splendeurs de l'Orient.

Mais que vois-je sur ces dunes?... Oh! oh! Qu'est-ce que c'est que ça? Voilà des chignons, des yeux peints, des jupes en l'air, comme à Trouville... Attendez donc, il me semble que je distingue là-bas un casino, un théâtre... C'est sûr, voilà toutes les bêtises qui vont recommencer. Et la caravane s'arrête pour réparer le désordre de sa toilette, et faire figure dans une entrée solennelle. A mesure qu'on approche, on aperçoit la chose la plus curieuse du monde : un village semblable à une toile d'araignée dont la moitié serait tombée dans l'eau, avec

des avenues qui ne vous conduisent nulle part et qui tournent comme dans un cauchemar, vous ramenant invariablement à l'endroit qui est le plus laid, et où très-certainement l'araignée doit habiter.

— Monsieur, nous dit un guide déguisé en huissier, vous êtes ici à Cabourg; il y a seize ans à peine on ne voyait rien, c'était nu comme la main, quand, par enchantement, on a créé toutes les merveilles qui embellissent cette plage. Monsieur sait, sans doute, que c'est là qu'on a construit le plus beau casino de toute la Normandie, avec des salons, des théâtres comme il n'y en a jamais eu à Trouville.

Je n'ose pas lui dire que je regrette beaucoup le temps où il n'y avait rien... rien que la nature, ce qui est bien quelque chose. Et, ne voyant sur les dunes qu'une suite de villas jetées à l'aventure comme des jouets d'enfants qu'un coup de vent aurait poussés sur le sable, je lui demande l'endroit où il faut admirer.

— Ne cherchez pas, monsieur, ce n'est pas ce casino-là dont je veux parler. Le vrai, celui qui fait la gloire de Cabourg, était malheureusement sur un sable mouvant, de sorte qu'il a disparu depuis longtemps.

— Sapristi, mon ami... Si votre sable remue comme ça, je ne viendrai pas y bâtir ma maison.

— Oh! il ne faudrait pas exagérer les choses, monsieur; regardez donc, il y a encore bien des maisons qui ne se sont pas enfoncées, et, d'ailleurs, ce casino-là a duré plus de cinq ans...

Mais, déjà, je n'écoute plus... Il me semble que mon ânesse enfonce, et je cherche à m'éloigner de ces lieux enchanteurs.

— Maintenant, dit-il, s'attachant à mes pas, si mon-

sieur veut regarder, il verra la grande plaine où Guillaume le Conquérant, fils de Robert le Diable, a réuni ses cinquante mille chevaliers...

— Ah ! mon Dieu, au trot, mes amis, sauvons-nous !

— Bien sûr, les habitants de Dives auront dit à monsieur que c'était chez eux; ils disent toujours cela pour attirer les étrangers; mais je peux jurer à monsieur que c'est bien dans cette prairie, là où sont ces vaches...

— Je le crois, je le crois, mon ami, dis-je en m'éloignant à la hâte...

Peu à peu, les chignons disparaissent, les maisons s'éloignent, les collines s'abaissent, les arbres s'évanouissent..., puis bientôt il n'y a plus ni cabanes, ni végétation, ni rien... Et c'est alors que c'est le plus beau... On ne voit que la mer, des dunes, des bruyères, une immense prairie avec des files de troupeaux qui s'en vont jusqu'aux collines de la Dives. Les rayons du couchant projettent leurs grandes ombres derrière nous. C'est grand, c'est calme. On a comme une vision de la campagne romaine.

— Mais qu'est-ce que ces maisons que je vois là perdues entre les dunes et la mer ?

— C'est le Home.

Le Home... En aviez-vous entendu parler? jamais, n'est-ce pas? Qui s'occupe de ces choses? Tout le monde parle de Deauville, qui est une horreur, de Cabourg qui est un casse-tête chinois ; mais personne ne connaît le Home. Dire qu'il n'y a pas un guide fait par de vrais artistes, auquel on puisse se fier ! Dire que toujours nous serons victimes des réclames, et que si, par aventure, mon ânesse ne m'avait pas amené ici, je serais parti sans voir une des plus grandes beautés du pays!... Pendant que

je suis là à écouter ce silence, et à contempler ce magnifique horizon, quelqu'un profite de mon extase pour s'approcher sans bruit, et tout à coup je me réveille avec une médaille sous le nez.

— Voilà, me dit-on, la chose la plus curieuse de tout le pays : c'est une médaille qui prouve que c'est bien ici que Guillaume le Conquérant, fils de Robert le Diable, a réuni ses cinquante mille chevaliers...

— Mon âne, mon âne!... dis-je tout effaré... Henri, sauvons-nous, voilà que ça les reprend!...

— Ah! monsieur, dit-on en courant après moi, c'est qu'ils sont si jaloux à Cabourg, qu'ils ont fabriqué des médailles où on voit un faux Robert avec ses chevaliers; c'est comme ça qu'ils nous ont fait du tort, et que nous n'avons encore ni hôtel, ni casino, ni théâtre pour les étrangers...

— Eh bien, mon ami, c'est tant mieux pour vous! Et si vraiment c'est Guillaume et ses chevaliers qui amènent toutes ces choses-là sur vos plages, pour Dieu ne prononcez plus son nom... car jamais votre pays ne sera plus beau qu'aujourd'hui!

— Mais, monsieur, il n'y a rien!

— C'est à cause de cela, mon ami.

Et toute la caravane repart, au plus vite, traversant cette plaine immense que nous avons tant admirée tout à l'heure.

Au prochain village, les enfants s'arrêtent pour demander un verre de cidre.

— Si ces messieurs veulent descendre, nous dit l'aubergiste, je vais leur montrer la grande curiosité du pays. C'est la maison où Robert le Diable a donné son premier rendez-vous à la blanchisseuse Alette...

— Au trot! au trot!... Sauvons-nous! Je sens que je vais devenir fou!

C'est égal, mes amis, je n'irai pas le dire à l'Opéra, mais si Isabelle se doutait de tous les rendez-vous qu'il a donnés aux blanchisseuses sur les côtes de la Normandie, elle n'aurait pas crié quatre cents fois : « Robert! toi que j'aime! »

. . . . , ...

. . . .

Allons, c'est le jour du départ. Adieu, colline d'Houlgate, vallée de la Dives! Adieu, vieil Océan! tu es superbe aujourd'hui, parce que tu es en colère. Mais, crois-moi, ne cherche pas à imiter la Méditerranée; le bleu ne te va pas. Tu es trop vieux! Conserve toujours ta belle robe d'un vert laiteux frangé d'argent; d'ailleurs, ne sois pas jaloux des couleurs de l'Orient. Tu as la vie, tu as l'immensité, tu as la tempête, et, quand on t'a vu une fois, on ne t'oublie jamais!

Mais déjà nous sommes empilés dans la voiture de Bapaume, où je disparais sous un flot de petits bateaux et de coquillages. Personne ne dit mot. On est venu en chantant et on s'en retourne en silence. On regarde une dernière fois les jolies villas d'Houlgate, qui s'évanouissent à l'horizon, et que nous nous promettons bien de revoir l'an prochain.

... Voilà Villers... puis voilà Deauville...

Le chemin de fer ne part que dans une heure. Que devenir au milieu de ces dunes? On est là errant à l'aventure, rencontrant une villa aussi ennuyée que vous, qui semble vous demander ce qu'elle fait par ici, et à qui il me serait bien impossible de répondre! Mais, voyons donc?... il y avait une statue sur cette place! Celle du

duc de Morny, qui a inventé ce beau pays! — Mon ami, pourriez-vous me dire ce qu'elle est devenue?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur! ce sont des méchantes langues qui répètent ces choses-là pour nuire au pays. Je n'ai jamais vu cette statue depuis que je tiens mon magasin.

Je m'informe plus loin... personne n'a l'air de me comprendre; personne n'a connu cet homme.

— Si vous voulez la voir, me dit-on à la fin, elle est là, cachée chez le charcutier d'en face, un gredin de bonapartiste qui l'a fourrée derrière son comptoir.

J'entre chez le charcutier; j'achète un saucisson de Lyon et je lui demande ce qu'il pense de la République... Tout à coup, j'aperçois les deux pieds de la statue qui passent entre le comptoir et la muraille.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ces pieds-là?...

— Ne faites pas attention; ce n'est rien, me dit-il, en me remettant vivement le saucisson.

— Comment donc! mais c'est une très-belle statue!

— C'est la statue d'un de mes amis qu'on m'a prié de garder.

— Oh! oh! mais je crois les reconnaître, ces pieds-là!... bien certainement je les ai vus quelque part... Ils ressemblent furieusement à ceux d'un certain duc de Morny!...

— Ah! monsieur! ne me faites pas de tort!... je vais vous dire... ce n'est pas la politique; mais de voir notre pauvre bienfaiteur jeté comme cela dans le ruisseau, cela m'a fait pitié!...

Brave charcutier, tu es donc moins lâche que les autres! Et vous, duc de Morny, le dernier de nos grands

seigneurs, vous qui avez jeté sur ce marécage tout ce pêle-mêle de splendides villas, voyez-vous l'expiation de là-haut?... Et dire qu'étant insulté par les ingrats et les lâches, vous n'avez même pas la consolation suprême d'être défendu par les honnêtes gens!...

.... Mais, la statue va me faire manquer le train!... Quelle foule!... quelle cohue!... C'est la fin des vacances! Un gros monsieur s'assied sur mes genoux et m'assure que je ne le gêne pas. Enfin, peu à peu, on se tasse, on s'engourdit, on perd la notion du moi et du non-moi... et on s'endort... La journée se passe... Tout à coup un bruit désagréable me réveille : quelqu'un a prononcé le nom de la République! Ah! mon Dieu! le *Siècle* vient d'entrer dans le wagon!... c'est le commencement!... Bientôt, je regarde par la portière, je vois les ponts détruits, les maisons en ruines, les gares incendiées... nous approchons!... Un employé me demande grossièrement mon billet. Un commissionnaire m'insulte. Un cocher de fiacre veut me battre...

C'est fini, nous sommes arrivés dans la grande ville de la gande révolution.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.


ARDEO
PERSEVERO
SPERO